

Donația N. ZAHARI

GABRIELE D'ANNUNZIO

LES

VICTOIRES MUTILÉES

TROIS TRAGÉDIES

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR

G. HÉRELLE

SEPTIÈME ÉDITION

CASA ȘCOALELOR  
BIBLIOTECA PEDAGOGICĂ

21.354



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Donația N. ZAHARIA

CASA ȘCOALELOR  
BIBLIOTECA PEDAGOGICĂ

21.354

LES

VICTOIRES MUTILÉES

# CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

---

## DU MÊME AUTEUR :

Format in-18.

ÉPISCOPO ET C<sup>16</sup> . . . . . 1 vol.

### LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ . . . . . 1 vol.

L'INTRUS. . . . . 1 —

TRIOMPHE DE LA MORT. . . . . 1 —

### LES ROMANS DU LYS

LES VIERGES AUX ROCHERS . . . . . 1 vol.

LA GRACE (*en préparation*). . . . . 1 —

L'ANNONCIATION (*en préparation*). . . . . 1 —

### LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU. . . . . 1 vol.

LA VICTOIRE DE L'HOMME (*en préparation*). . . . . 1 —

TRIOMPHE DE LA VIE (*en préparation*). . . . . 1 —

### THÉÂTRE

LES VICTOIRES MUTILÉES (La Gioconda — La Ville morte — La Gloire). . . . . 1 vol.

LA VILLE MORTE, tragédie en 5 actes. . . . . 1 —

LA FILLE DE JORIO, tragédie en 3 actes. . . . . 1 —

*Pour paraître incessamment :*

CHOIX DE POÉSIES. . . . . 2 vol.

---

Droits de représentation, de traduction et de reproduction réservés  
pour tous les pays, y compris la Hollande.

Donația N. ZAHARIA

GABRIELE D'ANNUNZIO

74010

LES

VICTOIRES MUTILÉES

TROIS TRAGÉDIES

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR

G. HÉRELLE

130944

CASA ȘCOALELOR

BIBLIOTECA PEDAGOGICĂ



21.354.

PARIS

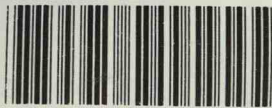
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Biblioteca Centrala Universitatii  
B 74010  
Cota  
Inventar 130944

RC 145/01

**B.C.U. Bucuresti**



**C130944**

# LA GIOCONDA

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Palerme, au *Théâtre Bellini*,  
le 15 avril 1899.

*Cosa bella mortal passa, e non d'arte.*

LEONARDO DA VINCI.

POUR

ELEONORA DUSE

AUX BELLES MAINS

## DRAMATIS PERSONÆ

LUCIO SETTALA.....	MM. ERMETE ZACCONI.
LORENZO GADDI.....	ADOLFO COLONNELLO.
COSIMO DALBO.....	DANTE CAPPELLI.
SILVIA SETTALA.....	M <sup>mes</sup> ELEONORA DUSE.
FRANCESCA DONI.....	MATILDE CAVALLUCCI.
GIOCONDA DIANTI.....	GUGLIELMINA MAGAZZARI
LA PETITE BEATA.....	ADA RISSONE.
LA SIRENETTA.....	EMMA GRAMATICA.

De nos jours. — A Florence; puis au bord de la mer, près de Pise.



# LA GIOCONDA

---

## ACTE PREMIER

Une pièce carrée, paisible, où la disposition de toutes les choses révèle la recherche d'une harmonie singulière, indique le secret d'une correspondance profonde entre les lignes visibles et la qualité de l'âme qui les a choisis et qui les aime. Tout y semble ordonné par les mains d'une Grâce pensive. L'aspect de cette demeure fait naître l'image d'une vie douce et recueillie.

Deux grandes fenêtres sont ouvertes sur le jardin qui s'étend au-dessous. Par l'embrasure de l'une, dans le champ serein du ciel, on aperçoit la colline de San-Miniato, et sa claire basilique, et le couvent, et l'église du Cronaca, la *Bella Villanella*, le plus pur vaisseau de la simplicité franciscaine.

Une porte donne accès à l'appartement intérieur; une autre mène au dehors. C'est l'après-midi. Par les deux fenêtres entrent la lumière, la brise et la mélodie d'avril.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

Sur le seuil de la première porte apparaissent SILVIA SETTALA et le vieux LORENZO GADDI, marchant côte à côte, pénétrant de front dans cette fraîcheur printanière.

SILVIA.

Ah! bénie soit la vie!... Si je puis bénir la vie, c'est parce que j'ai toujours entretenu la flamme d'une espérance.

LORENZO.

Oui, la vie nouvelle, chère Silvia, bonne et coura-

geuse créature, si bonne et si forte!... L'orage est passé. Voici qu'après tant de choses mauvaises Lucio revient à vous, plein de gratitude et de tendresse. Il semble renaître. Tout à l'heure, il avait les yeux d'un enfant.

SILVIA.

Il recouvre toute sa bonté lorsque vous êtes auprès de lui. Lorsqu'il vous appelle maître, sa voix devient si affectueuse que votre grand cœur paternel doit en palpiter.

LORENZO.

Tout à l'heure, il avait les mêmes yeux que je lui ai vus quand il s'est présenté pour la première fois devant moi et que je lui ai mis la glaise entre les mains... Il avait les yeux étonnés et doux; mais, dès ce temps-là, son pouce était énergique et révélateur. Je conserve encore sa première ébauche... L'idée m'était venue de vous l'offrir le jour de vos fiançailles. Je vous la donnerai pour inaugurer la félicité nouvelle.

SILVIA.

Merci, maître.

LORENZO.

C'est une tête de femme couronnée de laurier. Je me souviens : il y avait là un petit modèle médiocre. En travaillant, Lucio regardait peu le modèle. Tantôt il paraissait anxieux et tantôt absorbé. Ce qui sortit de ses mains, ce fut une espèce de masque confus où l'on entrevoyait pourtant des lignes héroïques. Il demeura quelques instants perplexe et découragé, presque honteux, en face de son œuvre, sans oser se tourner vers moi. Puis, soudain, avant de quitter le travail, il indiqua par quelques touches autour de la tête une couronne de laurier. Comme cela me plut! Il voulait couronner dans la glaise le rêve inexprimé.

Il terminait sa journée par un acte d'orgueil et de foi. Depuis cet instant je l'aimai, à cause de cette couronne. Je vous donnerai l'ébauche. Peut-être, en l'examinant avec attention, saurez-vous y découvrir l'ardent visage de Sapho, cette figure idéale que, quelques années plus tard, il sut conduire à la perfection d'un chef-d'œuvre.

SILVIA, qui l'écoute avidement.

Asseyez-vous, maître, asseyez-vous. Restez encore un peu, je vous en prie! Asseyez-vous près de cette fenêtre, là. Restez quelques minutes encore. J'ai mille choses à vous dire, et je ne saurai pas vous en dire une seule. Si je pouvais vaincre ce tremblement qui m'agite... Vous devez comprendre...

LORENZO.

La joie vous fait trembler?

Il s'assied près de la fenêtre. Silvia, les reins contre la barre, est tournée vers lui; sa figure se détache sur l'air bleu où, dans le lointain, apparaît la belle colline religieuse.

SILVIA.

J'ignore si c'est la joie... Parfois, tout ce qui fut, tout le mal, toute la douleur, et jusqu'au sang, et jusqu'à la cicatrice, tout s'atténue, disparaît, est effacé par l'oubli, cesse d'être. Parfois, tout ce qui fut, tout l'horrible fardeau du souvenir, tout se condense, s'aggrave, se fait massif, impénétrable et dur comme une muraille, comme une roche que jamais je ne pourrai franchir... Il n'y a qu'un moment, lorsque vous parliez, lorsque vous m'avez offert ce don inattendu, je pensais : « Voilà : je prendrai ce don entre mes mains, ce morceau de glaise où il jeta le premier germe de son rêve comme dans une glèbe féconde; je le prendrai entre mes mains et j'irai vers lui avec un sourire, lui rapportant intacte la partie la meilleure de son âme et de sa vie; et je ne parlerai pas, et il reconnaîtra en moi la gardienne de tout son bien, et jamais plus il ne voudra se séparer de

moi; et nous serons jeunes encore, nous serons jeunes encore! » Ainsi pensais-je; et, dans mon esprit, la pensée et l'acte se confondaient avec une facilité incroyable. Vos paroles transfiguraient le monde... Et puis, tout à coup, un souffle passe, une imperceptible haleine, un rien; et ce rien bouleverse tout, détruit toute mon illusion; et l'anxiété revient, et la peur, et le tremblement... O avril! (Elle se tourne brusquement vers la lumière, avec un profond soupir.) Comme il trouble, cet air si limpide! Toutes les espérances et toutes les désespérances passent dans le vent avec la poussière des fleurs. (Elle se penche à la fenêtre pour appeler.) Beata! Beata!

LORENZO.

La petite est dans le jardin?

SILVIA.

Oui, elle court parmi les rosiers. Elle est folle d'allégresse... Beata!... Elle s'est cachée derrière un buisson, la gamine. Et elle rit. L'entendez-vous rire? Ah! quand elle rit, je connais la joie des fleurs qui s'emplissent de rosée jusqu'au bord. Tel son rire frais me comble le cœur.

LORENZO.

Ce rire, peut-être que Lucio l'écoute aussi et qu'il en reçoit une consolation.

SILVIA, grave et tremblante, penchée vers le maître dont elle a pris la main.

Vous le croyez donc véritablement guéri? guéri de toutes ses blessures? Vous croyez qu'il revient à moi de toute son âme? Vous avez senti cela en le regardant, en lui parlant? C'est cela que votre cœur vous dit?

LORENZO.

Tout à l'heure, je lui ai trouvé l'aspect de l'homme qui recommence à vivre avec un sentiment nouveau

de la vie. Celui qui a vu la face de la mort doit avoir aussi vu dans un éclair la face de la vérité. Le bandeau est tombé de ses yeux. Il reconnaît tout ce que vous êtes.

SILVIA.

O maître, maître, si vous vous trompiez, si c'était une vaine espérance, qu'advierait-il de moi? J'ai usé toutes mes forces.

LORENZO.

Et qu'est-ce que vous avez à craindre, désormais?

SILVIA.

Il a voulu mourir; mais *l'autre... l'autre* vit... Et je la sais implacable.

LORENZO.

Mais que peut-elle, désormais?

SILVIA.

Elle pourrait tout, si elle était encore aimée.

LORENZO.

Encore aimée? Au delà de la mort?

SILVIA.

Au delà de la mort. Ah! comprenez mon angoisse! C'est pour elle qu'il a voulu mourir, dans une minute d'égarément et de fureur. Songez combien il devait l'aimer, puisque ni la pensée de Silvia ni la pensée de Beata ne l'ont retenu... Donc, à l'heure terrible, il était tout entier la proie de cette seule femme; il était au comble de sa fièvre et de son tourment, et le reste du monde était aboli. Songez combien il devait l'aimer! (La voix de Silvia est basse, mais déchirante. Le vieillard courbe la tête.) Or, peut-on savoir ce qui est survenu en lui après le coup, lorsque les ténèbres de la mort ont passé sur son âme? S'est-il réveillé sans souvenir? Voit-il un abîme entre sa vie qui se renouvelle et la part de lui

même qui est restée par delà ces ténèbres? Ou bien.. ou bien l'Image a-t-elle remonté des profondeurs et demeure-t-elle sur l'ombre pour toujours, dominatrice, avec un relief indestructible? Dites!

LORENZO, perplexe.

Qui saurait dire?...

SILVIA, avec un accent de douleur.

Ah! vous-même, à présent, vous n'osez plus me consoler! C'est donc vrai? Il n'y a pas de remède?

LORENZO, lui prenant les mains.

Non, non, Silvia... Je pensais : Qui saurait dire les changements qu'apporte dans une nature comme la sienne une si mystérieuse force? En lui, tout annonce l'apparition d'un bien nouveau. Regardez-le, quand il sourit. Au moment où vous alliez vous éloigner pour me reconduire, lorsqu'il a baisé vos chères mains, n'avez-vous pas senti que tout son cœur se fondait de tendresse et d'humilité?

SILVIA, le visage allumé d'une flamme légère.

Oui.

LORENZO, regardant les mains de Silvia.

Chères, chères mains, courageuses et belles, loyales et belles! Vos mains, Silvia, sont d'une beauté extraordinaire. Si trop souvent la douleur vous les a jointes, elle vous les a sublimées aussi, elle vous les a rendues parfaites. Elles sont parfaites. Vous rappelez-vous la Femme du Verrocchio, la Femme au bouquet, celle dont les cheveux sont en grappes? Ah! la voici. (Au regard et au sourire de Silvia, il s'est aperçu qu'une copie de ce buste est posée sur une petite bibliothèque, dans un coin de la pièce.) Donc, vous aviez déjà reconnu la parenté? Ces mains sont de la même race, de la même essence que les vôtres. Elles vivent, n'est-il pas vrai, d'une vie si lumineuse que le reste de la figure en paraît obscurci.

SILVIA, souriant.

Ô âme toujours jeune!

LORENZO.

Quand Lucio se remettra au travail, il devra, le premier jour, modeler vos mains. J'ai un morceau de marbre antique trouvé dans les Orti Oricellari. Je le lui donnerai, pour qu'il les sculpte dans ce marbre et les suspende ensuite comme un ex-voto.

SILVIA, sur le front de qui passe une ombre.

Pensez-vous qu'il se remette prochainement au travail? Le désire-t-il? Vous en a-t-il parlé?

LORENZO.

Oui, tout à l'heure, quand vous n'étiez pas là.

SILVIA.

Que vous disait-il?

LORENZO.

Des choses vagues et délicieuses, des imaginations de convalescent. Je connais ces rêves; moi aussi, je fus malade... Tantôt, il lui semble qu'il a perdu tout son art, qu'il n'a plus aucune puissance, qu'il est devenu étranger à la beauté. Tantôt, au contraire, il lui semble que ses doigts ont acquis une magique vertu et que, par une simple touche, les formes doivent sortir de la glaise avec la facilité des rêves... Il s'inquiète un peu de l'abandon où il croit que demeure son atelier, là-bas, sur le Mugnone. Il m'a prié d'aller voir... En avez-vous la clef?

SILVIA, troublée.

Il y a le gardien.

LORENZO.

Vous n'avez plus été là-bas? Depuis quand?

SILVIA.

Depuis que *la chose* a commencé... Je n'ai pas encore

eu le cœur de rentrer en ce lieu. Je crois que j'y verrais partout les taches de sang, que j'y découvrirais partout les traces de cette femme... Elle règne encore là-bas ; ce lieu est encore son domaine.

LORENZO.

Le domaine d'une statue.

SILVIA.

Non, non... Vous ne savez pas qu'une clef de l'atelier est restée entre ses mains ? Elle entre encore là comme chez elle... Ah ! je vous l'ai dit, je vous l'ai dit : elle vit, et elle est implacable.

LORENZO.

Êtes-vous certaine qu'elle y soit rentrée, *depuis* ?

SILVIA.

J'en suis certaine. Son audace n'a pas de limites. Elle est sans honte et sans pitié.

LORENZO.

Et lui, Lucio, le sait-il ?

SILVIA.

Non, il ne le sait pas ; mais il le saura tôt ou tard, inévitablement. Elle trouvera un moyen de faire qu'il le sache.

LORENZO.

Pourquoi ?

SILVIA.

Parce qu'elle est implacable, parce qu'elle ne renonce point à ses proies. (Une pause. Le vieillard est pensif. La voix de Silvia devient tremblante et rauque.) Et la statue... la Sphinge... est-ce que vous l'avez vue ?

LORENZO, après une courte hésitation.

Oui, je l'ai vue.

SILVIA.

C'est lui qui vous l'a montrée ?



LORENZO.

Oui, un jour du dernier octobre. Il venait de la finir.

Une pause.

SILVIA, d'une voix qui tremble et défaille.

Elle est merveilleuse, n'est-ce pas? Dites!

LORENZO.

Oui, elle est très belle.

SILVIA.

Belle pour l'éternité!

Un silence.

LA VOIX DE BEATA, au fond du jardin.

Maman! Maman!

LORENZO.

La petite vous appelle.

SILVIA, se ressaisissant et se penchant à la fenêtre.

Beata!... Oh! j'aperçois ma sœur Francesca... elle traverse le jardin... elle monte avec Cosimo Dalbo. Vous savez? Cosimo est revenu du Caire; il est arrivé hier soir à Florence. Lucio sera très content de son retour.

LORENZO, qui se lève pour prendre congé.

Adieu donc, ma chère Silvia; et à demain, peut-être.

SILVIA.

Non, ne partez pas encore. Ma sœur va être si heureuse de vous rencontrer!

LORENZO.

Il faut que je parte. On m'attend.

SILVIA.

Quand recevrai-je le don que vous m'avez promis?

LORENZO.

Demain, peut-être.

SILVIA.

Non, pas de « peut-être », pas de « peut-être » ! Je compte sur vous... Il faut que vous veniez ici très souvent, tous les jours. Votre présence est un grand bien. Ne m'abandonnez pas ! C'est en vous, maître, que je mets ma confiance. Rappelez-vous qu'une menace est suspendue sur ma tête.

LORENZO.

Ne craignez rien. Haut le cœur !

SILVIA, se tournant vers la porte.

Voici Francesca.

## SCÈNE II

Entre FRANCESCA DONI, qui s'avance vers sa sœur pour l'embrasser. — COSIMO DALBO, entré derrière elle, salue LORENZO GADDI qui s'apprête à partir.

FRANCESCA.

Tu vois qui je t'amène ? Nous nous sommes rencontrés devant la grille... Bonjour, maître. Vous partez quand j'arrive ?

Elle salue le vieillard.

SILVIA, tendant la main au jeune homme avec cordialité.

Soyez le bienvenu, Dalbo. Nous vous attendions. Lucio est impatient de vous revoir.

COSIMO DALBO, avec une sollicitude affectueuse.

Comment va-t-il, à présent ? Peut-il se lever ? Est-il guéri ?

SILVIA.

Il est en convalescence ; un peu faible encore ; mais, d'un jour à l'autre, les forces lui reviennent. Sa bles-

sure est entièrement fermée. Vous le verrez dans une minute. Il reçoit à présent la visite du médecin. Je vais vous annoncer. Ce sera une joie pour lui. Pendant la journée, il m'a demandé plusieurs fois de vos nouvelles. (Elle se tourne vers Lorenzo Gaddi.) Donc, à demain.

Elle sort d'un pas vif et léger. La sœur, le maître et l'ami la suivent des yeux jusqu'au seuil.

FRANCESCA, avec un sourire caressant.

Pauvre Silvia! Depuis quelques jours, on dirait qu'elle a des ailes. A certains moments, quand je la regarde, il me semble qu'elle va prendre son essor vers le bonheur. Et personne ne mérite mieux qu'elle d'être heureuse. N'est-ce pas, maître? Vous la connaissez bien.

LORENZO.

Oui, elle est vraiment telle que vos yeux de sœur la voient. De son martyre, elle sort ailée. Il y a en elle comme un frémissement continu. Je le sentais tout à l'heure, quand j'étais à son côté. Elle est vraiment en état de grâce. Il n'existe pas de hauteur où elle ne soit capable d'atteindre. Lucio a dans ses mains une vie de flamme, une force illimitée.

FRANCESCA.

Vous êtes resté longtemps avec Lucio, cet après-midi?

LORENZO.

Une heure environ.

FRANCESCA.

Comment l'avez-vous trouvé?

LORENZO.

Exubérant de douceur et comme éperdu. Vous le verrez dans quelques instants, Dalbo. Sa sensibilité est périlleuse. Les personnes qui l'aiment peuvent lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Un mot l'agite et le bouleverse. Vous qui l'aimez, soyez attentif à toutes vos paroles... Au revoir. Il faut que je parte.

FRANCESCA.

Au revoir, maître. J'espère que, demain, je vous reverrai ici... Ici, puisque vous avez horreur de mon escalier. (Elle accompagne le vieillard jusqu'à la porte, puis revient vers Cosimo Dalbo.) Quel feu d'intelligence et de bonté, chez ce vieillard ! Lorsqu'il entre dans une maison, il semble qu'il y apporte du réconfort pour tout le monde. Les affligés sont soulagés et les heureux deviennent fervents.

COSIMO.

C'est un animateur ; il appartient à la plus noble des castes humaines. Son œuvre est une perpétuelle exaltation de la vie, un perpétuel effort pour communiquer l'étincelle, non pas seulement à ses statues, mais à toutes les créatures qu'il rencontre sur son chemin. Lorenzo Gaddi me paraît digne d'une gloire bien supérieure à celle que ses contemporains lui accordent.

FRANCESCA.

C'est vrai, c'est vrai. Si vous saviez de quelle énergie et de quelle délicatesse il nous a donné la preuve, dans cette effroyable aventure ! Lorsque la chose eut lieu, ma sœur n'était pas ici ; elle était avec Beata chez notre mère, à Pise. La chose eut lieu dans l'atelier, là-bas, sur le Mugnone, vers le soir. Le gardien seul entendit le coup. A peine eut-il découvert la vérité que, d'instinct, il courut avertir Lorenzo Gaddi avant tout autre. Dans l'angoisse et dans l'horreur de ce soir d'hiver, parmi la confusion et l'incertitude, Lorenzo fut le seul qui ne perdit jamais le sang-froid, qui n'eut pas une seconde d'hésitation. Il conserva toujours une étrange lucidité, dont nous subissions tous l'empire. Lui seul disposait ; tous nous obéissions. Ce fut par son ordre qu'on rapporta ici le pauvre Lucio mourant. Les médecins désespéraient de le sauver ; lui seul répétait

avec une foi invincible : « Non, il ne mourra pas, il ne mourra pas; il ne peut pas mourir. » Je le crus. Ah! Dalbo, quelle nuit héroïque! Et ensuite, l'arrivée de Silvia, le soin qu'il prit de l'avertir lui-même, la défense qu'il lui fit d'entrer dans la chambre où un souffle pouvait éteindre cette dernière lueur de vie; et la force de ma sœur, son incroyable résistance aux veilles et à la fatigue durant des semaines entières, la fière et silencieuse vigilance de la garde montée devant la porte, comme pour interdire le passage à la mort...

COSIMO.

Et moi, j'étais au loin, j'ignorais tout, je jouissais de mes loisirs dans une barque sur le Nil! Cependant, au départ, j'avais été frappé d'une sorte de pressentiment. Voilà pourquoi je pressais Lucio de m'accompagner dans ce voyage que nous avions autrefois rêvé de faire ensemble. Il venait justement d'achever sa statue, et je pensais que ce marbre admirable serait sa libération. Il me répondit : « Pas encore! » Et, quelques mois plus tard, c'est à la mort qu'il devait demander la liberté. Ah! si je n'étais point parti, si j'étais demeuré à son flanc, si j'avais été plus fidèle, si j'avais su le défendre contre l'ennemie, rien peut-être ne serait arrivé!

FRANCESCA.

Il ne faut pas avoir de regrets, si quelque bien peut naître de tout ce mal. Qui sait le désespoir où se serait consumée Silvia, si cet acte violent ne l'eût soudain rapprochée de Lucio? Mais ne croyez pas que l'ennemie ait déposé les armes. Non; elle n'abandonne pas le champ de bataille...

COSIMO.

Quoi? Gioconda Dianti...

FRANCESCA, baissant la voix et lui faisant signe de se taire.  
Ne prononcez pas ce nom!



## SCÈNE III

Sur le seuil apparaît LUCIO SETTALA, appuyé au bras de SILVIA, pâle et décharné, les yeux extraordinairement agrandis par la souffrance, avec un sourire faible et doux qui affine sa bouche sensuelle.

LUCIO.

Cosimo!

COSIMO, se retournant et accourant.

Ah! Lucio, cher, cher ami! (Il prend le convalescent entre ses bras, tandis que Silvia s'éloigne d'eux, s'approche de sa sœur, puis sort avec elle, non sans avoir d'abord jeté un long regard au bien-aimé.) Tu es guéri tout à fait, n'est-ce pas? Tu ne souffres plus? Je te trouve un peu pâle, un peu amaigri; pas trop, pourtant... Tu as l'air que tu avais, certaines fois, après une période de travail fébrile, quand tu étais resté douze heures par jour devant ta glaise, dévoré par la grande flamme. T'en souvient-il?

LUCIO, égaré, cherchant des yeux autour de lui si Silvia est encore dans la pièce.

Oui, oui...

COSIMO.

Alors tes yeux s'agrandissaient comme à présent.

LUCIO, avec une inquiétude vague, presque enfantine.

Et Silvia? Où est-elle allée, Silvia? Et Francesca? Est-ce qu'elle n'était pas aussi dans cette pièce?

COSIMO.

Elles nous ont laissés seuls.

LUCIO.

Pourquoi? Silvia suppose peut-être... Non, je ne te dirai rien, je ne sais plus rien. Toi, peut-être, tu sais.

Moi, non; je ne me souviens plus, je ne veux plus me souvenir... Parle-moi de toi, parle-moi de toi! Est-ce beau, le Désert?

Il s'exprime d'une façon singulière, comme un homme qui rêverait, avec un mélange d'agitation et de stupeur.

COSIMO.

Je te raconterai. Mais il ne faut pas que tu te fatigues... Je te raconterai tout mon pèlerinage. Si tu veux, je viendrai te voir chaque jour; je resterai avec toi aussi longtemps qu'il te plaira, mais à condition que tu ne te fatigueras pas. Assieds-toi...

LUCIO, souriant.

Tu me crois donc si faible?

COSIMO.

Non : tu vas bien, à présent; mais il vaut mieux que tu ne te fatigues pas. Assieds-toi, ici... (Il le fait asseoir près de la fenêtre; il regarde la colline purement dessinée sur le ciel d'avril.) Ah! mon ami, elles sont merveilleuses, les choses que mes yeux ont admirées; et, en comparaison de la lumière qu'ils ont vue, celle-ci paraît languir. Mais, quand je vois une simple ligne comme la ligne de là-bas — regarde San-Miniato! — il me semble que je me retrouve moi-même après un intervalle d'erreur. Regarde-la, cette colline bénie! La pyramide de Chéops ne fait pas oublier la *Bella Villanella*; et plus d'une fois, dans les jardins de Koubbeh et de Gizeh, réservoirs de miel, tout en mâchant un grain de résine, j'ai pensé à quelque svelte cyprès toscan sur la lisière d'une maigre olivaie.

LUCIO, fermant à demi les yeux sous l'haleine printanière.

On est bien ici, n'est-ce pas? Il y a une odeur de violettes... Est-ce qu'il y a dans la chambre un bouquet de violettes? Silvia en met partout, même sous mon oreiller.

COSIMO.

Tu sais? Je t'ai rapporté entre les pages d'un Coran les violettes du Désert. Je les ai cueillies dans un monastère persan de la Thébaïde, au flanc du Mokattam, sur une éminence de sable. Là, dans une caverne creusée à même la montagne et recouverte de tapis et de coussins, les moines offrent au visiteur un thé d'une saveur spéciale, le thé arabe, parfumé de violettes.

LUCIO.

Et tu me les a rapportées ensevelies dans le livre! Tu étais heureux, là-bas, quand tu les cueillais; et j'aurais pu être avec toi.

COSIMO.

Là-bas, c'était l'oubli... Je montais par un long escalier de pierre tout droit qui, du pied de la montagne, mène à la porte des Bectaschites. Le Désert s'étendait à l'entour : une immense aridité hallucinante où ne vivent que la palpitation du vent et la vibration de la chaleur. Je ne distinguais çà et là, parmi les dunes, que les pierres blanches des cimetières arabes. J'entendais les cris des éperviers, très haut dans le ciel. Je regardais passer sur le Nil, en troupes, les barques aux grandes voiles latines, blanches, lentes, continuellement, continuellement, comme des flocons de neige. Et peu à peu une extase me ravissait, qu'il ne t'a pas encore été donné de connaître : l'extase de la lumière.

LUCIO, d'une voix qui paraît lointaine.

Et j'aurais pu être avec toi, paresser, oublier, rêver, m'enivrer de lumière... Tu as navigué sur le Nil, n'est-ce pas? dans une vieille barque chargée d'outrés, de sacs et de paniers? Vers le soir, tu as descendu dans une île; tu étais vêtu de laine blanche; tu avais soif; tu t'es désaltéré à une source; tu as marché pieds nus sur les fleurs, et l'arome des fleurs était si dense qu'il



te semblait n'avoir plus faim. Ah ! j'ai pensé à tout cela ; je l'ai senti, sur mon oreiller... Et je te suivais aussi à travers le Désert, quand la fièvre était plus forte : un désert de sables rouges, tout parsemé de pierres brillantes qui éclataient avec des crépitations, comme les sarments jetés au feu. (Une pause. Il se soulève un peu et, d'une voix claire, les yeux agrandis, il interroge.) Et la Sphinge ?

## COSIMO.

La première fois que je l'ai vue, c'était de nuit, à la clarté des étoiles, enfoncée dans le sable qui gardait encore l'empreinte violente des tourbillons. Il n'émergeait de ce gouffre apaisé que la face et la croupe : la forme humaine et la forme bestiale. La face, aux endroits où l'ombre cachait les mutilations, me parut très belle, à cette heure-là : calme, auguste et bleue comme la nuit, presque douce ! Il n'existe pas de chose au monde, Lucio, qui soit plus seule que cette chose-là ; mais mon âme était comme en présence de multitudes endormies dont la rosée tombante eût mouillé les cils. Ensuite, je l'ai revue de jour. La face n'était pas moins bestiale que la croupe ; le nez et les joues étaient rongés ; la fiente des oiseaux souillait les bandelettes. C'était le monstre lourd et sans ailes imaginé par les creuseurs de fosses, par les embaumeurs de cadavres. Et elle me réapparut en plein soleil, ta Sphinge impérieuse et pure, aux ailes emprisonnées vivantes dans les épaules.

LUCIO, pris d'une émotion soudaine.

Ma statue ? C'est de ma statue que tu parles ? Tu l'as vue, n'est-ce pas, avant de partir ? Et tu l'as trouvée belle ? (Il regarde vers la porte avec inquiétude, craignant que Silvia ne puisse l'entendre ; et il baisse la voix.) Tu l'as trouvée belle, dis ?

COSIMO.

Très belle.

Lucio se cache les yeux avec les deux mains et reste quelques instants absorbé, comme pour évoquer une vision dans les ténèbres.

LUCIO, découvrant ses yeux.

Je ne la vois plus. Elle m'échappe. Elle apparaît et disparaît comme dans une lueur d'éclair, confusément. Si maintenant je l'avais devant moi, elle me semblerait nouvelle; je jetterais un cri. Est-ce bien moi qui l'ai sculptée, avec ces mains que voilà? (Il regarde ses mains effilées et sensibles. Une agitation croissante le gagne.) Je ne sais plus, je ne sais plus. Pendant la première fièvre, lorsque j'avais encore le plomb dans ma chair et le bourdonnement continu de la mort sur mon âme éperdue, je la voyais debout au pied de mon lit, pareille à une torche en feu, comme si je l'eusse modelée moi-même dans une matière incandescente. C'est ainsi que je l'ai vue pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, à travers mes paupières. Elle s'allumait avec ma fièvre. Quand mes poignets brûlaient, elle se faisait de flamme. Il semblait qu'en elle montât et bouillonnât tout le sang répandu à ses pieds.

COSIMO, inquiet, regardant à son tour vers la porte avec la même crainte éprouvée déjà par Lucio.

Lucio, Lucio, tu disais tout à l'heure que tu ne savais plus rien, que tu ne voulais plus te souvenir de rien... Lucio!

Il secoue doucement son ami, qui est resté les yeux fixes.

LUCIO, se reprenant.

N'aie pas peur. Tout cela s'en est allé très loin, a disparu au fond de la mer. La statue, elle aussi, s'est abîmée avec le reste dans le naufrage. C'est pourquoi elle ne m'apparaît plus que comme une forme confuse, à travers les eaux profondes.

COSIMO.

Elle seule sera sauvée, vivra éternellement; et tant de douleur n'aura pas été souffert en vain, tant de malheur n'aura pas été inutile, si une chose belle doit s'ajouter encore à l'ornement de la vie.

LUCIO, souriant toujours de son faible sourire et parlant de sa voix lointaine.

C'est vrai. Je pense quelquefois au sort de cet homme qui, ayant fait naufrage dans une tempête, perdit tout ce qu'il possédait. Par une journée sereine comme celle-ci, l'homme prit une barque et un filet et retourna sur le lieu du naufrage, espérant retirer de l'eau quelque chose. Et, après beaucoup de labeur, il ramena sur le rivage une statue. Et la statue était si belle qu'en la renvoyant il pleura de joie, et il s'assit sur le rivage pour la contempler, et il fut si parfaitement content de ce bien qu'il ne voulut plus chercher autre chose, ET IL OUBLIA TOUT LE RESTE... (Il se lève avec une sorte d'impétuosité.) Pourquoi Silvia ne revient-elle pas? (Il écoute.) On rit? Ah! c'est Beata, dans le jardin. Regarde! San-Miniato est d'or : il rayonne. Voit-on à Thèbes une lumière plus glorieuse?

COSIMO.

L'extase de la lumière! Je te l'ai déjà dit : jamais tu ne pourras la connaître ailleurs. Des cercles, des guirlandes, des orbes, des roses de splendeurs, un foisonnement d'étincelles... Cela remet en mémoire les vers du *Paradis*. Dante seul a trouvé les paroles éblouissantes. A certaines heures, le Nil devient le torrent des topazes, le *miro gurge*. Comme une pierre dans l'eau, un geste produit dans l'air des ondes infinies. Tous les objets nagent dans la lumière; toutes les feuilles en ruissellent. Les femmes qui passent le long du fleuve avec leurs urnes pleines flamboient réel-

lement comme les milices angéliques dans le poème :  
illuminées « de splendeur et d'art ».

Lucio aperçoit le bouquet de violettes sur une table, le prend et y plonge  
son visage pour en aspirer l'odeur.

LUCIO, les narines encore dans le bouquet de violettes, les yeux  
à demi fermés de plaisir.

Et les femmes? Est-ce qu'elles sont belles, dans la  
vallée du Nil?

COSIMO.

Certaines, les adolescentes, ont des corps d'une  
pureté et d'une élégance admirables. Toi qui pré-  
fères les musculatures agiles et solides, une sorte de  
verdeur dans les formes, les jambes longues et ner-  
veuses, tu rencontrerais là d'incomparables modèles.  
Que de fois j'ai souhaité ta présence! Dans l'île Élé-  
phantine, j'avais une amie de quatorze ans : une fil-  
lette dorée comme une datte, maigre, svelte, sèche, les  
reins forts et arqués, les jambes droites et puissantes,  
les genoux parfaits — qualité si rare! — Sur toute cette  
maigreur dure qui faisait penser à une arme de jet  
précise et fine, trois choses me séduisaient par leur  
grâce infiniment molle : la bouche, l'ombre des cils,  
l'extrémité des doigts. Avec ces doigts dont les extré-  
mités étaient rouges comme des pétales trempés dans  
la pourpre, elle nattait sa chevelure; et la regarder  
alors sur le seuil de la maison blanche, c'était la joie  
de mes matins. J'aurais voulu te la rapporter avec les  
statuettes, avec les scarabées, avec les étoffes, avec le  
tabac, avec les parfums, avec les armes. Mais du moins  
je t'ai rapporté un bel arc, que j'ai acheté à Assouan  
et qui lui ressemble un peu.

LUCIO, renversant la tête en arrière, avec un léger trouble.  
Ce devait être une créature délicieuse!

COSIMO.

Délicieuse et inoffensive. Elle ressemblait à un bel arc, mais ses flèches n'étaient pas empoisonnées.

LUCIO.

Tu l'aimais?

COSIMO.

Comme j'aime mon cheval et mon chien.

LUCIO.

Ah! tu étais heureux, là-bas! Ta vie était facile et légère. Oui, c'était bien l'île Éléphantine, celle où je t'ai vu aborder, dans mon rêve. Et j'aurais pu être avec toi! Mais j'irai, je partirai. Ne désires-tu pas retourner dans ce pays? J'aurai, moi aussi, une maison blanche sur le Nil; je ferai mes statues avec le limon du fleuve et je les dresserai dans cette lumière qui me les convertira en or... Silvia! Silvia! (Il se retourne vers la porte et appelle, comme assailli par une soudaine impatience, par une anxieuse volonté de vivre.) Serait-il trop tard?

COSIMO.

Oui, trop tard. Bientôt arrivera le grand été.

LUCIO.

Qu'importe? J'aime l'été, la forte chaleur... Dans les jardins, tous les grenadiers seront fleuris; et il pleuvra, de temps à autre; et dans l'air étouffant il tombera de ces gouttes larges et tièdes qui font que la terre soupire de volupté...

COSIMO.

Mais le Khamsin? Quand tout le Désert se soulèvera contre le Soleil?

Sur le seuil apparaît Sylvia, souriante, avec une visible animation dans toute sa personne. Elle a changé de robe : son vêtement est d'une couleur plus claire, d'une couleur de printemps, et elle tient dans ses mains un bouquet de roses fraîches.

SILVIA.

Que dites-vous, Dalbo, contre le Soleil?... Tu m'as appelée, Lucio?

LUCIO, repris d'une sorte de timidité inquiète, comme un homme qui a besoin de s'abandonner, mais qui n'ose pas.

Oui, oui; je t'ai appelée, parce que je ne te voyais pas revenir... Cosimo me racontait de si belles choses sur son voyage! Et j'aurais voulu que tu les entendisses, toi aussi. (Il regarde sa femme avec des yeux étonnés, comme s'il découvrait en elle une grâce neuve.) Tu allais sortir?

SILVIA, rougissant un peu.

Ah! tu regardes ma robe? Je l'ai mise pour l'essayer, puisque Francesca était là... Ma sœur vous fait à tous deux ses excuses : elle est partie sans vous saluer, parce qu'elle avait hâte de rejoindre ses enfants. Elle espère, Dalbo, que vous ne tarderez pas à lui faire visite. (Elle dépose le bouquet sur une table.) Vous dînez avec nous, ce soir?

COSIMO.

Merci. Ce soir, je ne peux pas. J'ai promis à ma mère.

SILVIA.

C'est juste. Mais demain?

COSIMO.

Demain, oui. Et je t'apporterai mes cadeaux, Lucio.

LUCIO, avec une curiosité enfantine.

Oui, oui! Apporte-les, apporte-les!

SILVIA, souriant d'un air mystérieux.

Moi aussi, demain, j'aurai mon cadeau.

LUCIO.

De qui?

SILVIA.

Du maître.

LUCIO.

Quel cadeau?

SILVIA.

Tu verras!

LUCIO, avec un mouvement d'allégresse.

Et toi, tu verras toutes les belles choses que m'a rapportées Cosimo : des étoffes, des parfums, des scarabées, des armes.

COSIMO.

Des amulettes contre tous les maux, des talismans pour le bonheur. Sur le Djebel-el-Taïr, dans un couvent copte, j'ai trouvé le scarabée le plus riche de tous en vertus. Un moine m'a dit la longue histoire d'un cénobite qui, s'étant réfugié dans un hypogée au temps des premières persécutions, y découvrit une momie qu'il tira de son enveloppe balsamique et qu'il ranima. Et la momie ressuscitée lui fit avec ses lèvres peintes le récit de sa vie ancienne, qui avait été un tissu de félicités. Finalement, comme le cénobite voulait la convertir, elle préféra se recoucher dans ses baumes; mais, auparavant, elle lui donna le scarabée préservateur. Vous dire l'usage qu'en fit le solitaire et les vicissitudes qui, à travers les siècles, amenèrent le talisman aux mains du bon Copte, ce serait trop long. Mais certainement il n'y en a pas dans toute l'Égypte un autre qui ait de plus grandes vertus. Le voici. Je vous l'offre; je l'offre à tous les deux.

Il présente l'amulette à Silvia qui d'abord la considère attentivement, puis, avec un éclair dans les yeux, la donne à Lucio.

SILVIA.

Comme il est bleu! Il est plus splendide qu'une turquoise. Regarde.

COSIMO.

Le Copte m'a dit : « Petit comme une gemme, grand

comme un destin! » (Lucio, d'un air égaré, roule la pierre mystique entre ses doigts qui tremblent un peu.) Adieu! Le bonheur soit avec vous! Bonsoir.

SILVIA.

En échange de l'amulette, prenez cette rose fraîche. Vous la porterez à votre mère.

COSIMO.

Merci. A demain.

Nouveaux saluts. Il sort.

## SCÈNE IV

LUCIO sourit avec timidité, roulant encore l'amulette entre ses doigts, tandis que SILVIA met les roses dans une coupe. Au milieu du silence, ils sentent l'un et l'autre palpiter leur cœur inquiet. Le soleil couchant dore toute la pièce. Par l'embrasure des fenêtres, on aperçoit le ciel pâli. San-Miniato respandit sur la hauteur; l'air est doux, d'une douceur égale.

LUCIO, qui regarde en l'air, aux écoutes, parlant bas.

Il y a une abeille dans cette pièce.

SILVIA, levant le visage.

Une abeille?

LUCIO.

Oui. Tu ne l'entends pas?

Ils prêtent l'oreille au bourdonnement.

SILVIA.

C'est vrai.

LUCIO.

Tu l'as apportée avec les roses, peut-être.

SILVIA.

C'est Beata qui les a cueillies...



LUCIO.

Tout à l'heure, je l'ai entendue rire en bas, dans le jardin.

SILVIA.

Elle est si heureuse d'être rentrée à la maison!

LUCIO.

Vous avez bien fait de l'éloigner alors...

SILVIA.

Elle est devenue plus belle et plus forte, à respirer l'odeur des pins. Comme le printemps doit être bon, aux Bouches de l'Arno! Ne voudrais-tu pas y aller un peu?

LUCIO

Là-bas, au bord de la mer?... Cela te plairait?

L'un et l'autre ont la voix altérée par un léger tremblement.

SILVIA.

Passer là-bas un printemps, ce fut toujours mon rêve.

LUCIO, suffoqué par l'émotion.

Ton rêve est le mien, Silvia!

L'amulette lui tombe des mains.

SILVIA, qui se baisse vivement pour la ramasser.

Ah! tu as laissé tomber l'amulette! On dirait un mauvais présage... Regarde : je la mets sur la tête de Beata. « Petit comme une gemme, grand comme un destin! »

Elle met l'amulette sur le bouquet de roses, délicatement.

LUCIO, tendant les mains vers elle comme pour implorer.

Silvia! Silvia!

SILVIA, accourant.

Tu te sens mal? Tu deviens plus pâle... Ah! tu t'es fatigué trop, aujourd'hui; tu es à bout de forces! Assieds-toi, assieds-toi. Veux-tu boire une gorgée de cet élixir? Tu défailles? Dis!

LUCIO, lui prenant les mains avec un transport d'amour.

Non, non, Silvia; je ne me suis jamais trouvé aussi bien... Toi, sieds-toi là, sur ce siège; et moi, tombé enfin à tes genoux, de toute mon âme, ah! je t'adorerai, je t'adorerai! (Elle se laisse choir sur le divan, et il s'agenouille devant elle. Bouleversée, tremblante, elle pose les mains sur les lèvres de Lucio, comme pour l'empêcher de parler; et ainsi le souffle et les paroles glissent entre ses doigts.) Enfin! C'était comme un fleuve débordé qui venait de très loin, comme un torrent de toutes les choses belles et de toutes les choses bonnes que tu as versées sur ma vie, depuis que tu m'aimes; et j'en avais le cœur gonflé, ah! si gonflé que, tout à l'heure, je chancelais sous le poids, et je défailtais, et je mourais d'angoisse et de douceur, parce que je n'osais pas dire...

SILVIA, le visage blanc, la voix éteinte.

Ne dis plus rien, ne dis plus rien!

LUCIO.

Écoute-moi, écoute-moi! Toutes les peines que tu as souffertes, les blessures que tu as reçues sans un cri, les larmes que tu cachais pour m'épargner la honte et le remords, les sourires dont tu voilais tes agonies, ton infinie pitié pour mon erreur, ton courage invincible devant la mort, ta lutte acharnée pour ma vie, l'espérance que tu tenais toujours allumée à mon chevet, tes veilles, tes soins, ton anxiété continuelle, ton attente, ton silence, ta joie, tout ce qu'il y a en toi de profond, tout ce qu'il y a en toi de doux et d'héroïque, tout, je connais tout, je sais tout, chère, chère âme! Et, si la violence a eu le pouvoir de briser un joug, si le sang a eu le pouvoir de me racheter — oh! laisse-moi dire! — je bénis le soir et l'heure où l'on me rapporta mourant dans cette maison de ton martyre et de ta foi pour recevoir à nouveau de tes mains,

de ces divines mains qui tremblent, le don de la vie!

Il appuie sa bouche convulsée sur les paumes de Silvia; elle le regarde à travers les pleurs qui lui mouillent les cils, transfigurée par cette félicité imprévue.

SILVIA, d'une voix éteinte et brisée.

Ne dis plus rien, ne dis plus rien! Mon cœur succombe... Tu m'étouffes de joie... Je n'attendais de toi qu'une parole, une seule, rien autre chose; et voilà que tout d'un coup tu m'inondes d'amour, tu m'en remplis toutes les veines, tu m'emportes au delà de mon espérance, tu dépasses mon rêve, tu me donnes le bonheur qui est au-dessus de toute attente... Ah! que parlais-tu de mes peines? Qu'est-ce que la douleur subie, et qu'est-ce que le silence, et qu'est-ce qu'une larme, et qu'est-ce qu'un sourire, en comparaison de ce torrent qui me transporte? Je sens que plus tard j'aurai le regret de n'avoir pas assez souffert pour toi, pour toi... Peut-être n'ai-je pas touché le fond de la douleur; mais je sais bien qu'à présent j'ai touché le sommet de la félicité. (Elle caresse éperdument la tête de Lucio, qui s'est abandonné sur ses genoux). Relève-toi, relève-toi! Viens plus près de mon cœur, repose-toi sur moi, abandonne-toi à ma tendresse, presse mes mains sur tes paupières, ne dis rien, rêve, recueille les forces profondes de ta vie. Ah! ce n'est pas moi seulement que tu devrais aimer, ce n'est pas moi seulement; c'est aussi l'amour que j'ai pour toi : tu devrais aimer mon amour! Je ne suis pas belle, je ne suis pas digne de tes yeux, je suis une humble créature dans l'ombre; mais mon amour est admirable, il est très haut, très haut, il est seul, il est sûr comme le jour, il est plus fort que la mort, il est capable d'un prodige : tout ce que tu lui demanderas, il te le donnera! Tu peux lui demander même ce

que l'on n'espéra jamais. (Elle lui redresse la tête, l'attire sur son cœur. Il garde les yeux mi-clos et les lèvres serrées, très pâle, enivré, exténué.) Relève-toi, relève-toi! Viens plus près de mon cœur; repose-toi sur moi. Ne sens-tu pas que tu peux t'abandonner? que rien au monde n'est plus sûr que ma poitrine? que tu la trouveras toujours? Ah! quelquefois, j'ai rêvé qu'une telle certitude pourrait t'enivrer aussi bien que la gloire... (Comme il se tient le visage levé devant elle, Silvia lui plonge ses deux mains dans les cheveux pour lui découvrir le front tout entier.) Beau front puissant! Ah! que tous les germes du printemps s'épanouissent dans tes pensées nouvelles!

Tremblante, elle y imprime ses lèvres. Lucio l'étreint dans ses bras.  
Le crépuscule ressemble à une aurore.

## ACTE DEUXIÈME

La même pièce, à la même heure. — Par les fenêtres, on aperçoit un ciel bas, nuageux et changeant.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

COSIMO DALBO est assis près d'une table où il appuie le coude, soutenant son front avec sa main, grave et pensif. — LUCIO SETTALA est debout, agité, bouleversé; il se promène de long en large, à pas incertains, ne résistant plus à l'angoisse qui le tourmente.

LUCIO.

Oui, je veux te dire... Pourquoi devrais-je cacher la vérité? A toi!... Une lettre m'a été remise; je l'ai ouverte, je l'ai lue...

COSIMO.

De la Gioconda?

LUCIO.

D'elle-même.

COSIMO.

Une lettre d'amour?

LUCIO.

Elle brûlait mes doigts.

COSIMO.

Eh bien? (Il hésite; sa voix est altérée par l'émotion.) Tu l'aimes encore?

LUCIO, avec un sursaut de peur.

Non, non, non...

COSIMO, le regardant au fond des yeux.

Tu ne l'aimes plus?

LUCIO, suppliant.

Oh! cesse de me torturer! Je souffre.

COSIMO.

Mais qu'est-ce qui te trouble?

Une pause.

LUCIO.

Chaque jour, à une heure que je sais, elle m'attend là-bas, au pied de la statue, seule.

Une seconde pause. Les deux hommes semblent considérer devant eux quelque chose de vivant et de fort, une Volonté évoquée par ces paroles brèves.

COSIMO.

Elle t'attend! Où? Dans ton atelier? Comment y pénètre-t-elle?

LUCIO.

Elle a une clef : celle d'alors.

COSIMO.

Elle t'attend! Elle est donc persuadée que tu lui appartiens, elle veut que tu lui appartiennes toujours.

LUCIO.

Tu l'as dit.

COSIMO.

Et que vas-tu faire?

LUCIO.

Ce que je ferai?

Une pause.

COSIMO.

Tu vibres comme une flamme.

LUCIO.

Je souffre.

COSIMO.

Tu brûles.

LUCIO, avec véhémence.

Non!

COSIMO.

Écoute. Elle est terrible. On ne lutte contre elle que de loin. Voilà pourquoi je voulais t'emmener, mettre entre elle et toi la mer. Mais à la mer tu as préféré la mort. Une autre — tu sais qui, et ton cœur se fend — une autre put t'arracher à la mort. Désormais tu ne dois vivre que pour celle-là.

LUCIO.

Tu as raison.

COSIMO.

Il faut partir, fuir.

LUCIO.

Pour toujours?

COSIMO.

Pour quelque temps.

LUCIO.

Elle m'attendra.

COSIMO.

Tu seras plus fort.

LUCIO.

Mais son pouvoir aura grandi. Elle aura plus profondément imprégné d'elle-même le lieu qui m'est cher à cause de l'œuvre que j'y ai faite. De loin, elle m'apparaîtra comme la gardienne d'une statue où a passé le plus vif éclair de mon âme.

COSIMO.

Tu l'aimes!

LUCIO, désespéré.

Non, non, je ne l'aime pas! Mais réfléchis : elle sera toujours la plus forte; elle sait ce qui me domine et ce qui m'enchaîne; elle s'est armée d'une fascination à laquelle je ne pourrai soustraire ma vie qu'en arrachant la vie de mon cœur. Faut-il donc essayer une seconde fois?

COSIMO.

Ah! tu délires.

LUCIO.

Le lieu où j'ai rêvé, où j'ai travaillé, où j'ai pleuré de joie, où j'ai invoqué la gloire, où j'ai vu la mort, ce lieu est sa conquête. Elle sait que je ne pourrai m'en tenir éloigné ni m'en détacher, que la partie la plus précieuse de ma substance est là diffuse; et elle m'attend, sûre d'elle-même.

COSIMO.

Mais le droit qu'elle exerce est-il donc inviolable? N'y a-t-il personne qui puisse lui interdire le seuil de cette porte?

LUCIO, avec une émotion profonde.

La faire chasser?

COSIMO.

Non; mais peut-être y a-t-il un moyen qui ne soit pas si dur, et c'est le plus simple : lui réclamer cette clef, qu'elle n'a aucun droit de conserver.

LUCIO.

Et qui la lui réclamerait?

COSIMO.

L'un de nous; moi, si tu veux, respectueusement, au nom de la nécessité.



LUCIO.

Elle refusera : car elle te considérera comme un intrus.

COSIMO.

Toi-même, alors.

LUCIO.

Moi? Je me présenterais devant elle?

COSIMO.

Non, tu lui écrirais.

Une pause.

LUCIO, avec un accent qui exprime l'impossibilité absolue.  
Je ne peux pas. Et, au surplus, tout serait inutile!

COSIMO.

Mais il y a encore un autre moyen : quitter cette maison, l'évacuer, la vider entièrement, tout transporter ailleurs. Tu éviteras ainsi la tristesse intolérable du souvenir... Comment ne sens-tu pas que, si ta vie est vraiment renouvelée, ce changement devient nécessaire pour que la compagne que tu as retrouvée puisse assister à ton travail? Souffrirais-tu qu'elle s'assît là où l'autre s'est couchée? qu'elle eût sans cesse dans les yeux la vision de la soirée horrible?

LUCIO, souriant, découragé, amer.

Eh bien, oui, tu as raison : nous changerons de séjour, nous irons ailleurs, nous choisirons un beau lieu solitaire, nous enlèverons la poussière sur les vieilles choses, nous ouvrirons toutes les fenêtres, nous ferons entrer l'air pur, nous aurons un tas de glaise, un bloc de marbre, et nous élèverons un monument à la Liberté. (Il s'interrompt. Sa voix devient étrangement calme.) Et, un matin, la Gioconda viendra frapper à la porte nouvelle; je lui ouvrirai; elle entrera; je ne serai pas surpris; je lui dirai : « Tu es la bienvenue... » (Il ne contient plus son amertume.) Ah! il me semble que tu es un

enfant! Pour toi, tout se réduit à une clef. Appelle donc un serrurier, fais mettre une autre serrure; et tu auras assuré mon salut!

COSIMO, avec douceur et tristesse.

Ne t'irrite pas. J'ai cru d'abord que tu avais seulement à te débarrasser d'une importune. Je reconnais maintenant que mon conseil était puéril.

LUCIO, implorant.

O mon ami, tâche de comprendre!

COSIMO.

Je comprends; mais toi, tu nies.

LUCIO, s'abandonnant à un nouveau transport.

Non, je ne nie pas! Veux-tu donc que je te crie  
« Je l'aime! »... (Il s'égaré; il regarde autour de lui avec effarement. Il passe une main sur son front, comme un homme qui souffre. Il baisse la voix.) On aurait dû me laisser mourir. Songe! Si moi qui étais ivre de vie, si moi qui étais frénétique de force et d'orgueil, si j'ai eu, moi, la volonté de mourir, il faut que j'aie reconnu là une nécessité inéluctable. Comme je ne pouvais vivre ni avec elle ni sans elle, je me suis décidé à m'en aller de ce monde. Songe! Moi qui considérais le monde comme mon jardin et qui avais toutes les avidités devant toutes les beautés! Certes, il faut que j'aie reconnu là une nécessité inéluctable, un destin de fer. Ah! on aurait dû me laisser mourir!

COSIMO.

Tu méconnaiss à cette heure la sainteté d'un miracle; tu la méconnaiss cruellement.

LUCIO.

Non, je ne suis pas cruel. C'est par horreur des cruautés où m'entraînait la violence du mal, c'est pour ne pas fouler aux pieds une vertu qui me semblait plus

qu'humaine, c'est parce que je ne pouvais supporter la douceur d'une petite voix inconsciente qui interrogeait, c'est pour m'interdire à moi-même de pires choses, comprends-tu? c'est pour cela que j'ai pris ma résolution. Et, si je m'afflige aujourd'hui, c'est parce j'ai horreur de recommencer : je suis comme un désespéré qui aurait bu un narcotique, et qui se réveillerait après un sommeil profond, et qui retrouverait à son chevet la même désespérance.

COSIMO.

La même! Et j'ai encore dans les oreilles tes premières paroles : « Je ne sais plus rien, je ne me souviens plus de rien, je ne veux plus me souvenir... » Tu paraissais avoir oublié tout, dans ton aspiration vers un autre bien. J'ai encore dans les oreilles le son de ta voix lorsque tu as appelé la mère de Beata, te levant tout d'un coup, saisi d'impatience, en proie à une ardeur qui ne souffrait aucun retardement. Je vois encore ton regard sur elle, au moment où elle entrait, palpitante comme une espérance. Et ce soir-là, bien certainement, tu as dû t'agenouiller devant elle, et elle a dû pleurer, et vous avez dû tous les deux sentir la bonté de la vie.

LUCIO.

Oui, oui, ce fut comme cela, ce fut de l'adoration! Toute mon âme prosternée à ses pieds reconnut ce qu'il y a en elle de divin, avec une ivresse d'humilité, avec une ferveur de gratitude inexprimables. Ce fut un ravissement. Tu m'as parlé d'une extase de la lumière : eh bien, je l'éprouvai à cette minute-là! Toutes les taches semblaient effacées, toutes les ombres détruites. La vie prit une splendeur nouvelle. Je crus que j'étais sauvé pour toujours...

Il s'interrompt.

COSIMO.

Mais ensuite?

LUCIO.

Ensuite, je m'aperçus qu'il y avait encore une autre chose qu'il faudrait abolir en moi : cette force qui afflue à mes doigts pour reproduire...

COSIMO.

Que veux-tu dire ?

LUCIO.

Je veux dire que je serais sauvé, peut-être, si j'avais aussi oublié mon art. Certains jours, là, sur ma couche, en regardant mes mains affaiblies, il me semblait incroyable que je pusse créer encore ; il me semblait que j'avais perdu toute ma vertu première. Je me sentais complètement étranger à ce monde de formes où j'avais vécu... *avant de mourir*... Je pensais : « Lucio Settala, le statuaire, est trépassé ». Et j'imaginai que je me faisais jardinier d'un petit jardin. (Il s'assied, plus calme, fermant à demi les paupières, avec un air de lassitude, avec un sourire d'ironie à peine visible.) Tailler les rosiers, les arroser, les débarrasser des chenilles, égaliser les buis avec les ciseaux, diriger le lierre sur les petits murs, dans un jardinet incliné vers le fleuve de l'Oubli ; et ne plus éprouver aucun regret pour avoir laissé sur l'autre rive un glorieux parc peuplé de lauriers, de cyprès, de myrtes, de marbres et de rêves... Me vois-tu là, heureux, avec mes ciseaux luisants, habillé de coutil ?

COSIMO.

Non, je ne te vois pas.

LUCIO.

C'est dommage, mon cher.

COSIMO.

Mais, qui t'interdit le grand parc ? Tu y rentres par l'allée des cyprès, et, sur le seuil, tu trouves ton génie tutélaire.

LUCIO, se levant d'un bond, comme un homme qui perd continuellement la possession de lui-même.

Tutélaire! Ah! les belles phrases! En vérité, il me semble que tu mets les mots l'un sur l'autre comme on met une bande sur de la charpie, par crainte de sentir la vie qui palpite. As-tu jamais posé le doigt sur une artère à nu, sur un tendon lacéré?

COSIMO.

Tu t'irrites à chaque instant, Lucio. Il y a en toi quelque chose d'âcre et de convulsif, une sorte d'exaspération qui t'empêche d'être juste. Ta convalescence n'est pas encore achevée, tu n'es pas guéri encore. Un heurt soudain est venu déranger l'œuvre douce que la Nature accomplissait en toi. Tes forces, qui renaissaient, se sont exaspérées. Si mon conseil avait quelque autorité, je voudrais que tu t'en allasses maintenant aux Bouches de l'Arno, comme tu en avais le projet. Là, entre le bois et la mer, tu retrouverais un peu de calme pour examiner quelle doit être ton attitude; et tu y retrouverais aussi la bonté, qui te donnerait la lumière.

LUCIO.

La bonté! la bonté! Ainsi, tu crois que la lumière doit me venir de la bonté, et non pas de cet instinct profond qui tourne et précipite mon esprit vers les plus superbes apparitions de la vie? Je suis né, moi, pour faire des statues. Moi, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la Nature. Je suis dans ma loi, fussé-je au delà du Bien. N'est-ce pas vrai, ce que je dis? Me l'accordes-tu?

COSIMO.

Explique-toi.

LUCIO, d'une voix plus basse.

Le jeu de l'illusion m'a uni à une créature qui ne

m'était pas destinée. C'est une âme d'un prix inestimable, devant laquelle je me prosterne et j'adore. Mais je ne sculpte pas les âmes. Celle-là ne m'était pas destinée... Quand l'autre m'apparut, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les carrières des montagnes lointaines, parce que j'eus le désir de fixer en chacun d'eux un de ses gestes.

COSIMO.

Mais tu as déjà obéi au commandement de la Nature, puisque tu as enfanté le chef-d'œuvre. Lorsque je vis ta statue, je pensai qu'elle serait pour toi une libératrice. Tu as perpétué dans un type idéal et incorruptible un exemplaire périssable de l'espèce. N'es-tu pas satisfait?

LUCIO, s'enflammant.

Ah! mille statues, et non pas une! Cette femme est toujours diverse, comme un nuage qui, de seconde en seconde, t'apparaît changé sans que tu voies qu'il change. Chaque mouvement de son corps détruit une harmonie et en crée une autre plus belle. Tu la pries de s'arrêter, de se tenir immobile; et à travers toute son immobilité passe un torrent de forces obscures, comme les pensées passent dans les yeux. Comprends-tu? Comprends-tu? La vie des yeux, c'est le regard, cette chose indicible, plus expressive que tout son et toute parole, infiniment profonde et toutefois instantanée comme l'éclair, plus rapide encore que l'éclair, innombrable, omnipotente : en un mot, LE REGARD. Eh bien, imagine-la, répandue sur tout son corps, la vie du regard. Comprends-tu? Un battement de paupières te transfigure un visage humain et t'exprime une immensité de joie ou de douleur. Les cils de la créature que tu aimes s'abaissent-ils? l'ombre t'enserme comme une île un fleuve. Se relèvent-ils? l'incendie de l'été embrase le monde. Un battement

encore, et ton âme se dissout comme une goutte d'eau; encore un autre, et tu te crois le roi de l'univers. Imagine ce mystère sur tout son corps! Imagine par tous ses membres, depuis le front jusqu'au talon, cette successive apparition de vies fulgurantes! Est-ce que tu pourrais, toi, sculpter le regard? Les Anciens aveuglaient les statues. Eh bien — imagine! — tout son corps est comme le regard. (Une pause. Il observe autour de lui avec défiance, par crainte d'être entendu. Il se rapproche encore de Cosimo, qui l'écoute avec une émotion croissante.) Je te l'ai dit : mille statues, et non pas une! Sa beauté vit dans tous les marbres. Cela, je l'ai senti avec une anxiété faite de regret et de ferveur, un jour, à Carrare, tandis qu'elle était à mes côtés et que nous regardions descendre de la montagne ces grands bœufs accouplés qui traînent les chariots chargés de marbres. Pour moi, un aspect de sa perfection était renfermé dans chacune de ces masses informes. Il me semblait que de cette femme partaient vers la pierre brute mille étincelles animatrices, comme d'une torche secouée... Nous devions choisir un bloc. Je me souviens; la journée était sereine. Les marbres déchargés resplendissaient au soleil comme les neiges éternelles. De temps à autre, nous entendions la sourde explosion des mines qui déchiraient les entrailles du mont taciturne. Jamais je n'oublierai cette heure, quand même je mourrais une seconde fois... Elle s'avança parmi la blancheur des cubes rassemblés, s'arrêtant devant chacun d'eux tour à tour. Elle se penchait, examinait le grain avec attention, paraissait explorer les veines intérieures, hésitait, souriait, passait outre. Pour mes yeux, ses vêtements ne la couvraient pas. Une sorte d'affinité divine existait entre sa chair et ce marbre qu'en se penchant elle effleurait de son haleine. Vers elle montait de toute cette blancheur inerte une con-

fuse aspiration. Le vent, le soleil, la majesté des montagnes, les longues files des bœufs accouplés, et la courbe antique des jougs, et le bruit des chariots, et la nue qui s'élevait de la mer Tyrrhénienne, et le vol d'un aigle au plus haut du ciel, toutes les apparences ravissaient mon esprit dans une poésie sans limites, l'enivraient d'un rêve qui n'eut jamais son égal en moi... Ah! Cosimo, Cosimo, j'ai eu le courage de rejeter une vie sur laquelle brille la gloire d'un tel souvenir! Lorsqu'elle étendit sa main vers le marbre qu'elle avait choisi et se retourna pour me dire : « Celui-ci », toute l'Alpe, depuis la racine jusqu'aux cimes, aspira vers la beauté. (Une ferveur extraordinaire échauffe sa voix et avive son geste. L'ami qui écoute en est séduit, et il le laisse voir.) Ah! tu comprends, maintenant! Tu ne me demanderas plus si je suis satisfait. Maintenant, tu sais combien doit être furieuse mon impatience, lorsque je songe qu'à cette heure elle est là-bas, seule au pied de la Sphinge, et qu'elle m'attend. Songe donc : sa statue est dressée au-dessus d'elle, immobile, immuable, exempte de toute misère; et elle-même est là, anxieuse, et sa vie s'écoule, et à chaque seconde quelque chose d'elle périt dans le temps. Le retard, c'est la mort... Mais tu ne sais pas, tu ne sais pas...

Son accent est celui d'un homme qui confie un secret.

COSIMO.

Quoi?

LUCIO.

Tu ne sais pas que j'avais déjà commencé une autre statue...

COSIMO.

Une autre?

LUCIO.

Oui, une statue non finie et qui était ébauchée seulement dans la glaise. La glaise se dessèche, tout se perd.



COSIMO.

Eh bien?

LUCIO.

Je la croyais perdue. (Un sourire brille malgré lui dans ses yeux. Sa voix tremble.) Mais non, elle n'est pas perdue : elle est encore vivante ! La dernière touche de mon pouce est là, toujours vivant !

Il fait instinctivement le geste de modeler.

COSIMO.

Et comment?

LUCIO.

Elle connaît les pratiques de l'art, elle sait ce que l'on doit faire pour que la glaise reste molle. Autrefois, elle m'aidait : c'était elle qui mouillait les linges...

COSIMO.

Ainsi, pendant que tu mourais, elle pensait à tenir la glaise humide !

LUCIO.

Mais cela, n'était-ce pas aussi une façon de combattre la mort ? N'était-ce pas aussi un acte de foi, un admirable acte de foi ? Elle conservait mon œuvre...

COSIMO.

Tandis que l'autre conservait ta vie.

LUCIO, s'assombrissant, la tête basse, les yeux détournés de son ami, avec une voix presque dure.

Laquelle de ces deux choses est la plus précieuse ? La vie m'est intolérable, si on me l'a rendue grevée d'une prohibition. Je te l'ai dit : il fallait me laisser mourir. Quel renoncement peut égaler celui que j'avais accompli ? La mort seule était capable d'arrêter l'élan du désir qui, fatalement, conduit mon être vers son bien. Or, à présent que je revis, je retrouve en moi le même homme, la même force. Qui me condamnera, si je poursuis ma destinée ?

COSIMO, effrayé, le saisissant par les bras comme pour le retenir.

Que feras-tu donc? As-tu déjà pris une résolution?

Frappé de l'effroi soudain qu'expriment la voix et le geste de son ami,  
Lucio s'égare, chancelle.

LUCIO, enfonçant dans ses cheveux ses mains fébriles.

Ce que je ferai? Ce que je ferai?... Connais-tu un supplice plus cruel que le mien? J'ai le vertige, comprends-tu? Quand je songe qu'elle est là-bas, et qu'elle m'attend, et que les heures passent, et que ma force se perd, et que mon ardeur se consume, le vertige me saisit l'âme et j'ai peur d'être entraîné, ce soir peut-être, demain peut-être. Le vertige, sais-tu ce que c'est? Ah! si je pouvais rouvrir cette blessure que l'on m'a fermée!

COSIMO, cherchant à l'attirer vers la fenêtre.

Calme-toi, calme-toi, Lucio! Ne dis plus rien. Il me semble que j'ai entendu la voix...

LUCIO, tressaillant.

De Silvia?

Son visage se couvre d'une pâleur mortelle.

COSIMO.

Oui. Calme-toi! Tu as la fièvre.

Il lui touche le front. Lucio s'appuie à la barre de la fenêtre, comme si les forces lui manquaient.

## SCÈNE II

Entrent SILVIA SETTALA avec FRANCESCA DONI, qui entoure de son bras la taille de sa sœur.

SILVIA.

Ah! vous êtes encore ici, Dalbo?

Elle ne voit pas le visage de Lucio qui est tourné vers le dehors.

COSIMO, se remettant et saluant Francesca.

Lucio m'a retenu...

SILVIA.

Il avait beaucoup de choses à vous dire?

COSIMO.

Toujours il a beaucoup de choses à dire ; trop, peut-être. Et il se fatigue.

SILVIA.

Vous a-t-il dit que nous irons samedi aux Bouches de l'Arno?

COSIMO.

Oui, je le sais.

FRANCESCA.

Vous n'êtes jamais allé aux Bouches de l'Arno?

COSIMO.

Non, jamais. Je connais la campagne pisane, San-Rossore, le Gombo, San-Pietro-in-Grado ; mais je n'ai jamais poussé jusqu'à l'embouchure. Je sais que la plage est très belle.

*Silvia regarde fixement Lucio qui reste abandonné sur la barre de la fenêtre, immobile.*

FRANCESCA.

Délicieuse en cette saison : une plage ouverte, basse, toute en sable fin ; la mer, le fleuve, le bois ; l'odeur des algues, l'odeur de la résine ; les goélands, les rossignols... Il faudra que vous fassiez à Lucio de fréquentes visites, pendant qu'il y sera.

COSIMO.

Certainement.

SILVIA.

Nous pourrons vous offrir l'hospitalité.

*Elle se détache de sa sœur et, de son pas léger, se dirige vers son mari.*

FRANCESCA.

Notre mère y possède une maison très modeste, mais grande : une maison blanche au dedans et au

dehors, parmi un fourré de tamaris et de lauriers roses; et il s'y trouve une vieille épinette de l'Empire qui appartenait — devinez à qui! — à une sœur de Napoléon, à la duchesse de Lucques, à cette terrible et ossue Elisa Baciocchi : une épinette qui parfois se réveille et qui pleure sous les doigts de Silvia. Et, si le souvenir napoléonien manque de séduction pour vous, il y aussi une barque, une belle barque, blanche comme la maison.

Silvia s'est arrêtée derrière Lucio, silencieuse, comme en suspens. Lucio reste absorbé.

COSIMO.

Vivre dans une barque, sur l'eau, à l'aventure : il n'est rien qui repose davantage. Pendant des semaines et des semaines j'ai vécu de cette manière.

FRANCESCA.

Il faut mettre notre convalescent dans une barque et le confier à la mer, si bonne.

SILVIA, effleurant d'un geste l'épaule de son mari.

Lucio! (Il sursaute et se retourne.) Que fais-tu? Nous sommes ici. Francesca est avec nous.

Il regarde sa femme au visage, incertain; puis, il essaie de sourire.

LUCIO.

Il va tomber une averse. J'attendais les premières gouttes : l'odeur de la terre...

Il s'incline encore une fois vers la fenêtre et allonge au dehors sa main ouverte, qui tremble visiblement.

FRANCESCA.

Avril pleure et rit tour à tour.

LUCIO.

Ah! Francesca, comment allez-vous?

FRANCESCA.

Bien. Et vous, Lucio?

LUCIO.

Bien, bien.

FRANCESCA.

Alors, c'est convenu : nous partirons samedi ?

LUCIO, regardant sa femme, distrait.

Pour quel endroit ?

FRANCESCA.

Comment ! Mais pour les Bouches de l'Arno.

LUCIO.

Ah ! oui ; c'est vrai... J'ai la tête vide.

SILVIA.

Tu ne te sens pas bien, aujourd'hui ?

LUCIO.

Si, si, je me sens bien. Le temps m'attriste un peu, mais je me sens bien, très bien. (Dans le ton avec lequel il prononce ces simples paroles, Lucio met un excès de dissimulation qui les rend étranges comme celles d'un fou. Il est manifeste que l'attention des trois personnes présentes lui est devenue intolérable.)  
Tu t'en vas, Cosimo ?

COSIMO.

Oui, je m'en vais. Il est temps.

Il s'apprête à sortir.

LUCIO.

Je t'accompagne jusqu'à la grille.

Il quitte la fenêtre et se hâte vers la porte.

SILVIA.

Tu sors nu-tête ?

LUCIO.

Oui, j'ai chaud. Tu ne trouves pas que l'air est lourd ?

Il s'arrête sur le seuil pour attendre son ami. Une peine aiguë traverse brusquement les cœurs, fait que les lèvres deviennent muettes.

COSIMO.

Au revoir.

Il salue, troublé; il sort avec Lucio. Silvia baisse la tête et fronce les sourcils, comme lorsqu'on délibère pour prendre une résolution. Puis, un flot subit d'énergie ranime son courage.

FRANCESCA.

Tu as vu Gaddi?

SILVIA.

Pas encore. Il n'est pas venu ce matin.

FRANCESCA.

Par conséquent, tu ne sais pas...

SILVIA.

Quoi?

FRANCESCA.

Ce qu'il a fait.

SILVIA.

Non.

FRANCESCA.

Il est allé chez la Dianti.

SILVIA, avec une émotion contenue.

Chez elle! Quand?

FRANCESCA.

Hier.

SILVIA.

Et tu l'as vu, toi?

FRANCESCA.

Oui; je l'ai rencontré. Il m'a dit...

SILVIA.

Parle donc!

FRANCESCA.

Il est allé chez elle, hier, vers trois heures. Il s'est fait annoncer. Elle l'a reçu tout de suite. Elle avait

la figure souriante; elle s'est inclinée, n'a pas dit une parole, est restée debout en attendant que le vieillard parlât; elle l'a écouté avec respect, tranquille. Tu imagines ce qu'il a pu dire pour la persuader de rendre la clef, de renoncer à toute nouvelle tentative, de ne plus vouloir troubler une paix rachetée au prix du sang et par tant de douleur! Lorsqu'il eut fini, elle ne lui posa que cette question : « Est-ce Lucio Settala qui vous a envoyé? » Puis, sur la réponse négative de Gaddi, elle ajouta, d'un ton résolu : « Veuillez me pardonner; mais je ne puis reconnaître qu'à lui seul le droit de réclamer ce que vous me réclamez ».

SILVIA, pâlisant et se dressant comme pour affronter la lutte.

Ah! c'est son dernier mot, cela? Eh bien, il existe une autre personne qui a un droit égal et qui le fera valoir. Nous verrons.

FRANCESCA.

Que penses-tu faire, Silvia?

SILVIA.

Ce qu'il faut faire.

FRANCESCA.

Mais quoi?

SILVIA.

La voir, lui tenir tête dans ce lieu même où elle est une intruse. Entends-tu?

FRANCESCA.

Oh! Tu veux aller là!

SILVIA.

Oui, je veux aller là! Je connais son heure. Tu la connais aussi. Je l'attendrai. Elle viendra. Nous nous regarderons enfin au visage.

FRANCESCA.

Mais non, tu ne feras pas ce que tu dis!

SILVIA.

Comment, non? Crois-tu que le courage me manque?

FRANCESCA.

Je t'en prie, Silvia!

SILVIA.

Crois-tu que je tremble?

FRANCESCA.

Je t'en supplie!

SILVIA.

Oh! tu peux être sûre que je ne baisserai pas les yeux, que je n'aurai pas de défaillance. Tu devrais me connaître, maintenant : j'ai plus d'une fois été mise à l'épreuve.

FRANCESCA.

Je sais, je sais. Rien ne t'épouvante. Mais songe donc! Te retrouver là-bas après si longtemps, dans le lieu même où advint l'horrible chose, là-bas, seule en face de cette femme qui t'a fait tant de mal...

SILVIA.

Eh bien, qu'importe? Ai-je une seule fois — une seule! — évité d'accomplir ce qui me paraissait nécessaire? Dis, m'as-tu jamais vue refuser un fardeau? A quelle torture me suis-je soustraite? Il y a de bien autres peines que j'ai regardées en face, et tu le sais. Tu crains que je n'aie pas le cœur de mettre le pied là où est tombé Lucio. Mais j'ai eu le cœur de le regarder lui-même par la fente de la porte, étendu sur son lit de mort; et personne n'était derrière moi pour me soutenir; et, avant qu'il me fût permis de venir à son chevet, c'est par mes mains qu'ont passé les fers du chirurgien et les bandages maculés de sang.

FRANCESCA.

Oui, oui, c'est vrai; ta force est grande. Rien ne



t'épouvante. Mais songe : ce n'est pas la même chose... Ce n'est pas la même chose, de te trouver là, tout à coup, vis-à-vis d'une femme que tu ne connais point, capable de tout comme celle-ci, obstinée, impudente...

SILVIA.

Je n'ai pas peur d'elle. Ce qu'elle fait est bas. C'est parce qu'elle me croit soumise et faible qu'elle montre une pareille audace ; et c'est parce que j'ai si longtemps gardé le silence et vécu à l'écart qu'elle se croit capable de me vaincre encore une fois. Mais elle s'abuse. Alors mon bien était perdu : toute défense était inutile. Maintenant, je l'ai recouvré : je veux le défendre.

FRANCESCA.

Mon Dieu ! Tu t'engages dans une lutte corps à corps. Et si elle résiste ?

SILVIA.

Si elle résiste ? Mais comment ?... J'ai mon droit. Je saurai la chasser.

FRANCESCA.

Silvia, Silvia, ma sœur, je t'en supplie ! Tarde encore un peu, réfléchis encore un peu, avant de faire cela ! Ne précipite rien !

SILVIA.

Ah ! tu en parles à ton aise, toi qui es heureuse, toi qui es en sûreté, toi qui as la vie sereine et dont rien ne menace la paix. Attendre, réfléchir ! Mais sais-tu à quelle extrémité je me vois réduite, aujourd'hui ? Sais-tu ce que je défends, dans cette lutte ? C'est ma tête et celle de Beata, c'est notre existence, la lumière de nos yeux. Comprends-tu ? On ne recommence pas un supplice où déjà tous les nerfs ont été déchirés, où déjà ont été souffertes toutes les tortures. J'ai donné à la douleur tout ce que je pouvais lui donner ; j'ai senti la

dureté du fer sur ma nuque et à mes poignets; quand venait la fin de ma journée, mon sommeil était envahi par l'horreur de la journée suivante où il faudrait vivre encore et, pour vivre, continuer à épreindre un cœur qui semblait épuisé. Ah! tu en parles à ton aise, toi! Lorsque tu souris dans ta maison, ton propre sourire te revient en rayons innombrables, comme si tu vivais dans le cristal. Pour moi, le sourire était une peine de plus; sous mon sourire, mes dents se serraient; mais Beata ne m'a pas vue répandre une larme. Afin de maintenir la promesse qui est signifiée par son nom, tandis qu'il n'y avait pas en moi une fibre qui ne se tordit, mes mains tendues vers elle avaient toujours une fleur... Non, je ne saurais plus recommencer. J'aimerais mieux m'en aller à mon tour, chercher là-bas un coin de plage déserte et m'y coucher avec Beata pour que la mer nous prît ensemble.

FRANCESCA, jetant les bras au cou de sa sœur et lui baisant le visage.

Que dis-tu? Que dis-tu? Mais tu n'as plus rien à craindre. Ne t'aime-t-il pas? N'as-tu pas retrouvé tout son amour? C'est la seule chose qui compte, et le reste n'est rien.

Silvia ferme les yeux quelques instants, et l'illusion éclaire son visage.

SILVIA.

Oui, oui, j'ai retrouvé son amour... à ce qu'il semble... Comment pourrais-je douter de cette voix? Quand je ne suis pas là, il me cherche, m'appelle; il a besoin de ma présence; on dirait que je dois être son guide. (Elle s'agite, se dégage des bras de sa sœur; elle est ressaisie par l'angoisse.) Mais aujourd'hui... Tu l'as vu? Tu l'as regardé?... Il n'est plus aujourd'hui ce qu'il était hier; il est différent... Un changement brusque... L'as-tu regardé pendant qu'il était à cette fenêtre, penché sur l'appui? As-tu entendu l'accent de ses paroles? As-

tu vu comme son bras tremblait, lorsqu'il a étendu la main dehors? Ah! toi aussi, avoue-le, tu as senti qu'il se passe quelque chose, que quelque chose le bouleverse.

FRANCESCA.

Il est encore convalescent. Réfléchis : un rien peut le troubler, l'air, la température...

SILVIA.

Non, non; ce n'est pas cela. Tu n'as donc pas vu? Cosimo Dalbo paraissait, lui aussi, faire un effort pour dissimuler une ombre... Mes yeux ne me trompent pas.

FRANCESCA.

Mais non, je n'ai pas remarqué. Pourtant, nous avons causé ensemble.

SILVIA, de plus en plus agitée.

Lucio est descendu pour le reconduire, et il n'est pas remonté encore... Serait-il rentré par l'autre porte? (Elle s'approche de la fenêtre, épie entre les rideaux.) Non, il est toujours là, près de la grille; et il parle, il parle... Il a l'air d'être hors de lui... (Elle lève les yeux vers les nuages.) L'averse va tomber.

Elle épie de nouveau, très attentive.

FRANCESCA.

Appelle-le!

SILVIA, se retournant, comme harcelée par une pensée terrible.

C'est cela, sans aucun doute! C'est cela, sans aucun doute!

FRANCESCA.

Que veux-tu dire?

SILVIA, s'arrêtant, résolue, mais très pâle, d'une voix nette.

Lucio sait que cette femme l'attend.

FRANCESCA.

Il le sait? Comment l'aurait-il appris?

SILVIA.

C'est cela! C'est cela!

FRANCESCA.

Tu le supposes.

SILVIA.

Je le sens, j'en suis certaine.

FRANCESCA.

Mais comment le saurait-il?

SILVIA.

Cela devait arriver, cela était inévitable : un jour ou l'autre, elle devait trouver le moyen. Quel moyen? Une lettre, sans doute... La lettre qu'il a reçue...

FRANCESCA.

Tu ne veilles donc pas?...

SILVIA, avec un geste dédaigneux.

Quoi! L'espionner aussi?

FRANCESCA.

Mais il est possible que tu te trompes.

SILVIA.

Non, je ne me trompe pas. Elle lui a écrit après la visite du vieillard. Désormais, tout retard est impossible, même d'un jour, même d'une heure. Tu comprends le danger. Fût-il revenu à moi de toute son âme, se fût-il détaché d'elle entièrement, se fût-il tourné vers une autre vie et vers un autre bien, ne sens-tu pas quelle peut encore être la fascination d'une femme qui lui dit, obstinée et sûre d'elle-même : « Je suis là, j'attends »? Savoir qu'elle est là, que pas un seul jour elle ne manque de l'attendre, que rien ne peut lui ôter sa confiance... Conçois-tu le danger? Si Lucio a été informé ce matin qu'elle l'attend, il faut qu'il sache ce soir, et de ma propre bouche, qu'elle ne l'attend plus.

(Une indomptable énergie rend toute sa personne plus forte et plus haute.) Cela, il le saura ce soir; je le lui promets. (Elle tend la main vers la fenêtre avec le geste du serment.) Veux-tu m'accompagner?

FRANCESCA, effarée, suppliante.

Silvia, Silvia, réfléchis encore une minute! Pense à ce que tu vas faire!

SILVIA.

Je ne te demande pas de m'aider. Je te demande seulement de m'accompagner jusqu'à la porte. Pour le reste, je suffis, moi seule; et même il est nécessaire que je reste seule. Veux-tu? Quelle heure est-il?

Elle se retourne pour voir l'heure; elle s'approche de la table.

FRANCESCA, la retenant.

Je t'en supplie! Consens à m'écouter, Silvia! Mon cœur me dit que nul bien ne peut résulter de ce que tu veux faire. Consens à écouter ta sœur! Je t'en supplie!

SILVIA, avec un geste d'impatience.

Mais tu n'as donc pas compris encore la partie que je joue en ce moment? Laisse-moi. Je pars seule. (Elle se penche sur la table, regarde l'heure.) Il est quatre heures. Je n'ai pas une minute à perdre. Est-ce que tu as une voiture en bas?

Tout à coup, la pluie crépite sur les arbres du jardin.

FRANCESCA.

N'entends-tu pas l'eau qui tombe à torrents? Ne t'en va pas! Remets à demain! Viens, écoute! (Elle cherche à l'attirer.) Attends au moins que la pluie cesse!

SILVIA.

Je n'ai pas une minute à perdre. Il faut que j'arrive avant cette femme; il faut qu'elle me trouve là comme

dans ma maison. Comprends-tu? Laisse-moi. Vite mon chapeau, mon manteau, mes gants... Giovanna! Elle passe dans la pièce voisine en appelant sa femme de chambre. Francesca, saisie de terreur, se dirige vers la fenêtre où la pluie crépite.

FRANCESCA.

Mon Dieu! Mon Dieu! (Elle regarde dans le jardin; elle appelle.) Lucio! Lucio!

Elle revient vers la porte par où sa sœur a disparu.

SILVIA, reparaisant, haletante.

Me voici prête. J'ai laissé de l'autre côté Beata qui pleure. Elle voulait sortir avec moi. Reste, je t'en prie; va la consoler. Je pars seule. Je prends ta voiture. Au revoir.

Elle fait un mouvement pour donner un baiser à sa sœur.

FRANCESCA.

Alors, tu t'en vas? C'est décidé?

SILVIA.

Je pars.

FRANCESCA.

Je t'accompagne.

SILVIA.

Allons. (Involontairement, elle s'arrête et promène les yeux autour d'elle, comme pour embrasser d'un regard toutes les choses qu'elle aime. Les rideaux palpitent, la pluie crépite. Elle aspire la senteur humide qui entre par les fenêtres. Pendant une seconde seulement, l'arc tendu de sa volonté se relâche.) L'odeur de la terre...

Elle tressaille en voyant tout à coup, sur le seuil qu'elle va franchir, apparaître Lucio tremblant de fièvre, nu-tête, les cheveux et les vêtements trempés de pluie. Ils se regardent. Un intervalle de silence très lourd.

LUCIO, d'une voix brisée.

Tu sors?

SILVIA.

Oui, je sors.

LUCIO.

Comme tu es pâle! (Silvia se passe une main sur la joue.)  
Où vas-tu? Le ciel s'est ouvert.

Il touche ses cheveux ruisselants.

SILVIA.

Il faut que je sorte. Je ne tarderai pas à rentrer  
Beata est dans la chambre voisine; elle pleure parce  
qu'elle voulait venir avec moi. Va la consoler; dis-lui  
que je lui rapporterai peut-être quelque chose de beau.

D'un geste brusque, Lucio lui saisit les mains et la regarde fixement  
dans les yeux.

SILVIA, maîtresse de sa force, avec une voix claire et ferme.

Qu'est-ce que tu as, Lucio? (Il baisse les paupières. Elle  
délivre ses mains en les secouant fort, comme pour prendre congé.  
La trempe de sa volonté vibre dans sa voix résolue.) Au revoir!  
Partons, Francesca. Il est temps.

Elle sort d'un pas rapide, suivie de sa sœur. Lucio demeure la tête  
courbée, chancelant sous le poids d'une pensée qui l'atterre.

## ACTE TROISIÈME

Une salle haute et spacieuse, éclairée par un vitrage, couverte de tapisseries sombres. Dans le mur du fond est une baie rectangulaire, beaucoup plus large qu'une porte, et qui mène à l'atelier du sculpteur. Sur l'architrave sont fixés quelques fragments de la frise des Panathénées; contre les deux montants se dressent deux grandes figures ailées, « vêtues de vent » : la Victoire de Samothrace et celle que sculpta Paeonios pour le temple dorique d'Olympie consacré à Zeus. La baie est fermée par un rideau rouge.

Dans le mur de droite, il y a une porte cachée par une portière lourde et riche; dans celui de gauche, il y a un passage dérobé, que la tapisserie dissimule. De larges divans, garnis d'étoffes et de coussins, font le tour de la pièce. Les figures sont disposées avec art pour favoriser la méditation et le rêve : une botte d'épis, dans un vase de cuivre, est placée devant le bas-relief éleusien de Démêter; un petit Pégase de bronze, sur une stèle de vert antique, est placé devant la Méduse ludovisienne.

Le sentiment exprimé par l'aspect de ce lieu est très différent de celui qui rend si douce la pièce de l'autre maison, en face de la colline mystique. Ici, le choix et les analogies de toutes les formes révèlent l'aspiration vers une vie charnelle, victorieuse et créatrice. Les deux Messagères divines semblent agiter et amplifier sans cesse l'air enclos de la salle par la fougue de leur vol immense.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

**SILVIA** est au milieu de la salle, debout, déjà débarrassée de son chapeau, de son manteau, de ses gants. Elle cherche à reconnaître les choses, à se les rendre de nouveau familières, à se remettre en communion avec elles, à ne plus se sentir étrangère en ce lieu. Mais, sous les yeux de sa sœur, elle maîtrise son anxiété. **FRANCESCA** s'est assise, parce que ses genoux tremblent et que son cœur bat trop fort.

**SILVIA**, regardant autour d'elle.

C'est étrange : elle paraît plus grande...



FRANCESCA.

Quoi?

SILVIA.

La salle. Elle paraît n'être plus la même.

Elle regarde autour d'elle, avec l'aspect d'une personne qui respirera :  
un air inaccoutumé. Un intervalle de silence.

FRANCESCA, vigilante.

As-tu fermé la porte?

SILVIA.

Oui, je l'ai fermée.

FRANCESCA.

Nous entendrons ouvrir...

SILVIA.

Tu as peur? Ce n'est pas l'heure encore. Dans une  
minute tu t'en iras.

FRANCESCA.

Où?

SILVIA.

Veux-tu m'attendre dehors, dans la voiture?

FRANCESCA.

Non, c'est impossible. Je voudrais demeurer ici, être  
plus près... Si je pouvais me cacher!

SILVIA.

Te cacher? Ici? Non. Il faut que je sois seule.

FRANCESCA.

Aie pitié de moi! Je mourrais d'angoisse.

SILVIA.

Écoute. Il doit y avoir là une sortie secrète. (Guidée  
par le souvenir, elle se dirige vers le passage dérobé; elle cherche,  
elle trouve, elle ouvre. Un flot de lumière l'inonde.) Tu vois? Ce  
passage mène à la chambre des modèles, puis à un  
corridor. Dans le fond du corridor, il y a une porte  
qui donne sur le Mugnone. Veux-tu sortir par là?

FRANCESCA.

Oui; mais, pour attendre, permets que je reste dans la chambre ou dans le corridor... J'attendrai que tu m'appelles.

SILVIA.

Tu attendras que je t'appelle? Bien sûr?

FRANCESCA.

Oui, je te le promets.

SILVIA.

N'aie pas peur. Tu vois? Le soleil frappe sur le vitrage.

Elles regardent l'une et l'autre par le passage entr'ouvert. La clarté intérieure illumine leurs visages. Une raie de lumière s'allonge sur le parquet.

FRANCESCA.

La pluie a cessé. Regarde toutes ces primevères sur la berge!

SILVIA.

Va m'attendre sur la berge, à l'air libre. Va!

FRANCESCA.

Oh! un pauvre cheval malade, les jambes dans l'eau! Tu vois? Et les hirondelles volent à ras de terre... Je pense à une chose...

Elle tressaille et se retourne brusquement, pour épier les plis immobiles de la portière.

SILVIA.

Qu'est-ce que tu as?

FRANCESCA.

Il me semblait que j'avais entendu...

Toutes deux prêtent l'oreille.

SILVIA.

Non, tu te trompes. Il est encore trop tôt. Et puis, la porte de l'escalier fait beaucoup de bruit quand elle

se referme... Tu n'as pas remarqué, tout à l'heure? Les murs tremblaient.

FRANCESCA, suppliante.

Silvia!

SILVIA.

Qu'est-ce que tu as, maintenant?

FRANCESCA.

Écoute-moi! Il est temps encore. Allons-nous-en, allons-nous-en, au moins pour aujourd'hui. Fais au moins une expérience. Elle saura que tu es venue : nous reparlerons au gardien. Tu devrais aussi laisser quelque indice, oublier un gant, par exemple... Elle comprendra, ne reviendra plus.

SILVIA.

Et tu crois qu'un gant suffirait? Ah! comme tout est facile pour ton cœur! (De nouveau elle regarde autour d'elle, avec un secret désespoir.) Il ne reste plus rien de moi, ici. (Francesca se tient près du passage entr'ouvert, et sa personne est éclairée à moitié par le vif reflet. Silvia fait quelques pas dans la salle. Un intervalle de silence.) Tout paraît plus grand, plus haut, plus obscur...

FRANCESCA.

C'est l'ombre qui te fait illusion. Il y a peu de lumière. Il faut tirer le rideau du vitrage.

SILVIA.

Non, c'est mieux ainsi. (Elle continue à regarder de tous les côtés, comme si elle cherchait une trace.) Dis-moi... (L'émotion lui coupe la parole.) Ce soir-là, on vint t'appeler et tu accourus. Tu étais ici dès le premier moment... (Elle hésite.) Où cela s'est-il passé? Te rappelles-tu l'endroit?

FRANCESCA.

Ce fut de l'autre côté, dans l'atelier, sous la statue... Non, non, n'y va pas!

Silvia se tourne vers le rideau rouge qui est suspendu entre les deux Victoires. A ses pieds s'allonge comme une barrière l'étroite raie de soleil.

SILVIA, à voix basse.

La statue est là.

FRANCESCA.

N'y va pas ! (Silvia reste quelques instants immobile et muette devant le rideau fermé, dont elle est séparée par la raie lumineuse.)  
 N'y va pas ! (Avec une sorte d'élan, comme pour franchir un obstacle, Silvia s'avance au delà des rayons. D'un geste rapide elle soulève un côté du rideau, se glisse entre les plis, disparaît. Le rideau se referme derrière elle, épais et lourd. Quelques instants de silence, où l'on n'entend que la respiration haletante de Francesca. Soudain, parmi la sombre couleur de pourpre, la face pâle de l'héroïne réapparaît, comme illuminée par le rayonnement de l'œuvre souveraine. Ses mains nues, qui écartent les bords du rideau, semblent resplendir sur cette couleur sombre. Ses yeux restent attentifs, élargis par l'émerveillement, éblouis, non par une vision de mort, mais par une image de vie parfaite. Dans ses orbites tremble l'indice d'un flot qui monte. Peu à peu se forment en leurs cavités deux merveilleuses larmes qui brillent, débordent, sillonnent les joues. Avant qu'elles atteignent la bouche, Silvia les arrête avec ses doigts, les étale sur son visage ; on dirait qu'elle veut s'en laver comme d'une rosée lustrale : ce qui l'émeut, ce n'est pas le souvenir ou la trace de la sanglante action humaine, c'est l'apparition de l'œuvre belle, indemne et seule. Elle a reçu le bienfait suprême de la Beauté : la trêve à son angoisse, l'oubli momentané de ses craintes. L'éclair sublime de la joie, en traversant son âme, l'a guérie pour quelques instants, l'a rendue cristalline comme ses larmes. Les larmes qu'elle verse ne sont que l'offrande ardente et muette de l'âme au CHEF-D'OEUVRE.) Silvia, Silvia, tu pleures !

SILVIA, à voix basse, en lui faisant signe de se taire.

Tais-toi. (Elle se détache du rideau. Elle interroge, à voix basse.)  
 Tu l'as vue ? Tu l'as vue ?

FRANCESCA, se méprenant, avec un sursaut.

Qui ? Cette femme ? Elle est là ?

SILVIA.

Non ; la statue... (Francesca répond oui, d'un signe. Elle fait un geste qui exprime son éblouissement. On entend le bruit d'une lourde porte qui se referme. Silvia et Francesca tressaillent.) C'est elle ! Va-t'en ! Va-t'en !

FRANCESCA, les bras tendus vers sa sœur, avec une suprême imploration angoissée.

O ma sœur!

SILVIA, retrouvant son énergie première.

Va-t'en! Ne crains rien!

Elle pousse Francesca par le passage ouvert; elle referme la porte dérobée. La raie de lumière s'évanouit; la salle est plongée dans une ombre égale.

## SCÈNE II

SILVIA est debout, le visage tourné vers la porte, le regard fixe, comme raidie par l'attente. Au milieu du profond silence on perçoit, distinct, le grincement d'une clef qui ouvre. Celle qui attend garde la même attitude. Une main soulève la portière. GIOCONDA entre, referme la porte derrière elle. D'abord elle ne voit pas son adversaire, parce qu'elle arrive de la clarté dans l'ombre et qu'un voile épais couvre tout son visage. Au moment où elle l'aperçoit, elle s'arrête avec un cri étouffé. Durant quelques secondes elles restent l'une en face de l'autre, sans rien dire.

SILVIA, d'une voix ferme et claire, mais où il n'y a ni ressentiment ni menace.

Je suis Silvia Settala. (Sa rivale se tait, toujours voilée. Une pause.) Et vous?

GIOCONDA, à voix basse.

Vous ne le savez pas, madame?

SILVIA, qui se contient toujours.

Je sais seulement que vous êtes entrée ici comme dans un lieu qui vous appartiendrait. Vous m'y trouvez, aussi sûre de mon fait que si j'étais dans ma maison. Par conséquent, l'une de nous usurpe le droit de l'autre; l'une de nous est l'intruse. Laquelle? (Une pause.) Moi, peut-être?

GIOCONDA, toujours enveloppée dans son voile, et à demi-voix, comme pour atténuer sa hardiesse.

Peut-être.

Silvia pâlit davantage et chancelle un peu, comme si elle recevait un coup intérieur.

SILVIA, se redressant vibrante d'indignation.

Eh bien! il existe une femme qui, par les pires séductions, a su attirer un homme dans ses filets; qui a su l'arracher à la paix du foyer, à la noblesse de l'art, à la générosité d'un rêve qu'il nourrissait depuis des années avec la fleur de sa force; qui l'a jeté dans un délire trouble et violent, où il a perdu le sens de la bonté et de la justice; qui lui a infligé les plus atroces tortures que puisse inventer jamais la cruauté d'un bourreau malade d'ennui; qui l'a épuisé et desséché, en tenant sans cesse allumée dans ses veines une fièvre perverse; qui lui a rendu la vie intolérable, qui lui a armé la main, qui l'a poussé à se tuer; qui enfin l'a su moribond durant des jours et des jours, sur une couche lointaine autour de laquelle était engagée une lutte sans trêve contre la mort, et qui n'a eu ni repentir, ni pitié, ni vergogne, mais qui est rentrée dans le lieu sinistre avant que le sang y fût lavé, préméditant de reconquérir sa proie, l'attendant au passage, calculant un à un les effets de sa témérité et de sa ténacité, se promettant le plaisir d'une nouvelle ruine. Il existe une femme qui a fait cela, qui a dit : — Une vie noble et puissante fleurissait librement dans le monde; et je l'ai empoignée, je l'ai pliée, je l'ai abaissée, je l'ai tranchée d'un coup. J'ai cru que je l'avais détruite pour toujours. Et voilà qu'elle reverdit, se redresse, peut reflorir! Voilà qu'autour d'elle les plaies se ferment, la douleur se calme, l'espérance renaît, la joie va sourire! Me résignerai-je à un pareil affront? Me laisserai-je ainsi déjouer? Non.

Je recommencerai, j'essayerai une seconde fois, je viendrai à bout de toutes les résistances, je serai implacable! — Il existe une femme qui s'est promis à elle-même tout cela, qui a pris en main sa volonté comme une hache, qui est prête à frapper de nouveaux coups en souriant. La connaissez-vous? Elle est entrée ici le visage couvert, elle a parlé d'une voix sourde, elle a prononcé tout à l'heure une parole froide, comptant toujours sur son audace et sur la faiblesse d'autrui. La connaissez-vous?

GIOCONDA, sans changer d'attitude.

Celle que je connais est différente. Elle ne parle à voix basse que parce qu'elle est triste en votre présence. Elle respecte le grand et douloureux amour qui vous fait vivre. Elle admire la vertu qui vous grandit. Pendant que vous parliez, elle comprenait bien que, si vos paroles évoquaient une image si différente de la personne véritable, c'était seulement parce que vous aviez à consoler un inexprimable désespoir. Il n'y a rien d'implacable en elle; mais elle-même obéit à une puissance qui pourrait être implacable.

SILVIA, amère et hautaine.

Je sais que vous êtes experte à tous les langages.

GIOCONDA.

A quoi bon cette dureté? Vos premières paroles avaient un autre accent; et, lorsque vous m'avez adressé votre question, vous paraissiez vouloir simplement connaître la vérité.

SILVIA.

La vérité, selon vous, quelle est-elle donc?

GIOCONDA.

Pour nous, la seule vérité qui vaille, c'est la vérité d'amour. Vous le savez bien. Mais je crains de vous blesser.

SILVIA.

Ne craignez pas de me blesser!

GIOCONDA.

La femme contre laquelle vous avez porté tant d'accusations fut aimée ardemment et — souffrez que je vous le dise! — aimée d'un glorieux amour. Elle n'a pas rabaissé, au contraire elle a exalté une vie forte. Et, puisque le dernier mot qu'elle entendit, quelques heures avant l'acte terrible, fut un mot d'amour, elle croit être aimée encore. La seule vérité qui vaille, la voilà!

SILVIA, éperdue.

Elle se trompe, elle se trompe... Vous vous trompez! Il ne vous aime plus, il ne vous aime plus! Qui sait s'il vous a aimée jamais?... Ce n'était pas de l'amour; c'était un empoisonnement, une servitude atroce, une sauvage démente. Tandis qu'il agonisait sur son oreiller, par moments ce souvenir lui repassait dans les yeux comme un éclair de terreur. Et il a pleuré à mes genoux, et il a béni le sang qui a eu le pouvoir de le racheter... Non, il ne vous aime pas, il ne vous aime pas!

GIOCONDA.

Votre amour crie comme un naufragé.

SILVIA.

Il ne vous aime pas! Vous avez été pour lui comme le taon qui s'acharne; vous l'avez rendu furieux, vous l'avez poussé à la mort...

GIOCONDA.

Ce n'est pas moi, non, ce n'est pas moi qui l'ai poussé à la mort; c'est vous-même... Ah! oui, c'était pour se délivrer d'une chaîne qu'il a voulu mourir, mais non pas de celle qui m'attachait à lui : d'une



autre, de la vôtre, de celle que lui imposait votre vertu ou votre loi, et qui le faisait souffrir intolérablement.

SILVIA.

Oh! il n'est rien que vous n'osiez travestir! C'est de lui-même, de sa bouche, à un moment où toute son âme s'élevait dans la lumière, c'est de lui-même que j'ai entendu les paroles : « Si la violence a eu le pouvoir de briser un joug, qu'elle soit bénie! » C'est de lui-même que je les ai entendues, alors que toute son âme se rouvrait dans la vérité.

GIOCONDA.

Mais ici, quelques heures avant de céder à la pensée horrible, ici — toutes ces choses en sont témoin! — il m'adressa les plus ardentes et les plus douces paroles qu'ait jamais prononcées son amour; ici, une fois encore, il m'appela vie de sa vie; ici, une fois encore, il me dit son rêve d'oubli, de liberté, d'art et de joie. Et c'est ici qu'il m'avoua l'impatience du lien, le fardeau insupportable de la bonté qui s'impose, plus cruel que tout autre, et l'horreur du supplice journalier, et la répugnance à rentrer dans la maison du silence et des larmes, une répugnance devenue invincible...

SILVIA.

Non! Non! Vous mentez!

GIOCONDA.

C'est pour échapper à cette angoisse qu'un soir où tout lui paraissait plus triste et plus muet, il a cherché la mort...

SILVIA.

Vous mentez! Vous mentez! J'étais loin.

GIOCONDA.

Et vous m'accusez de lui avoir infligé un supplice

barbare, d'avoir été son bourreau! Ah! c'étaient vos seules mains, vos mains de bonté et de pardon, qui lui préparaient chaque soir un lit d'épines où il refusa enfin de s'étendre. Mais, lorsqu'il entra ici, où je l'attendais comme on attend le dieu créateur, il était transfiguré. Devant son œuvre il retrouvait la force, la joie, la foi. Oui, une fièvre continue lui brûlait le sang, une fièvre dont j'entretenais l'ardeur — et cela, c'est tout mon orgueil; — mais, au feu de cette fièvre, il a façonné un chef-d'œuvre.

Du geste, elle indique sa statue cachée derrière le rideau.

SILVIA.

Ce n'est pas le premier; ce ne sera pas le dernier.

GIOCONDA.

Non certes, ce ne sera pas le dernier : car un autre est prêt à jaillir de son enveloppe de glaise, un autre a déjà palpité sous le pouce animateur, un autre est là, vivant à demi, et il attend le miracle d'art qui, d'une minute à l'autre, le produira tout entier à la lumière. Ah! vous ne pouvez pas comprendre cette impatience de la matière à laquelle fut promis le don de la vie parfaite! (Silvia se tourne vers le rideau; elle fait quelques pas, lentement, comme si c'était un acte involontaire et qu'elle obéit à une attraction mystérieuse.) Il est là; la glaise est là. Ce premier souffle que l'artiste y avait infusé, je l'ai conservé d'un jour à l'autre, comme on arrose le sillon où repose la semence profonde. Je l'ai empêché de périr. L'ébauche est là, intacte. La dernière touche qu'à la dernière heure y a posée sa main fébrile, elle est là, visible, énergique et fraîche comme si elle était d'hier, si puissante que, dans la frénésie de la douleur, mon espoir s'y est attaché comme à un signe de vie et en a tiré de de la force. (Comme la première fois, Silvia s'arrête devant le rideau; et elle demeure immobile, muette.) Oui, c'est vrai; pendant ce temps-là, vous étiez au chevet du mori-

bond, engagée dans une lutte sans trêve afin de l'arracher à la mort; et pour cela vous fûtes enviée, et de cela soyez louée à jamais. Votre part, à vous, c'était la lutte, l'agitation, l'effort; vous aviez à remplir une tâche qui vous semblait surhumaine et qui vous donnait l'ivresse. Moi, frappée d'une prohibition, dans l'éloignement et dans la solitude, je ne pouvais que recueillir et resserrer — avec toute la volonté contractée — ma douleur dans un vœu. Ma foi était pareille à la vôtre; ou, du moins, elle s'est alliée à la vôtre contre la mort. La dernière étincelle créatrice partie de son génie, du feu divin qui est en lui, je ne l'ai pas laissée s'éteindre, je l'ai tenue toujours vivante, avec une pieuse et incessante vigilance. Ah! qui pourrait dire à quel point fut efficace la force préservatrice d'un tel vœu? (Silvia fait un mouvement pour se retourner avec violence, comme si elle allait répondre; mais elle se contient.) Je le sais, je le sais : cela est bien simple et facile, ce que j'ai fait. Je le sais : ce n'est pas un effort héroïque, c'est l'humble tâche d'un manœuvre. Mais ce qui importe, ce n'est pas l'acte, c'est l'esprit avec lequel on accomplit l'acte; la seule chose qui importe, c'est la ferveur. Il n'est rien de plus sacré que l'œuvre qui commence à vivre. Si le sentiment avec lequel je m'en suis faite la gardienne peut se révéler à votre âme, allez et voyez! Pour que l'œuvre continue à vivre, ma présence visible est nécessaire. En reconnaissant cette nécessité, vous comprendrez comment, lorsque j'ai répondu « peut-être » à votre question, j'ai voulu respecter un doute qui pouvait être en vous, mais qui n'était pas en moi, qui n'est pas en moi. Il est impossible qu'ici vous vous sentiez sûre de votre fait comme dans votre maison. Ce n'est pas une maison, ici. Les affections de famille n'ont pas ici leur demeure, les vertus domestiques n'ont pas ici leur sanctuaire. Ce

lieu est hors des lois et des droits communs. C'est ici qu'un sculpteur fait ses statues. Il y habite seul avec les instruments de son art. Or je ne suis, moi, qu'un instrument de son art. La Nature m'a envoyée vers lui pour lui porter un message et pour le servir. J'obéis; je l'attends pour le servir encore. S'il arrivait à cette heure, il pourrait reprendre l'œuvre interrompue, qui avait commencé à vivre sous ses doigts. Allez et voyez!

Silvia est restée en face du rideau, sans avancer. Un tremblement de plus en plus fort secoue sa personne, indice de sa grande agitation intérieure; tandis que les paroles de sa rivale, de plus en plus rapides et pressantes, finissent par devenir claires et hostiles. Tout à coup Silvia se retourne, haletante, impétueuse, résolue aux suprêmes défenses.

#### SILVIA.

Non. C'est inutile. Trop adroites, vos paroles. Vous êtes experte à tous les langages. Vous transfigurez en un acte de foi et d'amour ce qui n'est qu'un calcul et une embûche. L'œuvre qui a été interrompue était condamnée à périr. De la même main qui avait imprimé dans la glaise la marque de la vie, de la même main il a saisi l'arme et l'a tournée contre son cœur. Il n'a pas hésité à interposer entre son œuvre et lui le plus obscur des abîmes. La mort a passé par là, et elle a coupé toutes les attaches. Ce qui a été interrompu doit périr. Maintenant, il est né à une vie nouvelle, il est un homme nouveau, il aspire à d'autres conquêtes. Une lumière nouvelle s'est faite dans ses yeux : sa force est impatiente de créer d'autres formes. Tout ce qui est derrière lui, tout ce qui demeure au delà de l'ombre, n'a plus aucun pouvoir, aucune valeur. Que lui importe qu'une vieille glaise tombe en poussière? Il l'a oubliée. Il en trouvera de plus fraîche pour y répandre le souffle de sa renaissance, pour la modeler à l'image de l'idée qui l'enflamme aujourd'hui. A bas, la vieille glaise! Comment pouvez-vous être convaincue

que vous êtes nécessaire à son art? Pour l'homme qui crée, il n'y a personne qui soit nécessaire. Cet homme-là est le centre où tout converge. Vous dites que la Nature vous a envoyée vers lui pour lui porter un message. Eh bien, il l'a écouté, il l'a compris et il y a répondu par une œuvre sublime. Que pourrait-il encore tirer de vous? Et que pourriez-vous lui donner encore? Il n'est pas permis d'atteindre deux fois le même sommet, d'opérer deux fois le même prodige. Vous êtes restée en arrière, vous, perdue dans l'ombre, lointaine, seule sur la vieille terre; et il marche à présent, lui, vers les terres nouvelles, où il recevra d'autres messages. Sa force est vierge, et la beauté du monde est infinie.

GIOCONDA, bouleversée par cette énergie imprévue qui la repousse, d'un ton plus âpre, avec un orgueil qui s'exalte, prenant un air de défi.

Je suis vivante et je suis présente; et il a trouvé en moi plus d'un aspect, et j'ai encore l'ivresse des paroles qu'il me disait pour exprimer sa vision, différente chaque matin, lorsque je reparaissais devant lui. Hier encore, il ignorait certainement que je l'attendisse; et son ignorance vous a fait illusion. Mais il sait, aujourd'hui, comprenez-vous? Il sait que je suis là, que je l'attends. Ce matin, une lettre le lui a révélé, une lettre qui a été remise entre ses mains et qu'il a lue. Et je suis sûre, comprenez-vous? je suis sûre qu'il viendra. Peut-être est-il en chemin, peut-être est-il à la porte. Voulez-vous que nous l'attendions?

Le visage de Silvia s'altère extraordinairement. Il semble que s'accomplisse en elle quelque chose d'étrange et d'horrible. Elle est comme celui qui, tout à coup, se sentirait étreint par les anneaux d'un reptile et se tordrait dans l'épouvante et la fascination, éperdu. L'antique fatalité du mensonge assaille brusquement l'âme de cette femme pure, la domine et la contamine. Aux derniers mots de son ennemie, elle éclate d'un rire inattendu, amer, atroce, provocateur, qui la rend méconnaissable. Gioconda en demeure accablée.

SILVIA.

Assez! assez! Trop de paroles. Déjà ce jeu a trop duré. Ah! votre assurance, votre orgueil! Mais comment avez-vous pu croire que je serais venue ici vous disputer la porte, vous interdire le passage, faire front à votre audace, sans qu'une assurance beaucoup mieux fondée que la vôtre m'en donnât la force? Je la connais, votre lettre de ce matin; elle m'a été montrée — dois-je dire avec plus de stupeur ou plus de dégoût?

GIOCONDA, accablée.

Non, cela n'est pas possible!

SILVIA.

Oui, cela est. La réponse, je vous l'apporte. Lucio a perdu la mémoire de ce qui fut, et il demande qu'on le laisse en paix. Il espère que votre orgueil vous empêchera de devenir importune.

GIOCONDA, hors d'elle-même.

C'est lui qui vous envoie? Lui-même? C'est sa réponse? La sienne?

SILVIA.

La sienne, la sienne! Je vous aurais épargné cette dureté, si vous ne m'y aviez contrainte. Et maintenant, veuillez sortir.

GIOCONDA, la voix rauque de colère et de honte.

Je suis chassée? (La fureur la suffoque et lui donne un grand frisson. En elle s'éveille la bête sauvage, vindicative et dévastatrice. Tout son corps flexible et puissant est traversé par la même force qui contracte les musculatures homicides des félins aux aguets. Le voile, qu'elle a toujours tenu baissé sur son visage comme un sombre masque, rend plus formidable l'attitude de sa personne prête à nuire par tous les moyens, avec toutes les armes.) Chassée? (Silvia est convulsée et livide en face de cette femme furibonde; et ce qui l'épouvante, ce n'est

pas le spectacle de cette fureur, c'est quelque chose qu'elle regarde en elle-même, quelque chose d'horrible et d'irréparable : son mensonge.) Ah! c'est donc là que vous l'avez conduit! Par quels moyens? En lui mettant de la charpie sur l'âme comme sur la blessure? En la lui pansant avec vos molles mains? Le voilà brisé, le voilà fini; ce n'est plus qu'une loque inutile. Je comprends; maintenant, je comprends. Le pauvre! le pauvre! Ah! pourquoi n'est-il pas mort, plutôt que de survivre à son âme? Donc, le voilà fini : ce n'est plus qu'un pauvre innocent, que vous conduirez par la main dans les rues solitaires. Tout est ruiné, tout est perdu. Son front ne se relève plus, son œil est éteint.

SILVIA, l'interrompant.

Taisez-vous! Taisez-vous! Il est vivant et fort, et jamais il n'a eu en lui-même autant de lumière! Dieu soit loué!

GIOCONDA, frénétique.

Ce n'est pas vrai. Sa force, sa jeunesse et sa lumière, c'était moi, c'était moi! Dites-le-lui, dites-le-lui! A présent, il est devenu un vieillard : un vieillard usé et sans âme. J'emporte avec moi, dites-le-lui! tout ce qu'il avait de plus libre, de plus ardent et de plus fier. Le sang qu'il a versé là, sous ma statue, ce fut le dernier sang de sa jeunesse. Celui que vous lui avez infusé dans le cœur est sans flamme, est faible, est vil. Dites-le-lui! En ce jour, j'emporte avec moi tout ce qui fut sa puissance et sa joie et son orgueil, tout! Il a vécu. Dites-le-lui. (La fureur l'aveugle et la suffoque. Elle est envahie par une trouble volonté destructive, comme par un démon. Tout son être se contracte, dans le besoin d'accomplir un acte immédiat de destruction. Une pensée soudaine précipite cet instinct vers un but.) Et cette statue qui est mienne, qui m'appartient, faite avec la vie qu'il a exprimée de moi goutte à goutte, cette statue qui est mienne... (Elle s'élançe avec un bond de

bête sauvage vers le rideau fermé, le soulève, passe au delà.) Eh bien, je la briserai, je l'abattraï!

Silvia jette un cri et se précipite pour empêcher le crime. Elles disparaissent toutes les deux derrière le rideau. On entend le halètement d'une lutte brève.

SILVIA, criant.

Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! J'ai menti!

Ces paroles désespérées sont couvertes par le bruit d'une masse qui s'incline et tombe, par le fracas de la statue renversée; et aussitôt s'élève un nouveau cri de Silvia, un cri déchirant que la douleur lui arrache du fond des entrailles.

### SCÈNE III

FRANCESCA paraît, folle de terreur, accourant vers ce cri qu'elle a reconnu, tandis que GIOCONDA se montre entre les plis du rideau, toujours voilée, dans l'attitude d'une personne qui aurait tué et qui chercherait à s'enfuir.

FRANCESCA.

Assassine! Assassine! (Elle se penche pour secourir sa sœur, pendant que l'autre s'enfuit.) Silvia, Silvia, ma sœur, ma chère sœur! Qu'est-ce qu'elle t'a fait? Qu'est-ce qu'elle t'a fait? Oh! tes mains, tes mains...

Sa voix exprime l'horreur que donne la vue d'une chose épouvantable.

SILVIA.

Emmène-moi, emmène-moi!

FRANCESCA.

Mon Dieu! Mon Dieu! Tes mains sont restées dessous? Mon Dieu! elles sont écrasées... De l'eau, de l'eau! Il n'y a rien ici... Attends.

SILVIA.

Ah, quelle torture! Je défaille! Je meurs! Emmène-



moi! (Elle sort d'entre les plis rouges, le visage indiciblement convulsé par la souffrance, tandis que sa sœur, penchée, lui soutient les deux mains qu'enveloppe un morceau de linge humide — pris sur la glaise — et qui s'ensanglante.) Quelle torture! Je défaille. Elle est sur le point de s'évanouir quand, tout à coup, Lucio se précipite dans la salle comme un forcené. Elle tressaille et fixe sur lui de grands yeux pleins de larmes, où son âme désespérée se meurt.)  
Toi! toi!

FRANCESCA, tenant toujours les pauvres mains meurtries, qui trempent de sang le linge où est cachée la mutilation irréparable.

Soutenez-la! Soutenez-la! Elle tombe...

Lucio soutient entre ses bras la douce créature sanglante, qui va perdre connaissance. Mais, avant de s'évanouir, elle tourne vers le rideau un regard à demi éteint, comme pour indiquer la statue.

SILVIA, d'une voix mourante.

Elle est... sauvée!

## ACTE QUATRIÈME

Une pièce au rez-de-chaussée, toute blanche, simple, ayant deux parois — qui font un angle — presque entièrement ouvertes à la lumière extérieure par des vitrages pareils à ceux d'une serre. Les stores sont relevés; on aperçoit les lauriers-roses, les tamaris, les ajoncs, les pins, les sables d'or semés d'algues mortes, la mer calme semée de voiles latines, l'embouchure pacifique de l'Arno et, par delà le fleuve, les maquis sauvages du Gombo, les Cascines de San-Rossore, les lointaines montagnes de Carrare fécondes en marbres.

Une porte, qui mène à l'intérieur, s'ouvre dans la troisième paroi. D'un côté de cette porte, sur une console, est la Femme au bouquet — la figure bien connue d'Andrea del Verrocchio — nouvelle habitante, venue de l'autre maison comme une fidèle compagne et dont les belles mains, toujours intactes, sont ramenées vers le cœur par un geste de grâce. De l'autre côté est une vieille épinette — du temps d'Élisa Baciocchi, duchesse de Lucques — avec sa caisse de bois sombre incrustée de bois clair et soutenue par de petites cariatides dorées dans le style de l'Empire, avec ses quatre pieds réunis en forme de lyre.

C'est un après-midi de septembre. Le sourire de l'été qui décline semble enchanter toutes les choses. Dans cette pièce solitaire, on sent la présence de l'âme musicale qui dort au fond de l'instrument abandonné, comme si les cordes qu'il renferme étaient touchées aussi par le rythme qui mesure le calme de la mer voisine.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA paraît sur le seuil, venant de l'intérieur; elle s'arrête; elle fait quelques pas vers les vitrages; elle regarde au loin, elle regarde autour d'elle, avec des yeux infiniment tristes. Il y a dans sa démarche quelque chose d'incomplet qui éveille une vague image d'ailes coupées, qui donne le vague sentiment d'une force humiliée et mutilée, d'une noblesse avilie, d'une harmonie rompue. Elle porte un vêtement couleur de cendre, le long duquel court un petit liséré noir, tel un flet de deuil. Les longues manches dissimulent les moignons qu'elle laisse pendre à ses côtés ou que, parfois, elle ramène contre elle, un

peu en arrière comme pour les cacher dans les plis, avec un douloureux mouvement de pudeur.

Au dehors, parmi les lauriers touffus, se montre une figure féminine, **LA SIRENETTA**, qui a l'aspect d'une fée et d'une mendicante et se tient dans l'attitude d'une personne aux aguets. Elle se glisse vers les vitrages, d'un pas furtif, relevant avec la main le bord de son tablier rempli d'algues, de coquillages et d'étoiles de mer.

**SILVIA**, l'apercevant et allant à sa rencontre avec un sourire spontané, inattendu.

Oh! la Sirenetta! Viens, viens.

**LA SIRENETTA**, s'avancant jusqu'aux vitres.

Tu me reconnais? (Elle reste dehors, de telle manière que sa figure apparaît parmi les reflets des vitres qui semblent continuer autour d'elle le frisson radieux et incessant des grandes eaux. Elle est jeune, svelte, flexible; elle a les cheveux fauves et en désordre, le visage d'un or olivâtre, les dents blanches comme l'os de la seiche, les yeux humides et glauques, le cou mince et long, orné d'un collier de coquilles; en toute sa personne il y a quelque chose d'indiciblement frais et vif qui fait penser à une créature imprégnée d'eau saline, émergée de la mobilité des flots, sortie des profondeurs d'un antre. Son jupon de bordat blanc et azur, déteint et déchiré, descend un peu plus bas que les genoux et laisse à découvert les jambes nues; son tablier bleuâtre dégoutte comme une nasse, avec une odeur de mer; ses pieds sans chaussures, contrastant avec la coloration brune que lui a faite le soleil, ont une pâleur singulière, comme les racines des plantes aquatiques. Et sa voix est limpide et puérile; et certaines paroles qu'elle prononce éclairent d'une mystérieuse félicité son visage ingénu.) Tu me reconnais, belle dame?

**SILVIA**.

Je te reconnais, je te reconnais.

**LA SIRENETTA**.

Tu me reconnais?... Qui suis-je?

**SILVIA**.

N'es-tu point la Sirenetta?

**LA SIRENETTA**.

Oui, tu m'as reconnue. Depuis quand es-tu de retour?

**SILVIA**.

Depuis peu.

LA GIOCONDA.

LA SIRENETTA.

Et tu vas rester ici?

SILVIA.

Oui, longtemps encore.

LA SIRENETTA.

Jusqu'à l'hiver, peut-être?

SILVIA.

Peut-être.

LA SIRENETTA.

Et ta fille?

SILVIA.

Je l'attends aujourd'hui même. Elle viendra tout à l'heure.

LA SIRENETTA.

Beata! N'est-ce Beata qu'on l'appelle?

SILVIA.

Oui, Beata.

LA SIRENETTA.

C'est toi qui lui as donné ce nom? Beata, au lieu de Beatrice. Quand elle était ici, chaque jour elle voulait avoir de moi les étoiles : les étoiles de mer. Te l'a-t-elle dit? Elle voulait m'entendre chanter. Te l'a-t-elle dit?

SILVIA.

Oui, elle me l'a dit. Elle se souvient de toi. Elle t'aime.

LA SIRENETTA.

Elle m'aime? Je le sais. Chaque jour elle me donnait son pain.

SILVIA.

Tu auras du pain chaque jour, si tu veux. Le pain, et aussi quelque chose avec, Sirenetta, matin et soir, quand cela te fera plaisir. Ne l'oublie pas.

LA SIRENETTA.

Matin et soir, je t'apporterai une étoile... Tu en veux une? Une belle? Plus grande que la main?

Par un mouvement instinctif, Silvia, troublée, retire un peu ses mains en arrière.

SILVIA.

Non, non! Garde-la pour Beata.

LA SIRENETTA, étonnée.

Tu ne la veux pas?

SILVIA.

Dis-moi plutôt ce que tu fais de ta vie; dis-moi ta journée. Est-il vrai que tu parles avec les sirènes de la mer? Dis, raconte, Sirenetta.

LA SIRENETTA.

Sept sœurs nous étions,  
 aux fontaines nous nous mirions,  
 et toutes belles nous étions.  
 « Ni fleur d'ajonc ne fait de pain,  
 ni mûre des bois ne fait de vin,  
 ni fil d'herbe ne fait toile de lin »,  
 dit la mère aux sœurs.  
 Aux fontaines nous nous mirions,  
 et toutes belles nous étions.  
 La première qui filait,  
 et voulait des fuseaux d'or;  
 la seconde qui tissait,  
 et voulait des navettes d'or;  
 la troisième qui cousait,  
 et voulait des aiguilles d'or;  
 la quatrième tables dressait,  
 et voulait des coupes d'or;  
 la cinquième qui dormait <sup>1</sup>,

1. « Eravamo sette sorelle. — Ci specchiammo alle fontane : — eravamo tutte belle. — Fiore di giunco non fa pane, — mora di macchia non fa vino, — filo d'erba non fa panno lino, — la madre disse alle sorelle. — Ci specchiammo alle fontane : eravamo tutte belle. — La prima per filare — e voleva i fusi d'oro; — la seconda per tramare — et voleva le spole d'oro; la terza per cucire — e voleva gli aghi d'oro; — la quarta per imbandire — e voleva le coppe d'oro; — la quinta per dormire, »

## LA GIOCONDA.

et voulait des draps d'or;  
la sixième qui rêvait,  
et voulait des rêves d'or;  
la dernière qui chantait,  
seulement pour chanter,  
et rien d'autre ne voulait<sup>1</sup>.

(Elle rit d'un rire bref et clair, qui semble tinter sur ses dents brillantes.) Elle te plaît, cette histoire?

SILVIA, séduite par la grâce de cette innocence.  
Elle est déjà finie? Tu ne continues pas?

LA SIRENETTA.

Si tu t'assieds là, je vais t'endormir comme j'endormais ta fille sur le sable. N'as-tu pas sommeil, à cette heure? Il est bon, le sommeil, en septembre.

Septembre de la hauteur  
apporte à la plaine la fraîcheur  
et emporte l'été au tombeau<sup>2</sup>.  
Amen.

SILVIA.

Non. Continue ton histoire, Sirenetta.

LA SIRENETTA.

L'olive brunit  
et le chagrin mûrit :  
huile et pleur au pressoir<sup>3</sup>.  
Amen.

SILVIA.

Continue ton histoire, Sirenetta.

LA SIRENETTA.

Où en étions-nous restées?

1. « e voleva le coltri d'oro; — la sesta per sognare — e voleva i sogni d'oro; — l'ultima per cantare, — per cantare solamente, — e non voleva niente. »

2. « Settembre dall'altura — porta al piano la frescura — e l'Estate in sepoltura. »

3. « L'oliva si fa scura — et la doglia si matura : — olio e pianto alla pressura. »

SILVIA.

« Et autre chose ne voulait. »

Une pause.

LA SIRENETTA.

Ah! voici :

« Ni fleur d'ajonc ne fait de pain,  
ni mûre des bois ne fait de vin,  
ni fil d'herbe ne fait toile de lin, »  
dit la mère aux sœurs.

Aux fontaines nous nous mirions,  
et toutes belles nous étions.

Et la première fila,  
tordant son fuseau et son cœur;

et la seconde tissa  
une toile de douleur;

et la troisième cousit  
une chemise empoisonnée;

et la quatrième servit  
une table ensorcelée;

et la cinquième s'endormit  
dans les draps de la mort;

et la sixième rêva  
dans les bras de la mort.

La mère affligée pleura,  
pleura leur triste sort.

Mais la dernière, qui chanta  
pour chanter, pour chanter,

seulement pour chanter,  
celle-là eut le beau sort.

Elle baisse la voix, la rend secrète et lointaine.

Les sirènes de la mer  
la voulurent pour sœur<sup>1</sup>.

Une pause.

1. « E la prima filò — torcendo il suo fuso e il suo cuore, — e la seconda tramò — una tela di dolore, — e la terza cucì — una camicia attossicata, — e la quarta imbandì — una mensa affatturata, — e la quinta dormì — nella coltre della morte, — e la sesta sognò — nelle braccia della morte. — Pianse la madre dolente, — pianse la mala sorte. — Ma l'ultima, che cantò — per cantare per cantare — per cantare solamente, — ebbe la sorte bella. — Le sirene del mare — la vollero per sorella. »

SILVIA.

Il est donc vrai que tu parles avec les sirènes?

LA SIRENETTA, l'index posé sur la bouche.

Ne le demande pas!

SILVIA.

Il est vrai que nul ne sait où tu dors, la nuit?

LA SIRENETTA, avec le même geste.

Ne le demande pas!

SILVIA.

Veux-tu que je t'offre asile ici, dans cette maison?

LA SIRENETTA, la regardant fixement au visage, comme si elle n'avait pas entendu la question.

Tu as les yeux affligés. Je ne savais pas quelle était ma peine, quand tu me regardais. Maintenant, je vois : tu as dans les yeux une grande douleur. Il t'est mort quelqu'un.

SILVIA.

Toi seule me consoleras!

LA SIRENETTA.

Quelle personne t'est morte?

SILVIA.

Ne le demande pas!

LA SIRENETTA.

Je te vois bien, maintenant : tu n'es plus la même. Tu m'as fait penser à une hirondelle de l'autre septembre, qui avait perdu les grandes plumes de ses ailes et qui était sur le point de se noyer dans la mer. Qu'est-ce qu'on t'a fait? On t'a fait du mal?

SILVIA.

Ne le demande pas!

Instinctivement, elle cache ses moignons dans les plis de sa robe, avec un geste douloureux qui n'échappe pas à la créature attentive. Tout à coup, comme à dessein, la Sirenetta lâche le bord de son tablier, de sorte que le petit trésor marin tombe et s'éparpille sur le sol.



LA SIRENETTA, se penchant et choisissant.

Veux-tu une étoile? Une belle? Plus grande que la main? Regarde! (Elle montre à la mutilée une grande astérie à cinq rayons.) Prends-la! Je te la donne. (La mutilée secoue la tête en signe de refus, les lèvres serrées comme pour renfoncer le nœud qui lui ferme la gorge.) Tu ne peux pas? Tu as les mains malades? enveloppées d'un bandage? (La mutilée fait signe que oui, avec la tête. Les paroles de l'autre deviennent tremblantes de pitié.) Tu es tombée dans le feu? Tu t'es brûlée? Elles te font encore mal? Seront-elles bientôt guéries?

SILVIA, d'une voix que l'on entend à peine.

Je ne les ai plus.

LA SIRENETTA, se relevant, effrayée.

Tu ne les as plus? On te les a coupées? Tu es manchote? (La mutilée fait signe que oui de la tête, épouvantablement pâle. L'autre frissonne d'horreur.) Non, non, non! Ce n'est pas vrai! (Elle tient ses yeux fixés sur les plis de la robe où la mutilée cache ses moignons.) Dis-moi que ce n'est pas vrai!

SILVIA.

Je ne les ai plus.

LA SIRENETTA.

Pourquoi, pourquoi?

SILVIA.

Ne le demande pas!

LA SIRENETTA.

Oh! la chose cruelle!

SILVIA.

Je les ai données.

LA SIRENETTA.

Tu les as données? A qui?

SILVIA.

A mon amour.

## LA SIRENETTA.

Oh! le cruel amour! Elles étaient si belles, si belles! Crois-tu que je ne m'en souviennne pas? Je te les ai baisées; cent et cent fois je te les ai baisées, avec cette bouche. Elles me donnaient le pain, une grenade, une tasse de lait... Elles étaient belles comme si l'Aube te les eût faites d'un souffle, blanches comme la fleur de la houle, plus fines que ces broderies tracées par le vent sur le sable; elles remuaient ainsi que le soleil dans l'eau, parlaient mieux que la langue et les prunelles; et ce qu'elles disaient était comme une parole bénigne, et ce qu'elles prénaient pour l'offrir devenait tout or. Je m'en souviens : je les vois, je les vois. Un jour, elles s'amusaient avec le sable tiède, et le sable passait entre leurs doigts comme à travers un crible, et elles se plaisaient à ce jeu; et Beata les regardait et riait; et moi, qui les regardais aussi, j'avais le même plaisir. Un jour, elles pelaient une orange, et elles en firent de nombreux quartiers, et j'en eus un pour ma part, et il était doux comme un gâteau de miel. Un jour, elles mettaient une bandelette au pied de la petite, qui pleurait parce qu'elle avait été pincée par un crabe; et soudain la douleur cessa, et la petite se mit à courir sur la grève. Un jour, elles jouaient avec ces boucles si belles, et de chaque boucle elles se faisaient un anneau pour chaque doigt, et puis elles recommençaient et elles recommençaient encore; et Beata s'endormit, la rosée dans la bouche...

SILVIA, d'une voix étouffée.

Ne dis plus rien! Ne dis plus rien!

## LA SIRENETTA.

Oh! le cruel amour! (Une pause. Elle reste pensive.) Et où sont-elles? Loin de toi, seules, dans la terre, au fond?... Est-ce qu'on les a ensevelies? Où? Dans un beau jardin?

(Une pause. La mutilée tient ses paupières fermées et appuie son front contre la vitre où se reflète le tremblement de la mer.) Tu les as vues, quand on les emportait? Comme elles étaient blanches! On a dû les embaumer dans un baume puissant. Et les bagues? Tu en avais une avec une pierre verte, et une autre avec trois perles, et une autre tressée d'or et de fer, et une autre toute lisse. rien qu'un petit cercle brillant; et celle-ci était seule à l'annulaire. (Une pause. Une expression indéfinissable apparaît sur le visage de la mutilée, tandis que ses bras se détendent et s'abandonnent le long de son corps.) Tu y penses? Tu en rêves? Si elles te reflourissaient toutes chaudes... (La mutilée ouvre les yeux et sursaute, comme une personne qui se réveille tout à coup; ses bras tressaillent.) Qu'est-ce que tu as?

SILVIA.

C'est étrange : en vérité, quelquefois il me semble qu'elles me sont rendues; il me semble que j'ai la sensation du sang qui arrive jusqu'à la pointe de mes doigts. Pendant que tu parlais, je les avais... et elles étaient plus belles.

LA SIRENETTA.

Plus belles?

SILVIA.

C'est toi, Sirenetta qui me consoleras. Je ne puis prendre ton étoile, mais je puis regarder tes yeux, écouter ta voix. Reste près de moi, maintenant que je t'ai retrouvée. Moi aussi, je te voudrais pour sœur.

LA SIRENETTA.

Je voudrais te faire don de mes mains, si elles n'étaient pas si rudes et si brunes.

SILVIA.

Elles sont heureuses, tes mains : elles touchent les feuilles, les fleurs, le sable, l'eau, les pierres, les enfants, les animaux, toutes les choses innocentes. Tu

es heureuse, Sirenetta : ton âme naît chaque matin, et tantôt elle est petite comme un perle, tantôt grande comme la mer. Tu n'as rien, et tu as tout; tu ne sais rien, et tu sais tout.

LA SIRENETTA, se retournant soudain et l'interrompant.

As-tu entendu ce bruit d'ailes? Vois, vois toutes ces hirondelles sur la mer! Elles sont plus de mille : une nuée vivante. Regarde comme elles brillent! Elles parlent, s'en vont pour un grand voyage, vers une terre lointaine; l'ombre chemine avec elles sur l'eau; des plumes tombent; le soir viendra; elles rencontreront les barques en haute mer; elles verront les feux, entendront les chants des matelots; les matelots les regarderont passer; elles passeront au ras des voiles; quelqu'une se heurtera, tombera de fatigue sur le pont. Un soir, une nuée d'hirondelles fatiguées s'abattra sur une barque ainsi qu'un vol d'étourneaux sur les filets de l'oiseleur, et elle la recouvrira toute. Les matelots ne les toucheront pas. Pour ne point les effrayer, ils ne bougeront pas; pour les laisser dormir, ils ne parleront pas. Et, comme il y en aura aussi sur la verge de l'ancre et sur la barre du gouvernail, la barque, cette nuit-là, s'en ira à la dérive sous la lune. Mais, à l'aube... Ah! qui t'appelle? (Son rêve a été interrompu par une voix sortie des lauriers-roses; elle fait un mouvement pour fuir.) Adieu, adieu.

SILVIA, anxieuse.

C'est ma sœur. Ne t'enfuis pas, Sirenetta! Reste dans le voisinage. Beata sera ici tout à l'heure.

LA SIRENETTA.

Adieu, adieu. Je reviendrai.

Elle s'enfuit vers la mer, disparaît dans le bleu et dans le soleil.

## SCÈNE II

Apparaît entre les lauriers-roses FRANCESCA DONI,  
accompagnée de LORENZO GADDI.

FRANCESCA.

Tu vois qui je t'amène?

SILVIA, anxieuse.

Et Beata? Et Beata?

FRANCESCA.

Elle arrive. Je l'ai laissée avec Faustina.... Je suis partie en avant pour qu'elle ne t'arrive pas à l'improviste...

SILVIA.

Cher maître, combien je vous suis reconnaissante! Le vieillard fait machinalement le geste de lui tendre la main. Elle s'incline légèrement et lui offre son front, qu'il effleure des lèvres.

LORENZO, dissimulant son émotion.

Et moi, je suis si heureux de vous revoir, chère Silvia, de vous revoir vaillante et guérie! La mer vous a fait du bien. La mer est toujours la grande consolatrice. Là-bas, au Fort des Marbres, on pensait beaucoup à vous.

SILVIA.

Le Fort des Marbres n'est pas très éloigné d'ici.

LORENZO, indiquant les plages reculées.

Vous l'apercevez là-bas, sous Serravezza, au delà de Massa.

Par les vitrages, ils regardent le lointain.

FRANCESCA.

Comme on voit nettement, aujourd'hui, les montagnes de Carrare! On pourrait compter les sommets un à un. Je ne me rappelle pas de journée plus lim-

pide que celle-ci... Qui donc était avec toi, Silvia? La Sirenetta? Il m'a semblé que je la voyais fuir vers la mer. Du reste, voici sa trace : des algues, des coquilles, des étoiles de mer.

Elle indique le trésor enfantin éparpillé sur le sol.

SILVIA.

Oui, elle était avec moi tout à l'heure.

LORENZO.

Et qui est la Sirenetta?

FRANCESCA.

Une petite folle errante.

SILVIA.

Une voyante, qui a le don du chant; une créature de rêve et de vérité, pareille à un esprit de la mer. Vous la connaîtrez et vous l'aimerez comme je l'aime. A la connaître, à l'entendre parler, on comprend maintes choses profondes. Certainement, vous la jugerez parfaite : elle donne toujours et ne demande jamais.

LORENZO.

En cela elle vous ressemble.

SILVIA.

Hélas, non! J'aurais voulu et j'aurais dû lui ressembler en cela; mais la lumière m'a fait défaut, et j'ai cédé à la ruse de la vie. Quel aveuglement! J'ai tant demandé que, pour obtenir, je suis allée jusqu'au mensonge — moi! J'en sors blessée, amputée : c'est la punition de ce mensonge. J'avais tendu les mains trop violemment vers un bonheur qui m'était interdit par ma destinée. Je ne me plains pas, je ne gémiss pas. Puisqu'il faut vivre, je vivrai. Peut-être mon âme sera-t-elle pacifiée un jour. Cette espérance, je la sentais grandir en moi tout à l'heure, pendant que j'écoutais la voix de cette créature simple et candide qui a le pouvoir d'ensei-

gner les choses éternelles. Ne m'a-t-elle pas dit qu'elle m'apporterait une étoile chaque matin! (Elle essaie de sourire. Francesca est demeurée près du vitrage et semble considérer avec attention les montagnes lointaines. Mais l'ombre de la tristesse envahit son doux visage.) Regardez, maître, la Femme au bouquet. Elle est venue avec moi. Maintenant, lorsque je la regarde, je lui trouve quelque chose de funèbre; et pourtant, je n'ai pu m'en séparer. Vous souvient-il, maître, de ce jour d'avril? et de la tête enguirlandée?

LORENZO.

Il m'en souvient, il m'en souvient...

SILVIA.

La vie nouvelle!

LORENZO.

En chaque chose il y avait un augure.

SILVIA.

Quand je vois les chameaux qui passent chargés de fagots, là-bas, sur l'autre rive, dans les maquis du Gombo, je repense à l'arrivée de Cosimo Dalbo, à l'alégresse de ce soir-là, au scarabée que je mis sur une botte de roses cueillies par Beata... (Elle se tourne vers sa sœur.) Oh! Francesca, je parle; et cependant mon cœur me fait si mal que je n'y résiste plus. Où est Beata?

FRANCESCA, étreinte par le chagrin.

Tu veux la voir tout de suite? Tu es assez forte?

SILVIA.

Oui, oui, je suis forte, je suis prête. Retarder serait pire encore.

FRANCESCA.

Alors, je vais la chercher et je te l'amène.

SILVIA, ne parvenant plus à dominer son angoisse.

Attends une minute... Vous restez ce soir avec nous, maître? J'en serais si heureuse!

LORENZO.

Eh bien, oui, je resterai.

SILVIA.

Nous pouvons vous offrir l'hospitalité. Je vais faire préparer votre chambre. Attends, Francesca, attends une minute.

Elle est bouleversée, en proie à une insurmontable angoisse. Elle se dirige vers la porte comme si elle courait pour cacher un sanglot près d'éclater.

FRANCESCA.

Veux-tu que je t'accompagne, Silvia ?

SILVIA, d'une voix étouffée.

Non, non.

Elle disparaît.

FRANCESCA.

Ah ! quelle malédiction, quelle malédiction ! Vous la voyez ? Tant qu'elle était dans son lit, sous ses couvertures, avec ses bandages, exsangue, l'horreur de la chose n'apparaissait pas tout entière. Mais maintenant qu'elle est debout, maintenant qu'elle marche, va et vient, revoit les personnes amies, retrouve ses habitudes d'autrefois, se dispose aux gestes qui lui étaient familiers... Pensez donc !

LORENZO.

Oui, c'est un sort trop affreux. Je me rappelle toujours ce que vous disiez d'une façon si tendre, en la regardant, ce jour d'avril : « On croirait qu'elle a des ailes ! » Cet aspect de créature ailée, c'était la beauté, la légèreté de ses mains qui le lui donnait. Il y avait en elle une espèce de frémissement continu. Mais, à présent, il semble qu'elle se traîne...

FRANCESCA.

Et ce sacrifice a été inutile comme les autres, n'a servi à rien, n'a rien changé : voilà ce qui fait l'atro-



cité de son sort. Si Lucio lui était resté, je crois qu'elle serait contente d'avoir pu lui donner ce suprême témoignage d'amour, d'avoir pu lui faire aussi le sacrifice de ses mains vivantes. Mais, à présent, elle connaît toute la vérité, toute l'atroce vérité... Ah! quelle infamie! Auriez-vous jamais cru que Lucio fût capable d'une action pareille? Dites.

LORENZO.

Il a son destin, lui aussi, et il s'y soumet. Il n'est pas plus le maître de sa vie qu'il n'a été le maître de sa mort. Je l'ai vu hier... Il m'avait écrit au Fort des Marbres pour me prier de monter jusqu'aux Carrières et de lui expédier un bloc... Je l'ai vu hier, dans son atelier. On croirait, tant son visage est décharné, que le feu de ses yeux le lui dévore. Quand il parle, il s'excite d'une manière étrange. Cet aspect m'a paru inquiétant.... Il travaille, travaille, travaille avec une furie terrible : peut-être s'efforce-t-il de se soustraire à une préoccupation qui le ronge.

FRANCESCA.

La statue est encore là?

LORENZO.

Elle est encore là, sans bras. Il l'a laissée telle quelle; il n'a pas voulu la restaurer. Comme cela, sur son piédestal, elle ressemble vraiment à un marbre antique exhumé dans une des Cyclades. Elle a quelque chose de sacré et de tragique, après la divine immolation.

FRANCESCA, à voix basse.

Et cette femme, la Gioconda... elle était là?

LORENZO.

Oui, elle était là, silencieuse. Quand on la regarde, on a beau penser qu'elle est la cause de tout ce mal; vraiment, il est impossible de trouver dans son cœur

aucune malédiction contre elle ; non, cela est impossible, quand on la regarde... Jamais je n'ai vu tant de mystère dans une chair mortelle.

Une pause. Le vieillard et la bonne sœur restent quelques instants pensifs, la tête basse.

FRANCESCA, avec un soupir oppressé par l'angoisse.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Et maintenant, il va falloir que j'amène Beata près de sa mère ; et elles se reverront, après si longtemps ; et la petite comprendra la vérité, saura l'horrible chose... Comment la cacher à une enfant qui se rappelle toutes les caresses et qui en est folle ? Vous l'avez vue, tout à l'heure, vous l'avez entendue...

Silvia reparait sur le seuil. Ses yeux sont rougis et toute sa personne est contractée par un douloureux effort.

SILVIA.

Mé voici, Francesca ; je suis prête. S'il vous plaît de monter, maître, on a préparé votre chambre.

LORENZO, allant vers elle, d'une voix que l'émotion fait trembler.

Courage ! C'est la dernière épreuve.

Il sort. La mutilée, haletante, s'avance vers sa sœur.

SILVIA.

Va, va, maintenant ! Amène-la ! J'attends ici.

Francesca lui jette les bras autour du cou et l'embrasse en silence ; puis elle sort du côté de la mer et s'éloigne rapidement parmi les lauriers-roses.

### SCÈNE III

SILVIA, haletante, regarde à travers les branches qu'embrase le soleil déclinant. C'est l'heure extatique. Le jour est plus limpide que les vitres de la pièce blanche ; la mer est suave comme la fleur du lin, si parfaitement immobile que les longues images des voiles reflétées paraissent en toucher le fond ; il semble que le fleuve engendre ce grand repos en y versant l'onde éternelle de sa paix. Les

bois salubres, tout pénétrés d'or fluide, ont une légèreté merveilleuse, comme s'ils perdaient leurs racines pour nager dans le délice de leur propre parfum ; les Alpes mères du marbre dessinent au loin dans le ciel une ligne de beauté où s'exprime le rêve qui monte du peuple invisible des statues endormies. Dans le silence réapparaît LA SIRENETTA, qui fait entendre sa voix pure.

LA SIRENETTA.

Tu es seule?

SILVIA, oppressée.

Oui, j'attends.

LA SIRENETTA, s'approchant.

Tu as pleuré?

SILVIA.

Oui, un peu.

LA SIRENETTA, avec une pitié infinie.

On dirait que tu as pleuré une année entière. Tes yeux sont brûlés par les larmes. Ton cœur souffre trop.

SILVIA.

Tais-toi. Je ne puis contenir mon cœur. (Elle s'appuie contre la tige du laurier le plus voisin, convulsée, incapable de supporter davantage le supplice de l'attente.) Elle va venir! Elle va venir!

Elle se détache de la tige et rentre dans la pièce, comme saisie de terreur, à la façon d'une personne qui chercherait un refuge.

LA VOIX DE BEATA, parmi les lauriers-roses.

Maman! maman! (La mère sursaute et se retourne, affreusement pâle.) Maman!

L'enfant s'élançait vers la mère avec un cri de joie, la face en feu, brûlante, les cheveux en désordre, essouffée comme après une longue course, tenant une botte de fleurs mises pêle-mêle. Au moment où elle s'élançait, les fleurs tombent. La mutilée se penche vers les petits bras qui lui enlacent le cou; elle offre son visage de morte aux baisers furieux.

SILVIA.

Beata! Beata!

BEATA, essoufflée.

Ah! comme j'ai couru, comme j'ai couru! Je me suis sauvée, toute seule. J'ai couru, j'ai couru... On ne voulait pas me laisser venir. Ah! mais je me suis sauvée. avec ma botte de fleurs.

Elle couvre de nouveaux baisers le visage maternel.

SILVIA.

Tu es toute moite de sueur; tu as chaud, tu brûles...  
Mon Dieu!

Dans l'empportement de sa tendresse, elle est sur le point de faire un geste instinctif pour essuyer la sueur; mais elle se retient, cache ses moignons dans les plis de sa robe; et un frisson d'horreur court par toute sa personne, visible.

BEATA.

Pourquoi ne me prends-tu pas? Pourquoi ne me serres-tu pas dans tes bras? Prends-moi, prends-moi, maman!

Elle se hausse sur la pointe des pieds pour se faire prendre dans les bras maternels. La mère recule, éperdue.

SILVIA.

Beata!

BEATA, pressante.

Tu ne veux pas? Tu ne veux pas?

SILVIA.

Beata!

Elle essaie d'esquisser un sourire sur ses lèvres blêmes, que tord une douleur inexprimable.

BEATA.

Tu joues? Qu'est-ce que tu caches? Oh! donne-moi, donne-moi ce que tu caches!

SILVIA.

Beata! Beata!

BEATA.

Moi, je t'ai apporté des fleurs, une botte de fleurs.

Vois-tu? Vois-tu? (En se retournant pour ramasser les fleurs tombées, elle aperçoit son amie sauvage et elle la reconnaît.) Oh! la Sirenetta! Tu es là? (La Sirenetta est là, devant le vitrage, debout, muet témoin, les yeux fixés sur la mère douloureuse. De même que le souffle répété du vent passe à travers le feuillage d'un arbuste et le fait trembler, ainsi la douleur de la mère semble investir et pénétrer ce corps mince que le soleil oblique entoure de ses bandes d'or.) Les vois-tu, toutes ces fleurs! Toutes pour toi! (La petite ramasse le bouquet.) Tiens!

Elle s'élançait encore vers sa mère, qui recule.

SILVIA.

Beata! Beata!

BEATA, étonnée.

Tu ne les veux pas? Prends-les! Tiens!

SILVIA.

Beata!

Elle tombe à genoux, vaincue par la douleur, terrassée comme par un coup plus rude; elle tombe à genoux devant sa fille effrayée; et un flot de larmes, jailli de ses yeux comme le sang jaillit d'une blessure, inonde sa face.

BEATA.

Tu pleures? Tu pleures?

Effrayée, l'enfant se jette sur le sein de sa mère avec toutes les fleurs. La Sirenetta, tombée aussi à genoux, penchée en avant, de son front et de ses mains étendues touche la terre.

# LA VILLE MORTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, au théâtre de *la Renaissance*,  
le 21 janvier 1898.

"Ἔρως ἀνίκητε μάχην...

SOPHOCLE.

A

SARAH BERNHARDT

QUI EUT UN SOIR DANS SES YEUX VIVANTS  
LA CÉCITÉ DES STATUES DIVINES.

## DRAMATIS PERSONÆ

ALEXANDRE .....	MM. LÉON BRÉMONT.
LÉONARD.....	ABEL DEVAL.
ANNE.....	M <sup>mes</sup> SARAH BERNHARDT.
HÉBÉ.....	BLANCHE DUFRÈNE.
LA NOURRICE.....	ANDRÉE CANTI.

Dans l'Argolide *très altérée*, devant les ruines de Mycènes *riche en or*.



# LA VILLE MORTE

---

## ACTE PREMIER

Une salle vaste et lumineuse, ouverte sur une terrasse ornée de balustres qui s'avance vers l'antique cité des Pélopidés. Le plan de la terrasse est plus haut que le plancher de la salle, et l'on y monte par cinq marches de pierre disposées en forme de pyramide tronquée comme devant le pronaos d'un temple. Deux colonnes doriques soutiennent l'architrave. Dans l'entre-colonnement, on aperçoit l'Acropole avec ses vénérables murs cyclopéens interrompus par la Porte des Lions. Les murailles latérales ont chacune deux issues qui conduisent aux appartements intérieurs et à l'escalier. Une grande table est encombrée de livres, de dessins, de statuettes, de vases. Le long des murailles, dans les espaces libres, sont partout rassemblés des moulages de statues, de bas-reliefs, d'inscriptions, de fragments précieux : simulacres d'une vie lointaine, vestiges d'une beauté disparue. Le rassemblement de toutes ces choses blanches et immobiles donne à la salle un aspect clair et rigide, presque sépulcral, dans la lumière éclatante du matin.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ANNE, assise sur la plus haute des marches par où l'on monte à la terrasse, la tête appuyée au fût d'une colonne, écoute en silence HÉBÉ qui lit. Sur une marche plus basse, aux pieds de la femme qui écoute, LA NOURRICE demeure dans une attitude inerte, comme une esclave au cœur patient. Hébé, debout, adossée à l'autre colonne, est vêtue d'une sorte de tunique simple et harmonieuse comme un péplum. Elle tient dans ses mains un livre ouvert, l'*Antigone* de Sophocle, et elle lit d'une voix lente et grave, où tremble par

instants un trouble indéfini qui n'échappe pas à l'écoutante. Les signes de l'inquiétude et de l'anxiété animent peu à peu le visage de celle-ci.

HÉBÉ, lisant.

Éros vaincu au combat,  
Éros, qui précipites les fortunes,  
qui sur les tendres joues  
de la vierge te mets en embuscade,  
qui vas rôdant au delà des mers et dans les étables agrestes !  
Et nul d'entre les Immortels ne peut te fuir,  
nul d'entre les hommes éphémères; et quiconque t'éprouve  
[est plein de fureur.

Les esprits dévoyés des justes,  
c'est toi qui les pousses à la ruine;  
et c'est toi aussi qui as provoqué  
à cette lutte les hommes du même sang.  
Le clair charme des yeux d'une épouse  
aimée triomphe sur les grandes lois.  
Invincible, la déesse Aphrodite se joue de tout.  
Et voici que déjà moi-même, à ce spectacle,  
je suis emporté au delà des règles  
et ne puis retenir plus longtemps les sources des larmes,  
quand je vois s'avancer vers la couche  
qui assoupit tout cette Antigone.

ANTIGONE

Voyez-moi, ô citoyens de la terre paternelle,  
entrer dans le dernier  
chemin, regarder la dernière  
splendeur du soleil;  
et puis, jamais plus! Hadès qui assoupit tout me conduit  
vivante au rivage de l'Achéron  
sans que j'aie connu les noces.  
Jamais l'hymne nuptial  
ne fut chanté pour moi; mais j'épouserai l'Achéron.

La lectrice s'interrompt, la gorge serrée.

Le livre vacille entre ses mains.

ANNE.

Vous êtes lasse de lire, Hébé?

HÉBÉ.

Un peu lasse, peut-être... Ce printemps qui se meurt

est déjà si ardent qu'il fatigue et suffoque comme le grand été... N'en souffrez-vous pas, vous aussi?

Elle ferme le livre.

ANNE.

Vous avez fermé le livre?

HÉBÉ.

Oui, je l'ai fermé.

Une pause.

ANNE.

Y a-t-il beaucoup de lumière dans la salle?

HÉBÉ.

Beaucoup.

ANNE.

Le soleil arrive-t-il jusque sur la terrasse?

HÉBÉ.

Déjà il descend le long de la colonne et va atteindre votre nuque.

ANNE, élevant une main pour toucher la colonne.

Le voici, je le sens. Comme la pierre est tiède! Il me semble que je touche une chose vivante... Êtes-vous au soleil, vous, Hébé? Autrefois, quand je fixais vers les rayons mes yeux morts, je voyais comme une vapeur rougeâtre, à peine distincte; ou encore, de temps à autre, une scintillation pareille à celle que donnent les durs silex, presque douloureuse... Mais maintenant, plus rien : l'obscurité est parfaite.

HÉBÉ.

Et cependant vos yeux sont toujours beaux et purs; et, le matin, ils sont pleins de fraîcheur, comme si le sommeil était pour eux une rosée.

ANNE, se couvrant les yeux avec ses deux paumes et appuyant ses coudes sur ses genoux.

Ah! le réveil de chaque matin, quelle horreur!

Presque toutes les nuits, je rêve qu'une vue miraculeuse m'est revenue dans les pupilles... Et se réveiller toujours au milieu des ténèbres, au milieu du noir... Si je vous disais la pire de mes tristesses ! Je me rappelle presque toutes les choses que j'ai vues au temps de la lumière : je m'en rappelle les formes, les couleurs, les moindres particularités ; et leurs images complètes surgissent pour moi dans le noir, dès que je les effleure avec la main. Mais de ma propre personne je n'ai gardé qu'un souvenir confus, comme d'une morte. Une grande ombre est tombée sur l'image de moi-même ; le temps l'a effacée, comme il efface en nous les figures de ceux qui ne sont plus. Mon visage s'est évanoui pour moi comme le visage de mes chers défunts... Tous mes efforts sont inutiles. Si j'ai enfin réussi à évoquer un visage, je sais que ce n'est pas le mien. Ah ! quelle tristesse ! Dis, nourrice, que de fois t'ai-je priée de me conduire devant le miroir ! Et là, je restais le front contre le cristal pour me souvenir, prise de je ne sais quelle attente insensée... Et que de fois aussi je me suis pressé le visage avec les paumes, pour en saisir l'empreinte dans la sensibilité de mes mains ! Ah ! que de fois il m'a semblé que je portais en creux dans mes mains mon masque fidèle, pareil à ceux qu'on moule avec le plâtre sur les cadavres ! Mais c'est un masque inerte. (Elle découvre lentement sa face et tend devant elle ses paumes concaves.) Comprenez-vous l'atrocité de cette tristesse ?

HÉBÉ.

Comme vous êtes belle, Anne !

ANNE.

La nuit passée, j'ai fait un rêve étrange, indescriptible. Une subite vieille envahissait tous mes membres ; je sentais sur toute ma personne les sillons des rides ; je sentais mes cheveux tomber de ma tête à grandes boucles sur mes genoux, et mes doigts s'y

embarrassaient comme dans des écheveaux dénoués; mes gencives se vidaient, et mes lèvres y adhéraient mollement; et tout en moi se faisait informe et misérable. Je devenais semblable à une vieille mendicante qui m'est restée dans la mémoire, une pauvre idiote que je voyais tous les jours — quand j'habitais encore la maison paternelle et que ma mère vivait encore — tous les jours, devant la grille du jardin... Te la rappelles-tu, nourrice? Elle se nommait la Simone; et elle balbutiait toujours une même chanson, dans l'espoir de me faire sourire... Quel étrange rêve! Et pourtant, il répond à un sentiment douloureux que j'ai quelquefois de mon être, lorsque j'écoute ma vie couler... Oui, quelquefois, dans le silence et dans l'ombre, j'entends couler ma vie avec un grondement si terrible que je voudrais mourir pour ne l'entendre plus. Ah! vous ne pouvez pas comprendre!

HÉBÉ.

Je comprends. A moi aussi, dans la lumière, l'heure qui passe donne quelquefois une anxiété intolérable. Il me semble que nous attendons une chose qui n'arrive jamais. Rien n'arrive, depuis longtemps.

ANNE.

Qui sait? (Une pause.) Je ne sens plus le soleil.

HÉBÉ, se tournant vers la terrasse et regardant le ciel.

Un nuage passe, mais léger : un nuage d'or qui a la forme d'une aile. Tous les jours, des nuages passent dans l'azur du ciel; ils montent de là-bas, du golfe Argolique, et ils s'en vont vers Corinthe. Je les vois naître et disparaître. Il y en a de merveilleux. Quelquefois ils restent longuement sur l'horizon et, le soir, ils s'allument comme des bûchers. Mais aucun d'eux n'a versé encore une goutte d'eau. Toute la campagne a soif. Hier, un pèlerinage est parti de Carvati pour la

chapelle du prophète Élie, afin d'obtenir qu'il pleuve. La sécheresse est partout, et le vent soulève à une grande hauteur la poussière des sépulcres.

ANNE.

Vous n'aimez pas ce pays, Hébé?

HÉBÉ.

Il est trop triste. A certaines heures, il me semble presque effrayant. Il y a deux années, lorsque je montai pour la première fois à Mycènes avec mon frère, c'était par un torride après-midi d'août. Derrière nous, toute la plaine d'Argos était un lac de flamme. Les montagnes étaient fauves et sauvages comme des lionnes. Nous montions à pied, en silence, frappés de stupeur, presque sans souffle, les yeux éblouis. De temps à autre, un tourbillon silencieux s'élevait soudain au bord du sentier, une sorte de colonne faite de poussière et d'herbes arides; et il nous suivait sans bruit, d'une marche de fantôme. En le voyant approcher, je ne pouvais me défendre d'une crainte instinctive, comme si ces formes mystérieuses eussent renouvelé en moi la terreur que m'avaient inspirée les crimes antiques. Léonard, en ramassant sur le revers d'un grand fossé la dépouille d'un serpent, me dit par plaisanterie : « Il était dans le cœur de Clytemnestre ». Et il l'enroula comme un ruban autour de mon chapeau. Le vent agitait devant mes yeux la petite queue luisante, avec un frou-frou de feuilles sèches. Et une soif horrible me brûlait la gorge. Nous cherchâmes la fontaine Perseia, dans le vallon, sous la citadelle. Ma fatigue était si grande que, dès que j'eus mis les mains et les lèvres dans cette eau glacée, je défaillis. Lorsque je repris mes sens, il me sembla que je me retrouvais dans un lieu de rêve, hors du monde, comme après la mort. Le vent faisait furie; les tourbillons de poussière se poursuivaient sur la hauteur et se perdaient dans le

soleil qui semblait les dévorer. Une immense tristesse me tomba sur l'âme, une tristesse jamais éprouvée, inoubliable. Je crus être arrivée dans un lieu d'exil sans retour, et toutes les choses prirent à mes yeux une apparence funèbre qui me donnait je ne sais quel pressentiment angoissé... Jamais je n'oublierai cette heure-là ! Mais Léonard me soutenait et m'entraînait, plein d'espérance et de courage. Il était certain de retrouver intacts ses princes Atrides, dans leurs sépulcres cachés. Il me disait en riant : « Tu ressembles à la vierge Iphigénie, quand on la traîne au sacrifice ! » Et pourtant, sa gaîté et sa confiance ne me reconfortaient pas... Vous le voyez, Anne : chaque jour son attente reste déçue. Cette terre maléfique, remuée par lui sans trêve, ne lui a donné jusqu'à ce jour qu'une fièvre qui le consume. Si vous pouviez le voir, vous en seriez inquiète...

ANNE.

C'est vrai. A certaines minutes, sa voix est comme une flamme étouffée. Hier, en touchant sa main décharnée et brûlante, je pensais qu'il devait être malade. Il était près de moi, lorsque vous êtes entrée ; et il a sursauté comme un homme pris de peur. Tant que vous avez été là, je le sentais frémir par moments comme si vos paroles l'eussent fait souffrir. J'ai pour ces choses un discernement bien étrange. Mes yeux ne voient plus ; mais cela fait que mon âme entend mieux. Hier, elle entendait trembler ces pauvres nerfs qui souffraient, hélas, si cruellement ! Je voulais vous en parler.

HÉBÉ, avec une anxiété manifeste.

Vous croyez que mon frère est vraiment malade ?

ANNE.

Peut-être n'est-il que fatigué. Ses forces sont à

bout. Son idée le tourmente comme une passion. Peut-être ne dort-il pas. Savez-vous s'il dort?

HÉBÉ.

Je ne sais. Depuis quelque temps, il a quitté la chambre où il couchait autrefois et qui est contiguë à la mienne. Je connaissais alors la profondeur de son sommeil par la placidité de son haleine. Mais, à présent, il est trop éloigné.

ANNE.

Peut-être ne dort-il pas.

HÉBÉ.

Peut-être. Ses paupières se sont gonflées et rougies. Et il continue de vivre au milieu de cette poussière irritante; il est toujours là, peinant à fouiller la ruine, à désensevelir les reliques, à respirer l'exhalaison des sépulcres. Ah! quelle terrible volonté est la sienne! Je suis sûre qu'il ne se donnera aucun répit jusqu'à ce qu'il ait arraché à la terre le secret qu'il cherche.

ANNE.

En lui aussi, ce me semble, il y a un secret.

HÉBÉ.

Quel secret?

ANNE.

Je ne sais.

Une pause.

HÉBÉ.

Depuis quelque temps il est changé, changé profondément. Il était si doux avec moi, naguère! J'étais tout pour lui : la seule compagne de sa jeunesse. Que de fois je l'ai vu fatigué, mais non comme à cette heure! Il mettait son âme sur mes genoux, ainsi qu'un enfant. A cette heure, non. Quand je m'approche de lui, je sens qu'il se ferme. Naguère, quand l'effort de



la pensée lui faisait mal au front, il voulait que je posasse mes doigts sur ses tempes afin d'endormir la pulsation douloureuse, et il m'en était reconnaissant comme d'un délicieux remède. A cette heure, non. Je sens qu'il me fuit. Vous me disiez, Anne, qu'hier mes paroles le faisaient souffrir...

ANNE, avec un accent pénétrant.

Peut-être voit-il qu'en vous il y a quelque chose de changé.

HÉBÉ, troublée.

En moi?

ANNE.

Peut-être devine-t-il la cause de vos mélancolies, et s'en afflige-t-il.

HÉBÉ.

La cause de mes mélancolies?

ANNE, voilant l'acuité de son investigation.

Vous n'aimez pas ce pays, et vous désirez en partir.

HÉBÉ.

Je suis — maintenant et toujours — soumise à ses volontés.

ANNE.

Voici de nouveau le soleil. Votre nuage est passé. Comme le soleil est chaud! Il brûle presque. Donnez-moi la main, je vous prie. Aidez-moi à me lever et à descendre. (Hébé lui tend la main, l'aide à se lever et la conduit jusqu'en bas des marches. Anne, tenant encore cette main dans la sienne et se serrant contre la jeune fille comme pour la sentir palpiter, lui adresse cette question inattendue :) Avez-vous vu mon mari, ce matin, avant son départ?

HÉBÉ, avec un peu d'hésitation.

Oui, je l'ai vu en compagnie de mon frère.

ANNE.

Savez-vous où il est allé?

HÉBÉ.

Il a fait seller son cheval et s'est éloigné seul par la route d'Argos.

ANNE.

Depuis quelque temps, il n'aime plus le travail. Il reste absent de longues heures; et, à son retour, il est silencieux. Vous rappelez-vous les premières semaines après notre arrivée? Vous rappelez-vous son ardeur? Lui aussi, comme Léonard, avait d'immenses trésors à découvrir, mais c'était au fond de son âme. Il semblait que cette terre eût, mieux qu'aucune autre, la vertu d'exalter sa pensée. En lui, le flot de la poésie était si abondant que sans cesse il en épanchait, presque dans chacune de ses paroles. Vous rappelez-vous? Mais, à cette heure, il est taciturne et absorbé.

HÉBÉ, avec un peu d'émoi.

Il médite peut-être une grande œuvre. Il porte peut-être en lui le poids d'une grande idée encore informe. Son génie va peut-être produire à la lumière une création merveilleuse.

ANNE.

Il s'entretient volontiers avec vous. Ne vous a-t-il rien révélé?

HÉBÉ, toujours avec une légère altération dans la voix.

Que pourrait-il me révéler qu'il n'eût déjà révélé à vous-même, chère Anne? Vous êtes si près, si près de son cœur!

ANNE.

Je suis près de son cœur comme une mendicante est près d'une porte. Et peut-être n'a-t-il plus rien à me donner.

HÉBÉ, doucement.

Pourquoi dites-vous ces choses? Je vois ses yeux, moi,

quand ils se tournent vers vous. Toujours son regard répète qu'il n'a rien de plus cher et ne connaît rien de plus beau... Vous êtes si belle!

ANNE.

Il semble que vous voulez me consoler d'un bien que j'aurais perdu...

HÉBÉ.

Pourquoi dites-vous ces choses?

ANNE, aux écoutes.

Entendez-vous? Ce doit être Alexandre qui revient. Va, nourrice; monte à la terrasse et regarde.

La nourrice, qui jusqu'alors est restée assise sur les marches, impassible, se lève et monte à la terrasse.

LA NOURRICE.

Il n'y a personne sur la route.

ANNE.

Je croyais avoir entendu le pas de son cheval. Serait-il loin encore? Déjà il est tard.

HÉBÉ.

De la fenêtre de ma chambre, on découvre toute la route jusqu'à Argos. Je vais voir s'il est en chemin.

Elle sort par la seconde porte à droite.

## SCÈNE II

LA NOURRICE s'approche d'ANNE, qui se couvre le visage avec ses mains.

ANNE.

Nourrice, je voudrais pleurer.

LA NOURRICE, lui prenant les mains, qu'elle baise.

Qu'est-ce que tu as sur le cœur, ma chère fille?

ANNE.

Je ne sais : quelque chose qui me serre comme un nœud ; et puis... je ne sais quelle crainte...

LA NOURRICE.

Tu as peur ?

ANNE.

Je ne sais... Laisse-moi m'asseoir. Reste près de moi. (Elle s'assoit. La nourrice s'agenouille à ses pieds. Soudain, Anne penche la tête vers elle.) Nourrice, regarde si tu me trouves des cheveux blancs. Je dois avoir déjà des cheveux blancs. Regarde bien, nourrice : là, sur les tempes ; là, sur la nuque. En as-tu trouvé ? Oui ? Un seul ? Plusieurs ? Beaucoup ?

LA NOURRICE, qui a mis les doigt dans la chevelure d'Anne.  
Aucun.

ANNE.

Aucun ? Vraiment ? Tu me dis la vérité ?

LA NOURRICE.

Aucun.

ANNE.

Suis-je encore jeune ? Dis : ai-je encore l'air d'être jeune ? Dis-moi la vérité !

LA NOURRICE.

Tu es très jeune encore.

ANNE.

Dis-moi la vérité !

LA NOURRICE.

Pourquoi voudrais-je te mentir ? Tu es blanche comme ces statues. Nulle femme n'est aussi blanche que toi...

ANNE.

Oui. C'est ce que m'a dit Alexandre la première

fois qu'il m'a parlé, au temps lointain. Ah! et c'est pour cela que, comme les statues aussi, je suis devenue aveugle... Qu'est-ce qu'Hébé disait de mes yeux, tout à l'heure? Nourrice, regarde mes yeux. Ne sont-ils pas comme deux pierres opaques?

LA NOURRICE.

Ils sont limpides comme deux gemmes.

ANNE.

Ils sont morts, nourrice; ils sont sans regard. Ne te donnent-ils pas un peu de frisson, lorsque tu les considères? Ne te donnent-ils pas un peu d'épouvante? Dis-moi la vérité!

LA NOURRICE.

Oh! tais-toi. Ils vivent encore, ils vivent encore. Un jour, tout à coup, par la grâce de Dieu, ils recouvreront la lumière qu'ils ont perdue.

ANNE.

Jamais! jamais!

LA NOURRICE.

Un jour, tout à coup, demain peut-être...

ANNE.

Jamais plus! jamais plus!

LA NOURRICE.

Qui connaît la volonté du Seigneur? Pourquoi le Seigneur t'aurait-il laissé les yeux si beaux, s'il ne voulait pas te les illuminer une seconde fois?

ANNE.

Jamais plus!

LA NOURRICE.

Si vraiment l'espérance était morte, pourquoi mon cœur tremblerait-il chaque matin, lorsque tu m'appelles? Pourquoi, lorsque j'ouvre chaque matin les fenêtres

de ta chambre pour laisser entrer la lumière, aurais-je toujours la même attente au moment où je me retourne?

ANNE, avec un frémissement profond.

Plût à Dieu!

LA NOURRICE.

Toi aussi, ne rêves-tu pas toutes les nuits que la vue est revenue dans tes pupilles?

ANNE.

Oh, les rêves!

LA NOURRICE.

Crois aux rêves, crois aux rêves!

ANNE.

Voici Hébé. Va, va, nourrice.

La nourrice lui baise les mains, se lève et sort par la seconde porte à gauche, ayant sur les lèvres une prière silencieuse.

### SCÈNE III

HÉBÉ rentre.

ANNE.

Alexandre arrive-t-il?

HÉBÉ.

On ne voit personne sur la route d'Argos. Au loin apparaissait un poudrolement; mais c'était un troupeau de chèvres. Il revient peut-être en faisant un détour à travers la campagne. Il s'est peut-être arrêté à la fontaine Perseia... (Elle gravit les marches et regarde du haut de la terrasse, entre les deux colonnes, contre le soleil.) On travaille fébrilement, à l'Agora. Hier, on a trouvé cinq stèles funéraires... Un grand nuage de poussière s'élève de l'enceinte... Une poussière rougeâtre : il semble qu'elle flamboie dans le soleil. Ah! c'est une

poussière qui doit s'insinuer dans le sang comme un toxique... Assurément Léonard est là, sur les genoux, occupé à fouiller de ses propres mains. Il craint que le heurt du fer ne brise les objets fragiles. (Elle se retourne vers l'aveugle.) Si vous voyiez avec quelle délicatesse il dégage de sa gangue de terre chaque fragment! A le voir, on croirait qu'il va peler un fruit précieux et qu'il a peur de perdre une seule goutte de son suc... (Une pause. Gagnée par une soudaine langueur, elle descend vers l'aveugle dans la zone du soleil.) Anne, mangeriez-vous bien une orange parfumée? Voudriez-vous être à cette heure dans un jardin de Sicile?

ANNE, faisant un geste en l'air, comme pour attirer vers elle  
la jeune fille.

Quelle voix étrange vient de vous monter aux lèvres, Hébé! On dirait une voix neuve, la voix d'une personne qui dormait et qui s'est réveillée tout à coup...

HÉBÉ.

Mon désir vous étonne? Il ne vous plairait pas d'avoir sur les genoux une corbeille de fruits? Oh! avec quelle avidité j'en mangerais, moi! A Syracuse, nous allions dans les bois d'orangers, et nous voyions entre les troncs resplendir la mer. Les arbres portaient sur leurs branches les fruits anciens et les fleurs nouvelles; les pétales pleuvaient sur nos têtes comme une neige odorante; et nous mordions la pulpe juteuse comme on mord le pain.

ANNE, qui tend de nouveau la main pour l'attirer vers elle;  
tandis que l'autre reste encore un peu écartée.

C'est là que vous voudriez vivre. C'est là qu'habite la joie. Tout votre être demande la joie, a besoin de la joie. Ah! comme elle doit resplendir aujourd'hui, votre jeunesse! Vous rayonnez du désir de vivre

comme un foyer rayonne de chaleur. Laissez-moi y réchauffer mes pauvres mains!

La vierge s'approche d'elle et s'assoit à ses pieds sur un escabeau. Au moment où Anne lui touche les joues, elle a un frisson visible.

HÉBÉ.

Pourquoi vos mains sont-elles si froides?

ANNE.

Tout votre visage bat comme un pouls violent.

HÉBÉ.

Le soleil m'a mise en feu. Là-bas, à ma fenêtre, je suis restée à regarder, sous le plein soleil. La pierre de l'appui était brûlante. Ici encore, maintenant, le soleil a envahi toute la chambre; et la bande de lumière arrive jusqu'aux pieds de l'Hermès. Nous sommes assises sur la rive d'un fleuve d'or. Inclinez-vous un peu.

ANNE, la touchant vaguement au visage, aux cheveux.

Comme tu aimes le soleil! Comme tu aimes la vie! Un jour, j'ai entendu Alexandre te dire que tu ressemblais à la Victoire qui délace ses sandales. Oui, je me rappelle... à Athènes... dans un marbre doux comme un ivoire, une figure délicate et impétueuse qui donnait le désir de l'envolement, d'une course aérienne sans limite... Je me rappelle : sa petite tête se dessinait dans la courbe de l'aile qui, au repos, lui pendait de l'épaule. Alexandre disait que l'impatience du vol était répandue en tous les plis de la tunique et que nulle autre image ne représentait plus vivement le don de la célérité divine... Nous vécûmes quelque temps dans l'enchantement de sa grâce juvénile. Chaque jour nous montions à l'Acropole pour la revoir... Est-il vrai que vous lui ressemblez, Hébé?

HÉBÉ, troublée par les manières étranges de l'aveugle  
qui continue à la toucher.

Je suis sans ailes. Vous me les cherchez inutilement.



ANNE.

Qui sait? Qui sait? Les ailes impalpables sont celles qui volent le plus loin. Toute vierge peut être une messagère... (Une pause. Elle continue à effleurer des doigts la jeune fille. Celle-ci fait un mouvement involontaire, comme pour se dérober.) Vous ne souffrez pas que je vous touche? Je sens que vous êtes belle, et je voudrais me représenter votre beauté. Est-ce que mes mains vous répugnent?

HÉBÉ.

Non, non, Anne... (Elle lui prend les mains et les baise.) Mais je ne saurais vous dire la sensation qu'elles me donnent. Il me semble que vos doigts sont voyants... Je ne sais : cela est comme un regard qui insisterait, qui presserait... Chacun de vos doigts est comme une paupière qui effleure... Ah! c'est comme si votre âme tout entière descendait à l'extrémité de vos doigts et que la chair y perdît sa nature humaine. La couleur de vos veines est indicible... (Elle lui pose les lèvres dans le creux de la main gauche, en tremblant.) Ne sentez-vous pas mes lèvres sur votre âme?

ANNE.

Tes lèvres sont brûlantes. Et elles sont lourdes, comme si en elles s'était ramassée toute la richesse de la vie. Ah! comme tes lèvres doivent être tentatrices! Toutes les promesses et toutes les persuasions doivent y résider.

HÉBÉ.

Vous me troublez... Ma vie est enclose dans un cercle étroit, pour toujours peut-être. Je vous lisais tout à l'heure l'*Antigone*. Par moments, je croyais lire mon propre destin. Moi aussi, je me suis consacrée à mon frère; moi aussi, je suis liée par un vœu.

ANNE, avec une tendresse passionnée et inquiète.

La force de ta vie est trop grande pour qu'elle se consume dans le sacrifice. Tu as besoin de vivre, chère enfant, besoin de jouir, de mordre les fruits, d'effeuiller les fleurs! En toi, je sens comme un feu qui s'embrase. Tout ton sang bat sur ton visage, d'une façon si étrange... Oh! je ne connaissais pas encore un battement si violent. Ton cœur, ton cœur... (Elle lui cherche sur la poitrine la place du cœur, se penche pour écouter. Et elle prononce d'une voix plus basse, avec une sorte de mystère, ces paroles :) Il est terrible, ton cœur! Il semble convoiter le monde! il est éperdu de désir...

HÉBÉ.

Oh! Anne...

Elle tremble et se contracte sous les mains de l'aveugle comme sous une torture lente qui l'énerverait et l'épuiserait.

ANNE.

Ne tremble pas! Je suis pour toi comme une sœur morte, qui reviendrait. Un temps fut où mon sang battait aussi de cette façon, où mon désir sans bornes s'élançait aussi vers l'immensité de la vie. Je sais ce que tu rêves, ce que tu souffres et ce que tu attends... Elle existe, la félicité, elle existe sur la terre; au-dessus de chaque tête est suspendue l'heure de la félicité. Tu suis avec dévouement ton frère, qui habite les ruines et fouille les tombeaux; mais tu ne peux renoncer à ton heure. Une force impérieuse a surgi du fond de ton être, tout d'un coup; et il ne t'est plus possible de l'anéantir. Alors même que tu réussirais à la briser, mille rejetons repousseraient de ses racines. Il est inévitable que tu cèdes... (La vierge cache sa face entre les genoux d'Anne et demeure ainsi, toute tremblante.) Ne tremble pas! Je suis pour toi comme une sœur morte, qui te regarde d'outre-vie. Je te parais peut-être comme une ombre : c'est que je suis dans un autre monde. Tu

vois ce que je ne vois pas. Je vois ce que tu ne vois pas. De là vient que tu te sens séparée de moi par un abîme. Et tu ne peux abandonner ton âme sur la mienne comme tu abandonnes ta tête sur mes genoux. Est-ce vrai? (Elle met sur les cheveux de la vierge penchée ses mains caressantes; puis, elle les y plonge.) Que de cheveux! Que de cheveux! Ils sont doux aux doigts comme une eau tiède qui coulerait. Que de cheveux! Ils sont admirables. Si je te les dénouais, ils te vêtiraient jusqu'aux pieds. Ah! les voici qui se dénouent! (Les cheveux dénoués s'épandent sur les épaules de la vierge et retombent jusque sur la robe de l'aveugle, fluides comme une eau copieuse. Les mains d'Anne en suivent les ruisseaux.) C'est un torrent. Ils te couvrent toute. Ils arrivent jusqu'à terre. Ils me couvrent aussi. Que de cheveux! Que de cheveux! Ils ont un parfum... mille parfums... C'est un torrent plein de fleurs!... Ah! tu es toute belle, tu possèdes tous les dons! (Elle se passe les mains sur les tempes, sur les joues, convulsivement, avec un geste d'angoisse : car elle se sent perdue. Sa parole se voile.) Comment pourrait-il renoncer à toi... celui qui t'aimerait? Comment pourrais-tu rester dans l'ombre, toi qui es faite pour donner la joie? Une partie de toi-même dormait dans les profondeurs, et voilà qu'elle s'est réveillée. Tu te connais maintenant, n'est-il pas vrai? Quelquefois, j'ai prêté à ta marche une oreille attentive. Tu marches comme si tu suivais en toi-même une mélodie connue... Ah! si ma bouche pouvait te dire la parole de la félicité! (La jeune fille sanglote, ensevelie sous ses cheveux.) Tu pleures? (Entre les cheveux, elle lui cherche les paupières pour y sentir les larmes.) Tu pleures! tu pleures! Ah! pitié de nous! (Une pause. — Hébé sanglote, toujours dans la même attitude. Anne, inquiète, se tourne vers l'une des portes. Une vive anxiété se manifeste sur son visage, parce qu'elle entend un pas rapide qui monte l'escalier.) C'est Alexandre! Hébé se remet brusquement debout, le visage caché par ses cheveux qui la couvrent toute, frémissante et effarée, dans la zone du soleil.

## SCÈNE IV

Entre ALEXANDRE par la première porte à droite, une gerbe de fleurs sauvages dans les mains, un peu haletant et enflammé. Il s'arrête à l'aspect de la jeune fille, et son trouble est manifeste.

ANNE, dont la voix est redevenue calme et douce.

D'où viens-tu, Alexandre? Nous t'avons attendu longuement. Hébé regardait par la fenêtre sur la route d'Argos, pour découvrir ton cheval; mais tu n'apparaissais pas. D'où viens-tu?

ALEXANDRE, parlant d'une voix limpide et assurée, avec des modulations simples et sobres qui accusent la force d'un sentiment spontané et profond dans tout ce qu'il dit.

J'ai chevauché à travers la campagne, à l'aventure. J'ai traversé l'Inakhos, qui n'a pas une goutte d'eau. Toute la campagne est couverte de petites fleurs sauvages qui se meurent, et le chant des alouettes emplit tout le ciel. Ah! quelle merveille! Je n'avais jamais entendu un chant si impétueux. Des milliers d'alouettes, une multitude sans nombre... Elles partaient de tous les côtés, s'élançaient vers le ciel avec une véhémence de frondes, paraissaient folles, se perdaient dans la lumière et ne réapparaissaient plus, comme consumées par le chant ou dévorées par le soleil... Tout à coup, l'une d'elles est tombée aux pieds de mon cheval, pesante comme une pierre; et elle est restée là, morte, foudroyée par son ivresse, pour avoir chanté avec trop de joie. Je l'ai ramassée. La voici.

ANNE, tendant la main pour prendre l'alouette.

Ah! elle est tiède encore! Comme sa gorge est délicate! Tout à l'heure elle chantait... Regardez, Hébé. (La jeune fille s'approche avec timidité, dans le désordre de ses cheveux.) Vous tremblez... Elle a honte de ses cheveux,

Alexandre. Elle était assise près de moi, tout à l'heure, quand ils se sont dénoués sous ma main et m'ont inondée tout d'un coup... Un prodige! Elle doit en être couverte entièrement. Tu la vois, toi, tu la vois! Êtes-vous dans le soleil, Hébé? Donne-lui tes fleurs, Alexandre; donne-lui tes fleurs.

Hébé fait le geste de ramasser ses cheveux et de les tordre vivement sur sa nuque.

ALEXANDRE, étonné et perplexe, mais avec un sourire, s'avance vers la jeune fille.

Acceptez ces fleurs. (Après avoir en hâte renoué ses cheveux, la jeune fille tend les mains et découvre son visage où apparaissent encore les traces des larmes.) Vous avez pleuré.

ANNE.

Elle me lisait l'*Antigone*. Soudain, la pitié l'a vaincue...

ALEXANDRE.

Vous avez pleuré pour Antigone!

ANNE.

Elle était sur les marches de la terrasse, voyait les tourbillons de poussière s'élever de l'Agora; et la pensée de son frère l'angoissait...

ALEXANDRE.

Vous lisiez le récit du gardien... Jamais, n'est-ce pas? Antigone n'est aussi belle que sous cette tempête de poussière enflammée, dans la plaine aride, alors qu'elle hurle sur le cadavre nu de son frère. Les gardiens, assis sur la colline contre le vent, pour éviter l'odeur, attendent, les yeux clos, que soit passée la tempête aveuglante; mais elle, intrépide au milieu de la fournaise, recueille à pleines mains la poussière et la verse sur le cadavre... Ah! c'est toujours ainsi que je la vois. Quand elle conduit OEdipe par la main ou quand elle va au supplice, elle a moins de beauté et

de grandeur. N'est-il pas vrai? J'aurais voulu être là, quand vous lisiez. Je ne vous ai jamais entendue lire.

ANNE.

Pourquoi ne liriez-vous pas encore quelques pages?

HÉBÉ.

Je n'ai plus le livre.

ANNE.

Vous l'avez sans doute laissé sur l'appui de la fenêtre?

HÉBÉ.

Je l'ai laissé... je ne sais où.

ALEXANDRE.

Vous me lirez quelque chose, un jour.

HÉBÉ.

Je lirai quand vous voudrez.

ALEXANDRE.

Un jour, je voudrais vous entendre lire l'*Électre* de Sophocle, à l'ombre de la Porte des Lions.

ANNE.

Ah! l'invocation à la lumière!

ALEXANDRE.

Un jour, je voudrais vous entendre lire un poème de moi.

ANNE.

Lequel de tes poèmes?

ALEXANDRE, incertain.

Lequel?

Une pause. Par la terrasse ouverte arrive une clameur confuse. Hébé monte rapidement les marches et regarde vers l'Acropole.

HÉBÉ, s'animant.

Ce sont les ouvriers, dans l'Agora. Ils crient d'allégresse. Peut-être ont-ils découvert un sépulcre; peut-être ont-ils retrouvé les Dynastes... Léonard! Léonard!

ALEXANDRE, montant vers elle.

Est-ce que vous voyez Léonard?

HÉBÉ.

Non, je ne le vois pas... La poussière cache tout : le vent est trop fort.... Il doit être là-bas, à genoux, sous la poussière... Léonard!

ALEXANDRE.

Votre voix ne parvient pas jusqu'à lui. Léonard ne peut vous entendre.

HÉBÉ.

Ils ne crient plus. Écoutez!

La masse confuse de ses cheveux se relâche et s'écroule.

ALEXANDRE.

Ils ne crient plus. On ne saisit plus aucun bruit.

Une pause. Tous deux restent quelques instants à côté l'un de l'autre, muets. Le vent pousse vers Alexandre les cheveux dénoués.

ANNE.

Ce silence est étrange. (Tous deux descendent les marches, pensifs. A l'improviste, Hébé sent ses cheveux tirés, et elle jette un petit cri. L'aveugle se dresse, tremblante. L'alouette morte tombe de ses genoux.) Alexandre!

ALEXANDRE, essayant de rire.

Oh! ce n'est rien, Anne. Quelques cheveux d'Hébé se sont pris au chaton de ma bague et se sont arrachés. (Se tournant vers Hébé.) Cela vous a fait mal?

HÉBÉ.

A peine.

Elle pose les fleurs sur une marche et tente de contenir ses cheveux.

ALEXANDRE.

Pardonnez-moi. Je ne m'étais pas aperçu...

ANNE, sur un ton simple, en dissimulant.

Ils sont si doux, les cheveux d'Hébé! As-tu senti, Alexandre? Je voudrais les avoir toujours entre les doigts, comme une fileuse.

Elle s'approche à tâtons de la jeune fille et s'appuie sur son épaule, d'un geste caressant.

ALEXANDRE, essayant encore de rire.

Oh! je n'ai pas osé les toucher. C'est le vent qui les a poussés vers moi. Mon larcin est involontaire : quelques fils de soie pour lier ensemble les pages éparses... (Il cherche à déprendre les cheveux restés pris au chaton.) Mais ils sont inextricables. Quels nœuds sait former le Hasard!

HÉBÉ, tressaillant.

Écoutez! (Arrive une nouvelle clameur.) Ils crient de nouveau.

ANNE.

Quelque grande apparition...

ALEXANDRE.

Avez-vous remarqué, Hébé, comme Léonard était inquiet et anxieux ce matin? Il semblait sortir d'une fièvre nocturne... Peut-être avait-il été visité en songe par le « Roi des Hommes » et s'était-il réveillé avec un grand pressentiment. Est-ce que l'ardeur de ses yeux ne vous faisait point mal? Moi, je ne pouvais le regarder sans souffrir. J'ai pensé longuement à lui, dans la campagne. J'espérais qu'il voudrait m'accompagner : il aurait entendu le chant des alouettes, cueilli des fleurs avec ces doigts qui, depuis trop longtemps, ne connaissent que les pierres et la poussière. Ah! oui, voilà trop longtemps qu'il se courbe sur la terre dure et grise! Fasciné par les sépulcres, il a oublié la beauté du ciel. Il faut que je l'arrache enfin au maléfice...

HÉBÉ.

Vous seul pouvez le faire. Vous savez quel est sur lui votre pouvoir.

ANNE, à voix basse.

Il est malade, très malade.

Hébé la regarde avec un sursaut d'effroi et laisse tomber la gerbe de fleurs.



ALEXANDRE.

Il a vraiment l'aspect d'un homme frappé d'un maléfice, à certaines heures. Cette fois, la terre qu'il fouille est mauvaise, et je me figure que maintenant encore doivent en sortir les miasmes des crimes monstrueux. La malédiction qui pesa sur ces Atrides fut si atroce que certainement il doit en subsister quelque trace redoutable encore dans la poussière foulée par eux. Je comprends que Léonard, qui vit de la vie intérieure la plus intense, en soit troublé jusqu'à la frénésie. Je crains que ces morts, qu'il cherche et qu'il ne réussit pas à découvrir, ne se soient violemment ranimés en lui, ne respirent en lui du terrible souffle qui leur a été infusé par Eschyle : énormes et sanglants comme ils sont apparus dans l'Orestie, frappés sans trêve par le fer et la torche de leur Destin. Ah! que de nuits je l'ai vu entrer dans ma chambre et s'asseoir à côté de ma couche, avec le livre qui lui ôtait le sommeil! Que de nuits nous avons veillé ensemble, lisant à haute voix ces grands vers qui le fatiguaient comme des cris, trop démesurés pour notre souffle humain! Chaque jour, au contact de la terre maudite, il doit sentir croître sa fièvre. Toute la vie idéale dont il s'est nourri doit avoir pris en lui les formes et les reliefs de la réalité. J'imagine qu'à chaque coup de pioche il doit maintenant trembler de tous ses membres, anxieux de voir apparaître le vrai visage d'un Atride, encore intact, avec les signes encore visibles de la violence soufferte, du meurtre cruel...

HÉBÉ.

Écoutez! Écoutez! (On entend une nouvelle clameur, plus longue. La jeune fille, agitée, impatiente, monte à la terrasse. Elle regarde vers l'Agora, dans le grand soleil.) Ils sont montés sur la muraille... Ils crient, ils crient vers moi; ils agitent

les bras... Regardez! Regardez! (Anne prend et tient serré le poignet d'Alexandre, toujours arrêtée au pied des marches, convulsée par l'inquiétude. Hébé s'avance sur la terrasse, se penche à la balustrade. Dans les intervalles qui séparent les phrases brèves qu'elle crie, elle paraît attentive à saisir les signes et les paroles de son frère qui s'approche rapidement.) Léonard! Je vois Léonard!... Il est là, il est là... Je le vois... Maintenant, il descend par la Porte des Lions; il se met à courir; il est tout blanc de poussière... Une grande chose! Une grande apparition!... Léonard!... Ah! il est tombé... Son pied a glissé contre une roche... Mon Dieu!... Il se relève, il court... Mon frère!... Le voici, le voici!... Les sépulcres... Il a retrouvé les sépulcres... tous les sépulcres. Dieu soit loué!... Ah! quelle joie, quelle joie!... Mon frère!... Le voici! Il arrive! (Elle redescend dans la salle, court vers la porte qu'elle ouvre.) Enfin! enfin!... Le voici qui entre, le voici qui monte... Toute la joie, toute la joie! Mon frère! Mon frère!

## SCÈNE V

Entre LÉONARD, blanc de poussière, ruisselant de sueur. Ses yeux brillent dans son visage presque méconnaissable. L'anxiété l'empêche de parler; ses mains tremblent, souillées de terre, couvertes d'égratignures sanglantes. Toute la salle est inondée de soleil.

LÉONARD.

L'or, l'or... les cadavres... Une immensité d'or... Les cadavres tout couverts d'or...

L'anxiété le suffoque. Sa sœur et Alexandre sont près de lui, halepants, pleins de la même émotion. Anne est debout, seule; appuyée au bord de la table, elle se penche vers l'arrivant.

HÉBÉ, avec une tendre pitié.

Calme-toi, Léonard, calme-toi; reprends haleine; repose-toi une minute... As-tu soif? Veux-tu boire?

LÉONARD.

Oh! oui, donne-moi à boire. Je meurs de soif.

Hébé va vers la table, remplit d'eau un verre et le lui présente.

Il boit avidement, d'un trait.

HÉBÉ, tremblante.

Pauvre frère!

ALEXANDRE.

Assieds-toi, je t'en prie! Repose-toi une minute.

LÉONARD, touchant l'épaule d'Alexandre.

Ah! pourquoi n'étais-tu pas là? Pourquoi n'étais-tu pas là? C'est toi qui devais être là, Alexandre! La plus grande et la plus étrange vision qui ait été jamais offerte à des yeux mortels : une apparition éblouissante, une richesse inouïe, une splendeur terrible, soudainement révélée, comme dans un rêve surhumain... Ce que j'ai vu, je ne sais pas le dire. Une succession de sépulcres, quinze cadavres intacts, l'un à côté de l'autre, sur un lit d'or, les visages couverts avec des masques d'or, les fronts couronnés d'or, les poitrines bardées d'or; et partout, sur leurs personnes, à leurs flancs, à leurs pieds, partout une profusion de choses d'or, innombrables comme les feuilles tombées d'une forêt fabuleuse; une magnificence indescriptible, un éblouissement immense, le plus splendide trésor que la mort ait amassé dans l'obscurité de la terre depuis des siècles, depuis des millénaires... Non, je ne sais pas dire, je ne sais pas dire ce que j'ai vu. Ah! c'est toi qui devais être là, Alexandre! Toi seul aurais pu dire...

(Il s'arrête un moment, comme oppressé par l'angoisse. Tous ceux qui écoutent sont suspendus à ses lèvres fébriles.) Pendant une seconde, mon âme a franchi les siècles et les millénaires, a respiré dans la légende épouvantable, a palpité dans l'horreur de l'antique carnage. Les quinze cadavres étaient là, avec tous leurs membres, comme

si on les y eût déposés à l'instant même, aussitôt après le massacre, légèrement brûlés par les bûchers trop vite éteints : Agamemnon, Eurymédon, Cassandre et l'escorte royale, ensevelis avec leurs vêtements, avec leurs armes, avec leurs diadèmes, avec leurs vases, avec leurs bijoux, avec toutes leurs richesses... Tu te rappelles, tu te rappelles, Alexandre, ce passage d'Homère : « Et ils gisaient parmi les vases et les tables dressées; et toute la salle était souillée de sang. Et j'entendais la voix lamentable de la fille de Priam, Cassandre, que la perfide Clytemnestre égorgeait à côté de moi... » Pendant une seconde, mon âme a vécu de cette vie immense et violente. Ils étaient là, les égorgés, le Roi des Rois, la princesse esclave, le cocher et les compagnons : là, sous mes yeux pour une seconde, immobiles. Et, comme une vapeur qui s'exhale, comme une écume qui se détruit, comme une poussière qui se disperse, comme un je ne sais quoi d'indiciblement labile et fugace, ils se sont tous évanouis dans leur silence. Il m'a paru qu'ils étaient engloutis par ce silence même, par ce fatal silence qui entourait leur immobilité rayonnante. Non, je ne sais pas dire ce qui est advenu. Il n'est resté sur place qu'un amas de choses précieuses, un trésor sans pareil, le témoignage de toute une grandeur ignorée... Tu verras, tu verras...

ANNE, à voix basse.

Quel rêve!

ALEXANDRE.

Quelle gloire!

LÉONARD.

Tu verras. Les masques d'or... Ah! pourquoi n'étais-tu pas là, à mon côté?... Les masques d'or défendaient les visages contre le contact de l'air, et par conséquent les visages devaient être demeurés entiers.

Un des cadavres surpassait tous les autres en stature et en majesté, ceint d'une large couronne d'or, avec la cuirasse, avec le baudrier, avec les jambières d'or, environné d'épées, de lances, de poignards, de coupes, tout parsemé d'innombrables disques d'or répandus à pleines mains comme des corolles, plus vénérable qu'un demi-dieu. Je me suis penché vers lui, tandis qu'il se désagrégeait dans la lumière, et j'ai soulevé le masque pesant... Ah! n'ai-je pas vu réellement le visage d'Agamemnon? Celui-ci n'était-il pas le Roi des Rois? Sa bouche était ouverte, ses paupières étaient ouvertes... Tu te rappelles, tu te rappelles Homère : « Comme je gisais mourant, je levai les mains vers mon épée; mais la femme aux yeux de chien s'éloigna et ne voulut pas me fermer les paupières et la bouche, au moment où je descendais à la demeure d'Hadès ». Tu te rappelles? Or la bouche du cadavre était ouverte, les paupières étaient ouvertes... Il avait le front grand, orné d'une feuille ronde en or; le nez long et droit; le menton ovale; et, lorsque j'eus enlevé la cuirasse, il me sembla même que j'entrevois le signe héréditaire de la race de Pélops « à l'épaule d'ivoire »... Tout s'est évanoui dans la lumière. Une poignée de cendres et un tas d'or...

ALEXANDRE, ébloui, étonné.

Tu parles comme quelqu'un qui sortirait d'une hallucination, qui serait en proie au délire. Ce que tu dis est incroyable... Si tu as vraiment vu ce que tu dis, tu n'es plus un homme.

LÉONARD.

J'ai vu, j'ai vu... Et Cassandre! Comme nous l'avons aimée, la fille de Priam, « la fleur du butin »! Tu te rappelles? Ah! comme tu l'as aimée, du même amour qu'Apollon! Muette et sourde sur le char, elle te plaisait pour son « aspect de bête sauvage récemment

prise », pour le feu delphien qui couvait sous sa langue sibylline. Plus d'une nuit, ses cris prophétiques m'ont réveillé... Et elle était là, devant moi, couchée sur un lit de feuilles d'or, avec des roses et des papillons d'or innombrables sur son vêtement, le front ceint d'un diadème, le cou orné de colliers, les doigts chargés de bagues; et une balance d'or était posée sur sa poitrine, la balance où se pèsent les destins des hommes; et une infinité de croix d'or, formées de quatre feuilles de laurier, l'environnait; et ses deux fils, Télédamos et Pélops, bardés du même métal, étaient à ses côtés comme deux agneaux innocents... Voilà comment je l'ai vue. Et je t'ai appelé à grands cris, tandis qu'elle disparaissait. Et tu n'étais pas là! Mais tu verras au moins son enveloppe, tu toucheras sa ceinture vide.

ALEXANDRE, impatient et agité.

Il faut que je voie, il faut que je coure...

LÉONARD le retient par la main, poussé par un irrésistible besoin de parler encore, de communiquer aux autres toute son exaltation fiévreuse.

Des vases merveilleux, à quatre anses ornées de petites colombes, semblables à la coupe de Nestor, dans Homère; de grandes têtes de bœufs toutes en argent massif, avec les cornes toutes en or; des milliers de plaques travaillées en forme de fleurs, de feuilles, d'insectes, de coquillages, de poulpes, de méduses, d'étoiles; des animaux fantastiques en or, en ivoire, en cristal; des sphinx, des griffons, des chimères; des figurines de divinités aux têtes et aux bras chargés de colombes; de petits temples avec des tours chargées de colombes aux ailes ouvertes; des chasses de lions et de panthères, ciselées sur les lames des épées et des lances; des peignes d'ivoire, des bra-

celets, des agrafes, des sceaux, des sceptres, des caducées...

Tandis qu'il évoque toutes ces splendeurs, Anne se laisse tomber sur un siège et couvre son visage avec ses mains, penchée, les coudes appuyés sur ses genoux.

ALEXANDRE, se dégageant.

Laisse-moi y aller! Laisse-moi y aller!

LÉONARD, qui se lève fébrilement.

J'y vais avec toi. Allons.

HÉBÉ embrasse son frère et le supplie, tandis que ses cheveux se défont et s'écroulent encore une fois.

Non, non, Léonard! Je t'en prie! Reste ici un moment, repose-toi un peu, ou du moins reprends haleine! Tu es trop las, tu es à bout de forces...

ALEXANDRE.

J'y vais! j'y vais!

Il sort par la porte de l'escalier.

HÉBÉ, tenant encore son frère dans ses bras avec la pitié la plus tendre.

Ah! en quel état tu es, pauvre frère, pauvre frère! Tu es tout ruisselant... Ta sueur s'est mêlée à la poussière... Tu as le visage presque noir... Et tes pauvres yeux! Comme ils sont enflammés! Tu as les paupières gonflées et rouges comme si tu avais pleuré une année entière... Ils te font mal, ces pauvres yeux? Ah! comme ils doivent te faire mal! Je te donnerai une eau que je connais, pour les laver et les rafraîchir. Repose-toi un peu, dis? Maintenant que ton vœu est accompli, repose-toi... Tu t'es couvert de gloire; tu resplendissais tout à l'heure, quand tu es entré; tu resplendissais de tout cet or... (Elle le couvre presque de ses cheveux, abandonnée contre la poitrine fraternelle. Infiniment tendre, elle lui essuie avec ses cheveux le front, les paupières, les joues, le cou; elle l'enveloppe toute dans sa douceur. Mais Léonard se raidit et la repousse presque, avec une extraordinaire expression de douleur et

de terreur sur son visage exténué, couvert d'une pâleur mortelle.) Laisse que je t'essuie, laisse que je t'essuie! Je ne sais te dire la peine tu me fais... Je ne sais ce que je pourrais te donner pour adoucir ta lassitude, pour te calmer le sang, pour te raviver les joues : je ne sais quel baume, je ne sais quel breuvage... Ah! que de jours tu es resté là, contre la terre, dans les fosses, à respirer la poussière maudite, à te déchirer les mains sur les cailloux, sans trêve, sans trêve! Pauvres mains! Elles sont en lambeaux, maculées de sang, avec les ongles cassés, presque sans chair, sèches comme des sarments... Elles te font mal, ces pauvres mains? Je te donnerai une pâte que j'ai, si douce, toute parfumée de violettes, qui te les guérira bientôt, qui te les fera blanches comme elles étaient jadis... Je me rappelle : tu avais les mains si belles et si fines... Comme tu trembles! Comme tu trembles! (Soudain, Anne lève la tête.) Tu dois te sentir mourir de fatigue. Tu as tendu ta vie comme un arc, jusqu'à la briser. Tu n'as pas une veine qui ne tremble... Tous tes nerfs tremblent comme des cordes qui se relâchent... Tu souffres, tu souffres... (Elle semble frappée par le souvenir des paroles d'Anne. Elle s'arrête avec une expression d'angoisse. Puis, elle prend entre ses mains la tête de son frère et cherche à le regarder dans les prunelles.) Tu n'as rien contre moi, n'est-ce pas? Je n'ai rien fait, n'est-ce pas, qui t'ait chagriné? Dis-le-moi, Léonard! Dis-le-moi!

LÉONARD, d'une voix éteinte, en essayant de sourire.

Oh! non, rien.

HÉBÉ.

Jamais, frère, jamais je ne t'ai aimé comme à cette heure. Ma tendresse pour toi n'a jamais été aussi profonde. Tu es ma pensée continuelle; tu es tout pour mon âme. Emmène-moi où tu voudras, dans le désert le plus stérile, dans la ruine la plus désolée; et, si tu



souris, si tu es content, je serai heureuse... Je veux, moi aussi, rester avec toi au milieu de la poussière; je veux, moi aussi, me déchirer les mains sur les cailloux; je veux, moi aussi, ramasser les ossements des morts; mais il faut que tu souries, que tu aies le front serein... Te rappelles-tu? A Syracuse, tu chantais au milieu de ton travail, et tu paraissais avoir dans l'âme la beauté de la statue que tu cherchais. Je choisissais pour toi les oranges les plus douces et je te les apportais; et tu ne les voulais manger que pelées par mes doigts. Te rappelles-tu? Quand tu étais fatigué, tu t'endormais la tête sur mes genoux, à l'ombre des oliviers; et je veillais sur ton sommeil calme, en pensant à la statue que tu cherchais. Ah! il y a si longtemps que je ne t'ai pas regardé dormir! Tu dois avoir un besoin infini de dormir, de dormir... Tu ne peux plus relever tes paupières... Viens, dans ta chambre. Je veux t'aider. Permetts que je sois pour toi comme une mère. Il faut que tu dormes, que tu dormes d'un sommeil long et profond; il faut que tu laisses ton âme s'éclaircir comme une eau tranquille... Quand tu te réveilleras, tout cet or que tu as découvert, tu le verras comme au fond de toi-même. Et je serai encore à ton chevet. Viens, viens! (Il tâche de se soustraire à cette enveloppante douceur, en proie à une torture intolérable.) Je ne veux plus te sentir trembler ainsi! Viens!

LÉONARD.

Il faut que je retourne là-haut.

HÉBÉ.

Ce n'est pas possible. Il est midi. Regarde! Le soleil est partout : un soleil qui brûle... N'as-tu pas laissé tes gardiens là-haut?

LÉONARD.

Il faut que j'y retourne, il faut que j'y retourne...

HÉBÉ.

Ce n'est pas possible. Tu ne peux y retourner dans l'état où tu es... Tu tomberais en chemin... Écoute ta sœur! On croirait que tu vas défaillir... Souffre que je te conduise.

Elle l'entraîne en lui passant un bras autour du cou et en le couvrant presque de ses cheveux tièdes. Il est blême et désespéré. Anne se lève en silence et, penchée vers eux, reste aux écoutes, tandis qu'ils sortent par la seconde porte à droite. La chambre est inondée de soleil.

## SCÈNE VI

ANNE, demeurée seule, fait quelques pas incertains, accablée d'une obscure tristesse.

ANNE, d'une voix sourde et comme intérieure.

Ils ne m'ont pas adressé une seule parole. Je suis dans une autre vie... Et tout cet or funèbre... Et cette pauvre âme tremblante... Et toute cette douce vie qui brûle dans la belle créature... (Ses pieds rencontrent la gerbe de fleurs tombée des mains de la jeune fille.) Ah! les fleurs sauvages qu'il a cueillies pour elle! (Elle se penche, ramasse toute la gerbe, y plonge son visage et reste muette quelques instants.) Je voudrais pleurer. (Elle fait encore quelques pas.) Nourrice! Nourrice!

LA NOURRICE, accourant par la seconde porte à gauche.  
Me voici, je suis là.

ANNE.

Quelle heure est-il?

LA NOURRICE.

Midi.

ANNE.

Tiens, prends ces fleurs et mets-les dans un vase.

LA NOURRICE.

Elles sont déjà fanées; elles ne peuvent plus vivre.

ANNE, laissant tomber les fleurs.

Allons... (Au moment de partir guidée par la nourrice, un souvenir fait qu'elle s'arrête et se retourne.) Ah! nourrice, regarde là, sur le plancher...

LA NOURRICE, se penchant pour chercher.

Qu'est-ce que tu as perdu?

ANNE.

Cherche... Il y a une alouette morte

## ACTE DEUXIÈME

Une pièce dans l'appartement de Léonard. Le long des murailles qu'illumine une sombre couleur de pourpre, se dressent de grandes armoires à plusieurs rayons qui contiennent les trésors innombrables trouvés dans les sépulcres de l'Agora. Les coupes, les pectoraux, les masques, les diadèmes, les glaives, les haches, les lances, les baudriers, les ceintures d'or brillent confusément dans l'ombre. Sur deux tables inclinées en forme de cercueils, les richesses qui revêtaient les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre ont été disposées de telle sorte que les habillements et les parures dessinent les formes des corps absents. Plusieurs coffres pleins d'ors, plusieurs vases de cuivre pleins de cendres sont au pied des deux tables.

Dans la cloison de droite, il y a une porte fermée. Dans le fond, un balcon ouvert regarde la plaine d'Argos et les montagnes lointaines. L'heure du crépuscule approche, avec ses lueurs vermeilles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

HÉBÉ, debout, est occupée à mettre en ordre les orfèvreries merveilleuses. Elle se penche pour prendre dans les coffres les colliers, les bracelets, les peignes, les bagues, les disques, les petites idoles; et elle les dispose sur une des tables, autour du spectre d'or qui figure vaguement l'antique prophétesse. Des spirales se présentent sous ses doigts : de ces petites spirales en fil d'or dont on se servait pour retenir autour du front les boucles tombantes. Curieuse, elle essaie de les fixer dans ses cheveux. — Derrière la porte, on entend la voix d'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Léonard, es-tu là?

HÉBÉ, tressaillant, hésitant.

Mon frère est sorti depuis quelques minutes... J'ignore où il est allé...

Elle se dirige vers la porte et l'ouvre. Alexandre apparaît sur le seuil,

ALEXANDRE, presque timide.

Ah! vous êtes seule... seule au milieu de l'or...  
Je cherchais Léonard.

HÉBÉ.

J'ignore où il est allé... Peut-être est-il descendu à  
la fontaine Perseia...

Ils évitent de se regarder.

ALEXANDRE, faisant un pas pour entrer.

Vous êtes restée à la garde des trésors, Hébé... Que  
faisiez-vous?

HÉBÉ.

Je disposais autour de Cassandre ses bijoux. Vous  
voyez? Ce coffre en est plein. J'ai promis à mon frère  
que, pour son retour, avant ce soir, tout serait en  
ordre...

ALEXANDRE.

Voulez-vous que je vous aide? Il est déjà tard.

HÉBÉ.

Il est déjà tard...

ALEXANDRE, s'avançant vers la dépouille.

Quelle chose étrange! Il semble que, de cette accu-  
mulation d'or, sorte comme une figure indistincte...  
Le crépuscule, ou une lampe de nuit, pourrait tromper  
les yeux, créer à nouveau la forme entière. Certes,  
Léonard connaît cette illusion. Il doit avoir maintes  
fois revu l'aspect de la Priamide.

HÉBÉ, avec un soupir.

Oh! à présent, ses yeux semblent ne plus voir que  
des fantômes!

ALEXANDRE.

Il ne m'attriste pas moins que vous, Hébé. Je le  
cherchais, dans l'espoir que... Depuis quelques jours,  
lorsque nous sommes ensemble, il paraît tourmenté

continuellement par l'anxiété de me révéler un secret. Je laisse alors tomber sur nous le silence et j'attends, non moins anxieux que lui. Et je crois voir que ses lèvres se gonflent, qu'elles vont s'ouvrir. Mais il renonce à parler, reste clos. Et je n'ose l'interroger, par crainte de lui arracher de force une parole que son âme ne peut me dire encore. Et nous souffrons ensemble une souffrance obscure. (Une pause.) A quoi pensez-vous?

HÉBÉ, chassant loin d'elle sa pensée.

Vous voulez donc m'aider? Mon frère ne tardera pas à revenir.

Elle se penche sur le coffre. Alexandre la regarde.

ALEXANDRE.

Qu'avez-vous dans les cheveux?

Il s'approche d'elle.

HÉBÉ, confuse.

Ah! les spirales... Je les ai mises pour les essayer... Je voulais que Léonard les vit ainsi; car il paraît avoir encore quelque doute sur leur usage antique.

Elle fait un mouvement pour les ôter.

ALEXANDRE, cherchant à la retenir, avec un geste indécis, mais sans la toucher.

Non, non. Pourquoi voulez-vous les ôter? Laissez-les où elles sont!

HÉBÉ, essayant de sourire.

Il faut que je les restitue à la princesse morte, que vous avez tant aimée...

ALEXANDRE.

Non, non. Gardez-les encore un peu dans votre chevelure.

En cherchant à empêcher qu'elle ne les ôte, il lui effleure la main. Tous deux se troublent. Ils se regardent dans les yeux avec une sorte de violence contenue.

HÉBÉ, d'une voix faible, en baissant les paupières.

Vous ne m'aidez pas...

Une pause. Tous deux se penchent sur le coffre des ors.

ALEXANDRE.

Regardez l'intaille de cette bague : une femme assise qui tient trois pavots, et trois figures ambiguës debout devant elle, et sur sa tête la hache à deux tranchants et le disque rayonnant du soleil. Regardez cette autre : une jeune femme assise, qui tend les bras et tourne la tête en arrière, et devant elle un homme qui tend aussi les bras. Regardez : la femme a une grande chevelure.

HÉBÉ.

Elle tourne la tête en arrière...

Une pause. Hébé s'occupe à disposer les ornements autour du fantôme. Alexandre va sur le balcon et reste quelques instants à regarder la campagne. Tous deux luttent contre l'angoisse qui les envahit.

ALEXANDRE.

Elle a vraiment l'aspect fébrile que donne la soif à celui qui en meurt, cette campagne aride. Toutes les campagnes s'adoucissent et respirent, lorsque la nuit approche. Mais celle-ci raconte le supplice de sa soif à la nuit même. Jusqu'au plus tardif crépuscule, on voit blanchir douloureusement les lits de ses rivières desséchées. Les montagnes de là-bas, avec leurs âpres croupes qui chevauchent, ne ressemblent-elles pas à un troupeau d'énormes onagres? On sent que là-bas, derrière le Pontinos, fument les vapeurs du marais de Lerne. Et là-bas, regardez comme l'Arachné s'enflamme! Presque tous les soirs sa cime devient rouge, en mémoire du feu qui annonça aux veilleurs de Clytemnestre la chute de Troie. Depuis l'Ida jusqu'à l'Arachné, quelle longue théorie de messages ardents! Nous la relisions hier, cette merveilleuse énumération de bûchers alpestres allumés par la Victoire... Et, main

tenant, vous pouvez faire couler entre vos doigts la cendre de celui qui annonça par de tels signaux son retour! Vous portez dans vos cheveux les ornements de l'esclave royale qu'il choisit entre les proies de guerre! (Il va de nouveau vers la jeune fille, en la regardant.) Et tout cela est simple, puisque vous le faites. L'abîme du temps se comble, entre vous vivante et ces dépouilles du Roi et de la prophétesse dont vous êtes la gardienne. Tout cet or semble vous appartenir depuis un temps immémorial, puisque vous êtes la Beauté et la Poésie; et tout rentre dans le cercle de votre haleine, tombe naturellement sous votre empire...

HÉBÉ, pâle et tremblante, adossée à la table des ors.

Ne me parlez pas ainsi!

ALEXANDRE.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous parle des vérités que vous avez ouvertes à mon âme? Ne pensez-vous pas, Hébé, qu'il est nécessaire de manifester les vérités intérieures quand elles demandent à être exprimées, du moins pour ceux qui sont résolus à vivre sans languir et sans mentir? Que de fois nous avons replongé dans le silence les choses inattendues qui naissaient en nous et montaient à nos lèvres! Je ne puis me le rappeler sans regret et sans remords. Il me semble que je les vois onduler sous une eau muette, comme des choses froides et informes. Et ces choses, qui sait quelles joies nouvelles, quelles nouvelles douleurs, quelles nouvelles beautés elles auraient pu engendrer en nous, si elles s'étaient rencontrées dans les courants de nos voix vivantes! Ah! celui qui cache, qui dissimule, qui étouffe, celui-là ment à la vie! Pourquoi sommes-nous donc restés jusqu'à ce jour sans nous regarder dans les yeux? Avions-nous peur de lire dans notre regard quelque honte? Avions-nous peur



de reconnaître dans notre aspect ce que déjà nous savions l'un et l'autre?

HÉBÉ, avec angoisse.

Nous savons aussi qu'il y a des choses qui ne peuvent être et ne pourront jamais être.

ALEXANDRE.

Ah! encore une contrainte!

HÉBÉ.

Nous savons qu'il y a, pour disjoindre les créatures, des choses plus fortes que la mort. La mort ne pourrait nous séparer autant que ces choses-là nous séparent.

ALEXANDRE.

Quelles choses?

HÉBÉ.

Vous les connaissez. Des choses sacrées.

ALEXANDRE.

Ah! je voudrais tarir mille vies pour que vos lèvres pussent boire!

HÉBÉ.

Ne me parlez pas ainsi!... A côté de vous, jointe à la vôtre, il y a une vie bien plus précieuse que la mienne, une vie d'une qualité presque divine. Elle est si profonde que jamais je n'ai pu m'approcher d'elle sans trembler dans toutes mes veines. Il semble que rien ne lui est inconnu et que rien ne lui est étranger. Chaque fois que j'ai pu me pencher vers elle, j'ai senti passer dans sa profondeur je ne sais quelles beautés mystérieuses qui m'ont exaltée et humiliée tout ensemble. Et jamais comme sur ces genoux-là je n'avais pleuré des pleurs qui me fissent tant de bien et tant de mal.

ALEXANDRE.

Vous ne savez pas de quelles stérilités terribles et imprévues le Temps frappe les plus hautes communions humaines. Les racines les plus puissantes demeurent enfoncées et nouées sous la terre; mais leur force souterraine, devenue inerte, n'engendre plus ni une feuille ni un fruit. Au contraire, ne sentez-vous pas, lorsque votre vie est voisine de la mienne, une vibration occulte qui ressemble à la ferveur du printemps? Il suffit de votre seule présence pour donner à mon esprit une fécondité incalculable. Lorsque nous étions sur la terrasse, l'autre jour, dans ce silence qui suivit les cris, et tandis que le vent poussait vers moi vos cheveux, mon âme se dilata en quelques secondes par delà toute limite, embrassant un nombre infini de choses nouvelles; et la poussière même des sépulcres était pour elle un flot de germes qui devaient éclore. Nous pourrions nous asseoir l'un à côté de l'autre dans une solitude, loin des chemins des hommes, immobiles et muets comme les campagnes au matin; et chaque souffle du vent nous apporterait une semence merveilleuse.

HÉBÉ.

C'est en vous, en vous seul qu'est toute la puissance.

ALEXANDRE.

C'est en vous, en vous seule que sont toutes ces choses dont les hommes ont le regret, même sans les avoir jamais possédées. Quand je vous regarde, quand j'entends le rythme de votre haleine, je sens qu'il y a d'autres beautés à dévoiler, d'autres biens à conquérir, et qu'il y a peut-être dans le monde des actions à accomplir aussi délicieuses que les plus beaux rêves de la poésie. Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvai, un jour que j'étais auprès de vous, à la première appa-

rition de l'amour et du désir. Ce fut un sentiment extraordinaire que je ne puis exprimer sinon par son analogie avec un réveil de ma lointaine adolescence. Je me souviens de ce réveil comme d'une nativité joyeuse, comme d'une aurore où je serais né à une autre vie infiniment plus pure et plus forte et où se seraient subitement ouvertes sur ma tête les mains closes du Destin. Je naviguais pour la première fois des côtes de la Pouille aux eaux de la Grèce. Et ce fut dans le golfe de Corinthe, dans la baie de Salone, à l'ancre d'Itéa, où je devais aborder pour monter à Delphes. Vous connaissez ces lieux, vous pèlerine de toutes les plages consacrées au Mystère et à la Beauté.

HÉBÉ, comme en rêve.

Salone! Je me rappelle : une baie d'azur, tout échan-crée de petites anses secrètes comme des fonds de coquillages, roses comme des coquillages, vers le soir... Parmi les montagnes cavernueuses, entre les rochers, sur quelques bandes de terrain fauve, ondoyaient des épis rares et maigres où s'entremêlaient des buissons d'herbes aromatiques... Je me rappelle : un soir, sur une montagne, le chaume s'incendia. Les flammes légères et serpentinees couraient entre les rochers avec la rapidité des éclairs. Je n'avais jamais vu un feu si allègre et si mobile. La brise nous apportait le parfum des herbes brûlées. Toute la mer semblait embaumée de menthe sauvage. Des milliers de faucons effrayés tourbillonnaient sur l'incendie, emplissant de leurs cris tout le ciel...

ALEXANDRE.

Ce fut là, ce fut là. Je m'étais endormi sur le pont, la face tournée vers les étoiles, dans une nuit d'août. A l'aube le bruit des chaînes dans les écubiers me réveilla, lorsque déjà le navire s'était arrêté. Vous savez à quelle

distance le Parnasse répand, même aujourd'hui, la sainteté de son mythe. Vos yeux, ces yeux où ont passé les plus belles et les plus augustes visions de la terre, ont bu certainement la lumière idéale qui, les matins d'été, environne la montagne apollonienne. Couché encore, je ne voyais que les cimes fabuleuses dans la muette pâleur du ciel; mais le chant des coqs m'arrivait des ports : un chant agile et fier, d'incessants appels et d'incessantes ripostes qui seuls emplissaient le silence de l'enceinte sublime. Ah ! jamais, jamais je n'oublierai les promesses de joie que fit à ma vie nouvelle, dans ce lieu et dans cette aube, le chant animateur !

HÉBÉ.

C'est vrai, c'est vrai ! Je me rappelle...

ALEXANDRE.

Eh bien ! le sentiment extraordinaire de cette aube lointaine, je l'ai retrouvé à l'heure généreuse où je découvris la puissance qui est en vous. Vos lèvres étaient immobiles ; mais j'entendais monter de tout votre sang un chant qui renouvelait ces anciennes promesses. Ah ! je le savais bien ! Je savais que toutes ces promesses, tôt ou tard, me seraient tenues. Voilà pourquoi j'ai attendu avec confiance... Et vous êtes arrivée comme une messagère ; vous êtes apparue dans mon chemin au moment où je me repliais sur moi-même, perplexe, assailli d'inquiétude pour le retard qui se prolongeait. Maintes fois déjà je vous avais regardée, j'avais écouté le son de votre voix ; mais, en cet instant, vous m'apparûtes comme une créature nouvelle se dégageant tout à coup d'un voile qui la cachait... Maintes fois je vous avais regardée sans voir, je vous avais écoutée sans entendre. Mais à présent je vous reconnais ; et vous me rappelez toutes les promesses de cette aube lointaine. Et je ne renon-

cerai à aucune, dussé-je contraindre violemment le Destin à me les tenir...

HÉBÉ, se tordant d'angoisse.

Taisez-vous, taisez-vous! Vous parlez comme un homme enivré...

ALEXANDRE, sans plus contenir son ardeur.

J'ai besoin de vous, j'ai besoin de vous! Si jamais les formes que j'ai données à mes pensées vous ont paru belles, si jamais le langage de ma poésie vous a paru consolateur, si jamais vous avez reconnu quelque noblesse à mon intelligence — je vous en prie, je vous en prie! — veuillez ne pas mal entendre cette nécessité qui me pousse vers vous. Ma vie, à cette heure, est comme un fleuve gonflé par les eaux du printemps et chargé de forêts déracinées, qui fait furie à son embouchure encombrée et obstruée par l'abondance même qu'il transporte. Et il me semble que vous, vous seule, pouvez écarter l'obstacle : vous seule, avec un brin d'herbe, avec la tige d'une fleur dans votre petite main...

HÉBÉ.

Oh! non, non. Ce n'est pas moi... Votre rêve vous aveugle...

ALEXANDRE.

Vous, vous seule! Vous m'appartenez comme si vous étiez ma créature, façonnée de mes mains, inspirée de mon souffle. Votre visage est beau en moi comme est belle en moi une pensée. Lorsque vos paupières battent, il me semble qu'elles battent comme mon propre sang et que l'ombre de vos cils touche le fond de mon cœur...

HÉBÉ.

Taisez-vous! taisez-vous! Je suffoque... Ah! je ne pourrai plus vivre!

ALEXANDRE.

Vous ne pourrez vivre qu'en moi et par moi, puisque désormais vous êtes dans ma vie comme votre voix est dans votre bouche. Combien longtemps je vous ai attendue ! Avec quelle foi je vous ai attendue ! Je ne vous demande pas ce que vous avez fait pendant les années où nous sommes restés étrangers l'un à l'autre, cachés l'un à l'autre, invisibles l'un pour l'autre quoique voisins, quoique respirant sous le même ciel. Je le sais, je le sais. Vous avez plongé votre âme dans le Mystère et dans la Beauté, vous avez bu la poésie aux plus lointaines sources, vous avez rêvé vos rêves à la splendeur des plus hauts destins révolus. Je sais, je sais ce que vous avez fait pour qu'un poète enfin retrouvât présente l'antique âme humaine dans la fraîcheur de votre amour.

HÉBÉ.

Vous exaltez par votre souffle la plus humble des créatures. Je n'ai rien été qu'une bonne sœur. J'ai porté en tout lieu ma simple tendresse au frère qui travaillait.

ALEXANDRE.

Mais ne vivait-il pas à côté de la bonne sœur une autre créature ? Elle embuait de son haleine d'or les médailles de Syracuse, à peine extraites de la glèbe rude ; et les empreintes immortelles redevenaient splendides sous la tiédeur de ses doigts. Elle s'agenouillait sur les fosses où gisaient les statues renversées, délivrait leurs visages de la gangue inerte et voyait tout à coup dans la terre opaque sourire la sérénité d'une vie divine. A Marathon, sur le champ de la bataille, elle lisait avec des yeux pleins de larmes les noms des Athéniens tombés, inscrits sur une colonne héroïque ; et à Delphes, elle devinait la mélodie du pœan gravé sur le marbre d'une stèle sacrée. En quelque endroit

que subsistât le vestige des grands mythes ou un fragment des images parfaites, elle passait avec sa grâce animatrice et cheminait à travers les lointains des siècles, aussi légère que celle qui, dans une campagne semée de ruines, suivrait le chant des rossignols...

HÉBÉ.

Qui était cette femme? Comment me reconnaîtrais-je en elle? Pour vous, tout se transfigure! Je fus seulement une aide débile, mais de bonne volonté; et les joies et les peines de mon frère étaient mes joies et mes peines. Mon cœur tremblait lorsque tremblait son cœur...

ALEXANDRE.

Ah! de quel mystère et de quelle beauté n'avez-vous pas le reflet sur votre personne? Vous aussi, vous aussi, comme cette Cassandre dont vous recueillez les cendres et les ors, vous avez mis le pied sur le seuil de la Porte Scée. A travers les couches superposées des sept villes, vos yeux ont reconnu les signes de l'incendie fatal prophétisé par la voix infatigable de celle qui, là, dans votre ombre, se tait maintenant. L'erreur du temps n'a-t-elle pas disparu pour vous? Les lointains des siècles ne sont-ils pas abolis pour vous? Il était nécessaire qu'enfin, dans une créature vivante et aimée, je retrouvasse cette unité de la vie à laquelle tend l'effort de mon art. Vous seule possédez le secret divin. Lorsque votre main prend le diadème qui ornait le front de la prophétesse, il semble que ce geste évoque l'âme antique; et une résurrection idéale magnifie un acte si simple. Il y a en vous une puissance évocatrice que vous ignorez vous-même. Le plus simple de vos actes suffit pour me révéler une vérité inconnue. Et l'amour est comme l'intelligence : il resplendit en proportion des vérités qu'il découvre. Dites-moi, dites-moi : y a-t-il une chose qui vous paraisse

plus sacrée, plus digne d'être conservée et exaltée par-dessus tout obstacle et contre toute prohibition?

HÉBÉ, à bout de forces.

Hélas!... Vous êtes ivre de vous-même. Ce que vous croyez voir en moi n'est que dans vos pupilles. Votre parole crée de rien l'image que vous voulez aimer. C'est en vous, en vous seul qu'est toute la puissance.

ALEXANDRE.

Qu'importe? Toute la puissance qui est en moi resterait prisonnière et se perdrait en mille tourbillons intérieurs, si la divine volupté qui est en vous ne l'attirait et ne l'excitait à se manifester par des formes et des mouvements de joie. C'est la joie, la joie que je vous demande! L'autre jour, quand je vous ai donné les fleurs, votre visage conservait la trace des larmes; mais autour de vous, dans le soleil, tous vos cheveux impatients respiraient la joie. Il est nécessaire que je sois libre et heureux dans la vérité de votre amour, pour qu'enfin je trouve la parole attendue par plusieurs. J'ai besoin de vous, j'ai besoin de vous.

HÉBÉ, recueillant ses forces.

Eh bien! dites : que voulez-vous faire?... Que voulez-vous faire de moi, des créatures que j'aime et que vous aimez? Dites!

Une pause.

ALEXANDRE.

Laissez le destin s'accomplir...

HÉBÉ.

Mais la douleur? Ne sentez-vous pas qu'une nuée de douleur est sur nos têtes et s'alourdit et nous opprime? Ne sentez-vous pas que de chères âmes voisines souffrent, parce qu'elles pressentent une faute ou craignent un désastre dont elles ne savent pas se préserver? Tout à l'heure, vous avez rappelé mes



larmes... Ah! si je pouvais vous dire quels furent alors ma pitié et mon effroi! *Elle* savait, *elle* savait. J'ai senti qu'*elle* savait. Ses mains si vivantes — ah! trop vivantes! — me fouillaient l'âme comme on fouille un vêtement, jusque dans les replis les plus cachés. Supplice indicible! Mon secret était entre ses mains, et elle l'effeuillait comme on effeuille une rose cueillie. Et pourtant, je sentais en elle je ne sais quelle douceur qui se mêlait à sa désespérance; et il me semblait que tour à tour son cœur se serrait comme un nœud et s'ouvrait comme un calice, et qu'elle voulait renoncer à vivre, et qu'elle se soulevait éperdument vers la vie...

Une pause.

ALEXANDRE, avec hésitation.

Croyez-vous qu'elle est certaine?

HÉBÉ.

Elle est certaine. (Une pause.) Et *lui*? Ne croyez-vous pas qu'il ait aussi un soupçon?

ALEXANDRE.

Oh! non, il ne soupçonne rien. J'en suis sûr...

HÉBÉ.

Mais son changement étrange, mais sa tristesse secrète et presque sauvage, mais son attitude envers moi... Par moments, il fixe sur moi un regard intolérable. Quand je m'approche de lui, quand je lui prends les mains, il me semble par moments qu'une répulsion violente s'élève contre moi de tout son être...

ALEXANDRE.

Vous vous trompez. Il ne soupçonne rien. Mais son mal l'agite étrangement.

HÉBÉ.

Son mal! Vous aussi vous croyez qu'il est vraiment malade?

ALEXANDRE.

Ses nerfs sont brisés par une tension trop longue et trop forte. D'obscures imaginations doivent tourmenter son esprit exténué. Certainement il y a en lui quelque chose d'inexplicable... Mais il me parlera; il me dévoilera le fantôme qui le poursuit, me confesera sa terreur. Ce n'est pas impunément qu'un homme ouvre les tombeaux et regarde le visage des morts; et de quels morts! (Une pause.) Il me parlera. Hier soir, il était sur le point de me parler... J'irai le trouver ce soir. Ne savez-vous pas où il est?

HÉBÉ.

Non. Peut-être à la fontaine Perseia. C'est le lieu qu'il préfère, quand il désire être seul... Ah! l'eau! l'eau! Qu'y a-t-il au monde de plus doux que l'eau! Ici, tout est desséché; la soif est partout... La fontaine est l'unique refuge : on y entend un murmure qui assouplit les pensées. (Elle s'éloigne de la table des ors et se dirige vers la fenêtre, avec une lenteur où il y a de l'abandon.) L'eau! Depuis combien de temps n'ai-je pas vu un grand fleuve courir sur une prairie verte, un lac dans une couronne de bois, une cascade plus blanche que la neige...

ALEXANDRE, l'arrêtant tout à coup au passage et lui prenant les mains, pâle de désir.

Ah! belle, belle, et douce vraiment, et fraîche vraiment comme une eau qui coule, comme une source qui désaltère... Toute votre beauté, ah! il me semble que toute votre beauté se répand sur mes sens comme une eau vive, comme une eau qui palpite, qui tremble...

HÉBÉ, défaillante.

Laissez-moi, laissez-moi, Alexandre!

ALEXANDRE, comme enivré.

Je sens l'amour dans toutes vos veines, je le sens dans tous vos cheveux, je le sens qui monte, qui monte; je le vois sourdre de dessous vos paupières... Sous vos paupières, je sens comme l'arome des larmes... Tout votre visage pâlit au dedans de moi-même... Vous êtes toute en moi comme un breuvage que j'aurais bu...

Il tend ses lèvres vers les lèvres de la vierge. Elle fait un bond en arrière, éperdue, réprimant mal un cri. Ils restent l'un en face de l'autre, haletants, incapables de parler.

HÉBÉ, tressaillant.

Écoutez!

ALEXANDRE.

Quoi?

HÉBÉ.

Cette voix... (Pendant quelques instants ils sont tous les deux aux écoutes.) C'est sa voix, sa voix! Elle vous cherche; oui, elle vous cherche.

ALEXANDRE.

Ne craignez rien.

HÉBÉ.

Elle sait tout. Elle comprend tout. Il est impossible de lui rien cacher... A peine arrivée ici, elle entendra du seuil battre nos veines. Il est impossible de lui rien cacher...

ALEXANDRE, avec tristesse.

Il ne faut rien cacher à l'âme qui est digne de recevoir la vérité.

HÉBÉ.

Mais la douleur...

ALEXANDRE, avec une tristesse plus profonde.

Elle est l'esclave de la douleur; et il ne nous est pas donné de rien faire pour l'en délivrer. Elle est dans une autre vie.

HÉBÉ,

Dans une autre vie!

Elle penche la tête et se dirige vers la porte.

## SCÈNE II

ANNE, guidée par LA NOURRICE, apparaît sur le seuil. Tout son aspect exprime une douleur extraordinairement calme.

ANNE.

Hébé!

HÉBÉ, la prenant par la main.

Me voici, je suis là.

ANNE.

Va, va, nourrice. (La nourrice disparaît. La jeune fille conduit l'aveugle vers Alexandre.) Alexandre!

ALEXANDRE.

Me voici, Anne!

L'aveugle tend vers lui une main qu'il prend. Et, pendant quelques instants, elle reste ainsi entre eux, silencieuse. Ensuite, elle se détache de lui et attire à elle Hébé.

ANNE.

Donnez-moi un baiser, Hébé. (Elle la baise sur la bouche.) Il me semble que vous êtes restée loin de moi pendant un temps infini... Qu'avez-vous fait? (La jeune fille, frappée, hésite à répondre.) Qu'avez-vous fait?

HÉBÉ, d'une voix mal assurée.

Je suis restée ici presque tout le jour, à aider mon frère.

Alexandre sort sur le balcon et, appuyé à la balustrade, il regarde la campagne.

ANNE.

C'est ici la chambre des ors?

HÉBÉ.

Oui, c'est la chambre des ors.

ANNE.

Et des cendres?

HÉBÉ.

Et des cendres.

ANNE.

Où sont les cendres?

HÉBÉ.

Là, dans les vases de cuivre.

ANNE.

Conduisez-moi. Je voudrais les toucher.

HÉBÉ, la conduisant près des vases funéraires.

Elles sont devant vous. Ici, les cendres de Cassandre ;  
là, les cendres du Roi.

ANNE, à voix basse.

Cassandre ! Elle aussi, elle voyait... Elle voyait sans cesse autour d'elle le malheur et la mort... (Elle se penche sur le vase et prend une poignée de cendres qu'elle fait couler entre ses doigts.) Comme ses cendres sont douces ! Elles coulent entre les doigts comme le sable de la mer... Hier, tu as lu les paroles qu'elle prononce, Alexandre. Parmi tant de cris terribles, il y avait aussi quelques soupirs infiniment doux et tristes. Les vieillards la comparaient au « fauve rossignol ». Que disaient donc ses paroles, quand elle se rappelait son beau fleuve asiatique ? et quand les vieillards l'interrogeaient sur l'amour du dieu ? Est-ce que tu les as dans la mémoire ?

HÉBÉ.

Il ne vous a pas entendue, Anne.

ANNE.

Il ne m'a pas entendue ?

HÉBÉ.

Il est sur le balcon.

ANNE.

Ah! il est sur le balcon...

HÉBÉ, se tournant vers le balcon.

Il regarde le coucher du soleil. Un coucher merveilleux. Derrière l'Artémision, tout le ciel est en flammes. La cime de l'Arachné brûle comme une torche. Le reflet rouge arrive jusqu'ici, frappe sur l'or.

ANNE.

Conduisez-moi près de l'or.

HÉBÉ, la conduisant vers une table.

Voici la dépouille de Cassandre.

ANNE, touchant légèrement.

Son masque est là?

HÉBÉ, dirigeant les mains de l'aveugle.

Le voici.

ANNE, palpant le masque d'or.

Comme sa bouche est grande! Le travail horrible de la divination l'avait dilatée. Elle criait, implorait, se lamentait sans trêve. Imaginez-vous sa bouche dans le silence? Comment pouvait-elle être dans le silence, la forme de ses lèvres douloureuses? Quelle stupeur, quand elle se tait, quand l'Esprit lui concède une pause entre deux vociférations! Ce soir, Hébé, vous me relirez le dialogue entre les vieillards et elle. Est-ce que vous avez dans la mémoire ses paroles, quand elle parle du dieu qui l'aimait, et que les vieillards lui demandent si elle a cédé au lutteur? Elle m'apparaît toute rouge de honte, à ce moment-là... « Je promis, dit-elle, je promis... » Est-ce que vous avez ses paroles dans la mémoire?

HÉBÉ, de plus en plus troublée.

Non. Ce soir, Anne, je vous lirai...

ANNE.

« Je promis, mais je ne tins pas ma promesse », dit-elle. Elle trompa le dieu, qui se vengea. Personne désormais ne la crut. Elle était seule, au sommet d'une tour, avec sa vérité. (Une pause. Elle continue à palper la dépouille). Vous aussi, comme Alexandre, vous aimez ce « fauve rossignol » ?

HÉBÉ.

Son destin est atroce. Elle est une martyre.

ANNE.

Elle était très belle; elle était « belle comme Aphrodite ». Léonard a vu son visage sous le masque d'or! C'est étrange : il me semble que je l'ai vu aussi... De quelle couleur pensez-vous qu'étaient ses yeux?

HÉBÉ.

Noirs, peut-être.

ANNE.

Non, ils n'étaient pas noirs, mais ils le paraissaient, parce que, dans l'ardeur fatidique, les pupilles se dilataient au point de dévorer les iris. Je crois que, dans le repos, lorsqu'elle essayait l'écume de ses lèvres livides, elle avait les yeux doux et tristes comme deux violettes. Ainsi devaient-ils être avant de se fermer pour toujours. Vous rappelez-vous, Hébé, ses dernières paroles? Est-ce que vous les avez dans la mémoire?

HÉBÉ.

Ce soir, Anne, je vous lirai...

ANNE.

Elle parle d'une ombre qui passe sur toutes les choses et d'une éponge humide qui efface tous les vestiges, n'est-ce pas? « Et cela, dit-elle, est ce sur

quoi je gémiss plus que sur tout le reste. » Telles sont ses dernières paroles. (Une pause. Elle tient entre ses mains une balance d'or.) Écoutez!

HÉBÉ.

Ce sont les faucons de la montagne Eubœa qui crient.

ANNE.

Comme ils crient, ce soir!

HÉBÉ.

Ils crient plus fort, lorsque l'air est embrasé.

ANNE.

Pourquoi crient-ils? Je voudrais comprendre les voix des oiseaux, comme la Divinatrice. Je ne connaissais pas cet épisode de son enfance, que m'a raconté Alexandre. On la laissa une nuit dans le temple d'Apollon; et, au matin, on la retrouva étendue sur le marbre, enveloppée dans les anneaux d'un serpent qui lui léchait les oreilles. Depuis lors, elle comprit toutes les voix éparses dans l'air. Elle comprendrait maintenant les cris des faucons...

HÉBÉ, s'oubliant presque.

Des cris de joie, des cris de joie! Si vous voyiez quelles belles et fières créatures! Ils sont gorgés de vie. Ils sont tout armés de vie. Ils ont les couleurs de la roche : les ailes brunes, le corps rougeâtre, la poitrine blanche, la tête grise. Rien n'est plus gracieux et plus féroce que leur tête grise, où les yeux noirs brillent au milieu d'un petit cercle jaune. Avant-hier, comme je les regardais dans le ciel, un des gardiens frappa l'un d'eux en pleine poitrine, d'un coup de fusil. L'oiseau tomba presque à mes pieds, et, comme je me baissais pour le ramasser, il essaya, quoique blessé à mort, de se jeter sur ma main. Le sang le suffoquait et ruisselait de son bec; une espèce de sanglot



le secouait, tandis que les gouttes rouges tombaient une à une. Les yeux s'alanguirent, les serres se contractèrent, la petite tête s'inclina sur la poitrine. Encore un sanglot vermeil. Ce fut le dernier. Il ne me resta dans la main qu'une sorte de haillon... Et, quelques secondes auparavant, une vie si libre et si violente avait palpité dans le ciel!

ANNE.

Comme vous parlez de la vie et comme vous parlez de la mort! (Une pause.) Alexandre est toujours sur le balcon?

HÉBÉ.

Oui.

ANNE.

Que fait-il?

HÉBÉ.

Il regarde au loin.

Une pause.

ANNE.

Quel est cet objet que j'ai entre les doigts?

HÉBÉ.

Une balance.

ANNE.

Ah! une balance! (Elle touche les deux plateaux.) Elle était posée sur la poitrine de la princesse morte?

HÉBÉ.

Oui, sur sa poitrine.

ANNE.

Pour peser les destins! Mais elle n'est pas juste, n'est-ce pas? Non, elle n'est pas juste. Il me semble qu'elle penche d'un côté.

HÉBÉ.

Elle penche. Il manque d'un côté l'un des rubans d'or qui soutenaient le plateau.

ANNE.

De quel côté?

ALEXANDRE, rentrant du balcon.

Voici Léonard qui revient.

BLANCHEMARIE.

D'où?

ALEXANDRE.

De la fontaine Perseïa.

ANNE, déposant la balance.

Voulez-vous que nous descendions à la fontaine, Hébé? Voulez-vous m'y conduire? Nous nous assoirons un peu sur la pierre, près de la source, pour respirer ce parfum de la menthe et des myrtes qui fait tant de bien.

HÉBÉ.

Je suis à vous, Anne. Voici mon bras.

## SCÈNE III

Entre LÉONARD, qui promène sur tous les assistants un regard lucide et inquiet. Son aspect exprime une inquiétude incessante et l'effort pénible d'une contrainte intérieure.

LÉONARD.

Ah! vous êtes ici, Anne...

Il s'approche de l'aveugle avec un geste affectueux.

ANNE.

Vous revenez de la fontaine?

LÉONARD.

Oui, je reviens de là-bas... Je vais là-bas presque tous les jours, au coucher du soleil. C'est l'heure où le parfum des myrtes devient aussi fort que l'encens et

donne une sorte de stupeur... Il est très fort ce soir : c'est comme s'il flottait sur l'eau. En buvant, il m'a semblé que je sentais dans l'eau la saveur de l'huile essentielle...

ANNE.

Vous avez entendu, Hébé?

HÉBÉ.

Vous plaît-il de venir, Anne? Voici mon bras.

ANNE, prenant le bras de son guide.

Nous descendons à la fontaine... Le soleil est-il déjà couché, Alexandre?

ALEXANDRE, au seuil du balcon.

Oui, couché.

ANNE.

Il ne fait plus jour?

ALEXANDRE.

Il y a encore un peu de lumière.

ANNE.

C'est pour cela que les faucons crient.

ALEXANDRE.

Ils crient très tard, jusqu'aux premières étoiles.

ANNE.

Adieu.

Elle sort avec la jeune fille.

## SCÈNE IV

ALEXANDRE reste près du balcon, adossé à l'un des chambranles, regardant toujours la campagne. LÉONARD suit des yeux, jusqu'au delà du seuil, sa sœur qui conduit l'aveugle.

ALEXANDRE.

Quel est ce feu, là-bas, sur la cime de Larisse! Regarde! Un, deux, trois feux... Un autre feu encore,

sous le Lycon. Tu vois? Tu vois les colonnes de fumée? Elles paraissent immobiles. Pas un souffle. Quelle paix infinie! C'est un des soirs les plus beaux et les plus solennels que j'aie jamais vus. (Léonard s'approche de son ami, lui pose une main sur l'épaule avec un geste fraternel, et il demeure silencieux.) Regarde la couleur et le profil des montagnes sur le ciel! Chaque fois que je les regarde, le soir, je fais un acte spontané d'adoration à leur divinité. En nulle terre comme en celle-ci on ne sent ce qu'a de divin l'aspect des montagnes lointaines. N'est-il pas vrai?

LÉONARD, d'une voix troublée.

Oui, c'est vrai. Il faut prier les montagnes : elles sont pures.

ALEXANDRE.

Comme elles sont pures, ce soir! On les croirait faites de saphir. L'Arachné seul rougeoie encore : sa cime est toujours la dernière à s'éteindre. Mais ces feux? Ils se multiplient, se propagent depuis le haut des collines jusqu'à la plaine... Regarde : sous Larisse, il y en a une couronne. C'est étrange, que les colonnes de fumée soient si blanches. On les croirait illuminées par une autre lumière, par une lune invisible. N'est-il pas vrai? Et elles sont religieuses : elles emportent peut-être les implorations des hommes.

LÉONARD.

Peut-être. Les hommes implorent l'eau pour la terre qui a soif.

ALEXANDRE.

Elle est terrible, cette soif. (Une pause. Léonard s'éloigne, fait quelques pas dans la pièce où l'ombre commence à s'épaissir autour des trésors qui luisent confusément. Il est incapable de contenir son agitation intérieure. Il s'approche de la table où gît la dépouille de Cassandre. Son ami le suit d'un regard anxieux.) Ah! tu regardes si les bijoux de Cassandre sont bien disposés... Ta

sœur était occupée à les mettre en ordre, quand je suis venu. Je voulais l'aider; mais ensuite... nous avons parlé... et l'heure a passé comme un éclair... Nous avons parlé de toi aussi, Léonard.

LÉONARD, agité.

De moi?

ALEXANDRE.

Oui, de toi, de ton secret...

LÉONARD, pâlisant.

De mon secret?

ALEXANDRE, s'approchant et lui prenant la main  
avec une tendresse grave.

Qu'est-ce que tu as? Dis-moi, qu'est-ce que tu as?  
Pourquoi trembles-tu ainsi?

LÉONARD.

Je ne sais pourquoi je tremble...

ALEXANDRE.

Je ne suis donc plus le frère de ton âme? Depuis tant et tant de jours j'attends que tu me parles, que tu me confesses ta peine... Tu n'as donc plus confiance en moi? Je ne suis donc plus pour toi celui qui comprend tout et à qui l'on peut tout dire?

LÉONARD, réprimant l'angoisse qui le serre à la gorge.

Oui, oui, tu l'es toujours, Alexandre... Que ne te dois-je pas? Qu'étais-je avant de te connaître, avant de communier avec ton âme? Qu'étais-je? Ah! je te dois tout : la révélation de la vie... Tu m'as fait vivre de ta flamme; tu as fait vivre autour de moi toutes les choses qui auparavant étaient mortes... Ah! que serait pour moi tout cet or, si je ne t'avais pas connu? Un métal inerte. Et toi, toi seul m'as fait digne d'assister à un tel prodige...

ALEXANDRE.

Et maintenant? Ne puis-je rien faire pour ton mal?

LÉONARD, égaré.

Je ne sais ce que j'ai... Je ne sais quel est le mal dont je souffre...

ALEXANDRE.

Pauvre ami! Depuis deux ans déjà, depuis deux longues années, tu es ici, dans ce pays de soif, au pied de cette montagne nue, enfermé dans la fascination de la ville morte, à creuser la terre, à creuser la terre, avec ces épouvantables fantômes toujours dressés devant tes yeux parmi la poussière ardente... Comment tes forces ne se sont-elles pas brisées dès avant aujourd'hui? Pendant deux ans, courbé sous l'horreur du plus tragique destin qui ait jamais dévoré une race humaine, tu as respiré les miasmes homicides des sépulcres. Comment as-tu résisté si longtemps? Comment n'as-tu pas eu peur de la démence? Tu ressembles à un homme empoisonné; et quelquefois je t'ai vu les yeux d'un frénétique...

LÉONARD.

Oui, oui, c'est vrai : je suis empoisonné...

ALEXANDRE.

Pourquoi ne voulais-tu pas m'écouter? Quand tu m'as appelé, quand je suis venu ici, tu étais déjà pris de cette fièvre pernicieuse... J'ai senti le péril... Et je voulais t'arracher à ton idée fixe, je voulais t'emmener ailleurs, interrompre ce labeur atroce. Tu ne te souviens pas? Nous aurions passé le printemps à Jacinthe, sur la mer, pas très loin... Mais ton obstination fut invincible : le maléfice t'avait saisi. Maintenant, il faut partir sans retard; il faut aller vers les eaux, vers les bois, vers les terres vertes... Il faut que tu te couches sur une belle terre verte, que tu dormes tes sommeils enfoncé dans l'herbe, que tu sentes entrer en toi peu à peu les pensées nouvelles...

LÉONARD.

Oui, oui, tu as raison : il faut partir, il faut s'en aller loin... Où?... Et elle aussi, ma sœur Hébé, elle aussi... elle viendrait... avec nous.

ALEXANDRE, assombri, hésitant.

Elle aussi... Sois sûr qu'elle aussi est oppressée, qu'elle aussi a besoin de respirer, de vivre... Elle s'afflige pour toi, elle pleure pour toi...

LÉONARD.

Elle pleure? Elle pleure?

ALEXANDRE.

Elle craint que tu ne l'aimes plus, que tu n'aies plus pour elle la tendresse de jadis...

LÉONARD, blême et accablé.

La tendresse de jadis?... Elle pleure? Elle pleure?

ALEXANDRE, lui prenant de nouveau les mains avec une sorte de violence.

Mais qu'as-tu donc? Pourquoi trembles-tu ainsi?

LÉONARD, avec un transport de désespoir.

Ah! si tu pouvais me sauver!

ALEXANDRE.

Je dois, je veux te sauver, Léonard.

LÉONARD.

Tu ne peux pas, tu ne peux pas! Je suis perdu! (Il fait quelques pas à travers la chambre, affolé; il va près du balcon; il va près de la porte, qu'il ferme. Il revient vers Alexandre en chancelant, comme un homme saisi d'un délire soudain.) Comment te dire! Comment te dire!... Ah! c'est horrible!

ALEXANDRE, frappé par l'acte et par les paroles.

Léonard!

LÉONARD. Il se laisse tomber sur un siège et serre ses tempes dans ses paumes.

C'est horrible...

ALEXANDRE, lui prenant les mains encore une fois et se penchant vers son visage, dans l'ombre.

Mais parle, parle donc ! Ne vois-tu pas que tu me tortures le cœur ?

LÉONARD.

Oui, je parlerai, je te dirai... Mais ne me regarde pas de si près, ne me tiens pas les mains... Assieds-toi là... Attends... attends qu'il y ait plus d'ombre... Je te dirai... Il faut que je te dise... à toi... à toi seul... C'est horrible !

ALEXANDRE s'assoit en s'écartant un peu, et il baisse la voix, oppressé par l'anxiété.

Voilà ; je m'assois, ici... J'attends... j'attends... Tu es dans l'ombre... Je ne te vois presque plus... Parle !

LÉONARD.

Comment dire?... (Une pause. Ils sont l'un vis-à-vis de l'autre, dans l'ombre qu'anime le reflet des ors. Quand Léonard se reprend à parler, sa voix est rauque et entrecoupée. Alexandre l'écoute, immobile, comme si tout son être se contractait de douleur.) Ah ! tu la connais... Tu sais quelle douce, quelle tendre, quelle pure créature est... ma sœur... Tu sais, tu sais ce qu'elle fut pour moi durant les années de solitude et de travail... Elle a été le parfum de ma vie, le repos et la fraîcheur, le conseil et le réconfort, et le rêve, et la poésie, et tout... Tu sais... (Une pause.) Quelles autres joies ma jeunesse a-t-elle connues ? Quelle autre femme s'est présentée sur mon chemin ? Aucune. Mon sang coulait sans trouble... J'ai vécu comme dans un vœu : j'ai tremblé seulement pour la beauté des statues que j'ai désensevelies... Notre vie a toujours été pure comme une prière, dans la solitude... Ah ! la solitude !... Que de temps, que de temps nous avons vécu l'un à côté de l'autre, frère et sœur, seuls, seuls et heureux, comme deux enfants... J'ai mangé les fruits



qui portaient l'empreinte de ses dents blanches, et j'ai bu l'eau des sources dans le creux de sa petite main. (Une pause.) Seuls, toujours seuls, dans les maisons pleines de lumière!... Or, imagine un homme qui boirait inconsciemment un toxique, un philtre, quelque chose d'impur qui lui empoisonnerait le sang, qui lui contaminerait la pensée : et cela, sans y prendre garde, tandis que sa respiration est calme, tandis que son âme est en paix... Imagine cette incroyable cruauté du sort! Tu es dans une heure commune de ton existence, dans une heure semblable à tant d'autres; c'est un jour d'hiver, lucide et limpide comme le diamant : tout est clair, tout est visible, de près, de loin. Tu reviens de ton travail; ton attention se relâche; tu ne découvres rien de singulier, ni en toi ni dans les choses : ta respiration est calme, ton âme est en paix; ta vie coule comme hier avec sa continuité paisible, du passé vers l'avenir... Tu rentres dans ta maison qui, comme hier, est pleine de lumière et de silence; tu ouvres une porte; tu entres dans une chambre... et tu la vois, elle, ta compagne innocente, tu la vois endormie devant le foyer, toute colorée par la flamme, avec ses petits pieds nus exposés à la chaleur. Tu la regardes, et tu souris. Et, pendant que tu souris, une pensée subite et involontaire te traverse l'esprit : une pensée trouble contre laquelle tout ton être a un frémissement de répugnance... Mais en vain, en vain! La pensée persiste, acquiert de la force, devient monstrueuse, se fait dominatrice... Oh! est-ce possible, cela?... Elle s'empare de toi, se mêle à ton sang, t'envahit tous les sens. Et tu es sa proie, sa proie misérable et tremblante; et toute ton âme, ton âme pure, est infectée; et tout devient en toi souillure et contamination... Oh! est-ce croyable, cela? (Il se dresse, parce qu'il a entendu Alexandre tressaillir dans l'ombre. Tout son corps est secoué par un

frisson pareil à celui de la fièvre. Il fait quelques pas vers le balcon, puis revient s'asseoir. Alexandre a les yeux grands ouverts et fixés sur lui.) Maintenant, imagine ma vie dans cette maison, avec elle et avec le monstre... Ici, dans la maison pleine de lumière ou pleine de ténèbres, moi seul avec elle seule!... Une lutte désespérée et secrète, sans trêve, sans refuge, le jour et la nuit, à toute heure et à tout instant, d'autant plus atroce que s'inclinait davantage sur mon mal la pitié inconsciente de la pauvre créature... Rien ne servait : ni le travail presque furieux, ni la fatigue presque bestiale, ni la stupeur que me donnaient le soleil et la poussière, ni l'anxiété que me donnaient les indices retrouvés chaque jour dans la terre que je fouillais, rien, rien ne servait pour dompter l'horrible fièvre, pour suspendre au moins quelques instants la démence scélérate. Je fermais les yeux, quand je la voyais de loin venir à moi ; et mes paupières sur mes yeux étaient comme le feu sur le feu. Et je pensais, tandis que mon pouls m'étourdissait les oreilles, je pensais avec une angoisse qui me semblait toujours devoir être la dernière de ma vie : « Ah ! si, en rouvrant les yeux, je pouvais la regarder comme je la regardais autrefois, reconnaître en elle la sainte sœur ! » Et ma volonté secouait mon âme misérable, pour la délivrer du mal, avec l'horreur violente et la terreur folle de celui qui secoue son vêtement où s'est caché un reptile. Hélas, inutilement, toujours inutilement ! Elle venait à moi d'un pas qui, certes, était son pas accoutumé, mais qui me semblait autre et me troublait comme un langage ambigu. Et, plus elle me voyait inquiet et triste, plus elle se faisait douce. Et, quand ses mains tranquilles me touchaient, tous mes os tremblaient et se glaçaient, et mon cœur s'arrêtait, et mon front se baignait de sueur, et la racine de mes cheveux devenait sensible comme dans la peur de la mort... Ah ! bien

pire que la mort était pour moi le soupçon qu'elle pût deviner la vérité, l'affreuse vérité! (Une pause.) Et la nuit! la nuit! Si la lumière était épouvantable, l'obscurité était plus épouvantable encore : l'obscurité que des souffles attiédissent, l'obscurité qui donne les hallucinations et les délires... Elle dormait dans la chambre contiguë à la mienne. Tous les soirs, sur le seuil, elle m'offrait ses deux joues, avant de se retirer; quelquefois, elle me parlait de son lit, à travers la cloison... Quand je prêtais l'oreille durant ma veille anxieuse, j'entendais son haleine égale dans le sommeil. Impossible de dormir! Il me semblait que mes paupières me blessaient les yeux; mes cils étaient comme des aiguillons dans une plaie... Et les heures lourdes mouraient l'une après l'autre; et l'aube venait, et, avec l'aube, l'assoupissement après l'intolérable lassitude, et, dans l'assoupissement, les rêves... Ah! les rêves, les rêves infâmes dont l'âme ne peut se défendre! Plutôt veiller, plutôt peiner sur l'oreiller comme sur les épines, plutôt agoniser dans la lassitude... Comprends-tu? Comprends-tu? Et, lorsque enfin le sommeil tombe tout à coup sur l'angoisse comme un heurt qui écrase, lorsque la pauvre chair se fait obtuse et pesante comme le plomb, lorsque tout l'être demande à mourir, à mourir un peu — comprends-tu? — oh! la lutte désespérée contre le besoin de la nature, par terreur de devenir dans le sommeil la proie inerte du monstre répugnant... Je me réveille épouvanté comme après la faute, avec toute la chair contractée d'horreur, ne sachant plus si j'ai rêvé ou si je suis encore chaud du crime, plus brisé qu'auparavant, plus misérable qu'auparavant, avec la haine de la lumière — moi qui ai l'effroi des ténèbres! — avec l'instinct de tenir ma tête courbée et mon regard à terre comme une brute...

ALEXANDRE, la voix étranglée, méconnaissable.

Tais-toi!

Il se lève, convulsé, incapable de supporter plus longtemps ce supplice. Il va au balcon; il respire, la face levée vers le ciel étoilé.

LÉONARD.

Ah! je t'ai suffoqué... Regarde, regarde les étoiles!  
Respire, toi qui le peux!...

ALEXANDRE, doucement, se dirigeant vers lui, lui touchant la tête avec une main tremblante.

Tais-toi! tais-toi!

Il fait quelques pas dans l'ombre; il va près de la porte, l'ouvre, regarde dans le vide, la referme; puis il revient vers Léonard qui se tient courbé, le visage dans les paumes, et il lui touche la tête. Il retourne une seconde fois vers le balcon. Léonard se lève et s'approche de lui. Tous deux, en silence, l'un à côté de l'autre, regardent la campagne qui, dans le soir extraordinairement calme et pur, est semée de bûchers ardents.

## ACTE TROISIÈME

La même salle où s'est passé l'acte premier. La grande terrasse est ouverte; en haut, dans l'entre-colonnement, le ciel nocturne apparaît, palpitant d'étoiles. Un chandelier brûle sur la table encombrée. Le silence est profond.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ANNE est assise près des marches qui montent à la terrasse. Les souffles de la nuit effleurent son visage pâle, levé vers les étoiles invisibles pour elle. Lorsqu'elle parle, au début, il y a dans sa voix une animation singulière, indéfinissable, pareille à la volubilité d'une ivresse légère. LA NOURRICE est agenouillée devant elle, triste et soumise.

ANNE, tendant les mains vers la nuit.

Par moments, des souffles arrivent... Le vent se lève; n'est-ce pas, nourrice? Ne sens-tu pas l'odeur des myrtes?

LA NOURRICE.

C'est le vent de terre qui se lève.

ANNE.

La terre respire. Tout à l'heure, lorsque je suis descendue à la fontaine avec Hébé, on ne sentait pas un souffle : rien! C'était le calme parfait, sans changement. Pour ne point troubler ce calme, nous ne disions pas une parole; seulement, la fontaine pleurait et riait... As-tu jamais écouté avec attention la voix de cette fontaine, nourrice?

LA NOURRICE.

L'eau dit toujours la même chose.

ANNE.

Non, non. Tout à l'heure, nous ne disions pas une parole, ni Hébé ni moi; mais l'eau disait une infinité de choses qui entraient en moi comme une persuasion... L'eau m'a persuadée de faire ce qui est nécessaire, nourrice : elle, la bonne eau pure qui vient des profondeurs...

LA NOURRICE, inquiète.

Qu'est-ce que tu veux faire?

ANNE.

Je veux m'en aller, m'en aller très loin...

LA NOURRICE.

T'en aller? Où veux-tu aller?

ANNE, avec des accents brisés et rapides.

Tu le sauras, tu le sauras... Ne te mets pas en peine; sois tranquille, pauvre nourrice. Par ce chemin-là, j'irai bien sans que tu me conduises. Je n'aurai plus besoin de m'appuyer sur toi. Dans mes yeux se fera la lumière... Que disais-tu de mes yeux, l'autre jour? « Pourquoi le Seigneur te les aurait-il laissés si beaux, s'il ne voulait pas te les illuminer une seconde fois? » Tu vois, nourrice : je n'ai pas oublié tes paroles; et maintenant je sais que mes yeux sont beaux.

LA NOURRICE.

Comme tu parles, ce soir! Il y a quelque chose au fond de tes paroles... Mais je ne suis qu'une pauvre vieille...

ANNE, prise d'une émotion soudaine, en posant les mains sur les épaules de la nourrice.

Tu es ma pauvre et chère vieille; tu es ma première et ma dernière tendresse, nourrice. J'ai toujours senti

quelques gouttes de ton lait dans le sang de mon cœur, nourrice. Ah! ton sein s'est desséché, mais ta bonté s'est faite chaque jour plus grande. Tu me conduisais par la main, au temps où mes petits pieds ne savaient pas encore régler leurs pas; et aujourd'hui, avec la même patience fidèle, tu me conduis dans l'horrible obscurité. Tu es sainte, nourrice. J'ai un ciel pour toi dans mon âme...

LA NOURRICE.

Tu veux me faire pleurer...

ANNE, lui jetant les bras au cou.

Oh! pardonne-moi, pardonne-moi! Il faut que je te fasse pleurer.

LA NOURRICE, effrayée, se dégageant de cet embrassement et la regardant au visage.

Pourquoi parles-tu ainsi? Pourquoi me serres-tu ainsi?

ANNE, cherchant à dissiper cette inquiétude.

Oh! non, non... Pour rien... Je parlais ainsi parce que désormais je ne puis plus te donner aucune joie, pauvre nourrice, aucune joie...

LA NOURRICE.

Vrai, tu ne me caches rien? Vrai, tu ne voudrais pas tromper ta pauvre vieille?

ANNE.

Non, non... Pardonne-moi. Je ne sais ce que je dis, ce soir; je ne sais ce que j'éprouve... J'ai une étrange volubilité. Tout à l'heure, je me sentais légère comme si j'allais prendre mon vol; je me sentais presque allègre; je parlais, je parlais... Et puis, tout d'un coup la tristesse est revenue, et je t'ai fait de la peine... Mais à présent je me sens mieux, je me sens mieux; je me sens presque bien, nourrice, parce que je t'ai embrassée. Et je voudrais que tu me prisses sur tes genoux, que

tu me racontasses les petites choses lointaines qui te restent dans la mémoire de moi, de moi quand vivait ma mère... Te souvient-il? Te souvient-il?... (Une pause.) Ah! pourquoi n'ai-je pas eu un fils, le fils qu'il voulait? Pourquoi? Je serais sauvée! Nulle mère n'a jamais aimé la créature de son sang comme je l'eusse aimée, ma créature. Tout le reste n'aurait plus rien été pour moi. Continuellement j'aurais transfusé dans sa vie la plus douce essence de ma vie. Continuellement j'aurais épié sa petite âme divine pour reconnaître à toute minute la ressemblance unique; et sa tendresse m'aurait été plus chère que la lumière... Mais le même Juge m'a faite aveugle et stérile. Serait-ce en réparation de quelque péché, nourrice? Dis-moi : quelque grande faute a donc été commise? (Une pause. La nourrice a les yeux pleins de larmes.) Comme elle m'a quittée vite, ma mère! Elle m'avait, et elle m'adorait; et pourtant elle n'était pas heureuse... Tu le sais, n'est-ce pas?... Tu sais pourquoi elle est morte. Mais tu n'as jamais voulu, nourrice, me dire pourquoi... ni comment elle est morte.

LA NOURRICE, troublée, hésitante.

Ce fut une fièvre, une grande fièvre soudaine qui l'emporta en une nuit. Ne le savais-tu pas?

ANNE.

Oh! non, non, ce ne fut pas la fièvre. Pourquoi n'as-tu jamais voulu me dire la vérité?

LA NOURRICE.

Cela n'est-il pas la vérité?

ANNE.

Non, ce n'est pas la vérité. Ce soir-là, ma mère était restée à mon chevet; et, tandis que je m'endormais, je sentais ses baisers sur ma face et quelque chose de tiède comme un pleur... Ah! le sommeil était si fort qu'il vainquit le chagrin confus de ma petite âme; et,



dans la dernière lueur de la connaissance, il me sembla qu'elle faisait pleuvoir sur mes joues, sur mon cou, sur mes mains, les feuilles de rose humides que j'avais effeuillées ce jour-là dans la vasque du jardin. Telle est la dernière vision que j'eus de ma mère... Plus tard, tu vins me réveiller; tu me demandas si je l'avais vue, et quand et comment elle m'avait quittée; et tu étais toute haletante. Et néanmoins je me rendormis, tandis qu'un bruit de pas montait du jardin, comme de gens qui cherchent. Et, le matin, peu après l'aube, tu vins de nouveau me réveiller et tu m'enveloppas dans une couverture et tu m'emportas sur tes bras qui tremblaient; tu m'emportas dans l'autre appartement, où tu parlais à voix basse, où tout le monde parlait à voix basse et avait le visage pâle... Et jamais plus je ne la revis... Et plus tard, quand nous retournâmes dans notre jardin, tu m'éloignais toujours de la vasque; et toujours, quand tu étais en cet endroit, tes lèvres remuaient comme pour une prière... (Une pause.) Dis-moi la vérité! Pourquoi voulut-elle mourir?

LA NOURRICE, bouleversée.

Non, non... Tu te trompes...

ANNE.

Je ne saurai donc jamais la vérité!

LA NOURRICE.

Tu te trompes... Ah! tu cherches toujours à renouveler ma douleur.

ANNE, la caressant.

Pardonne-moi. Voilà que je t'ai fait une autre peine! (Une pause.) Sens-tu l'odeur des myrtes? Sens-tu comme elle est forte? (Elle se lève et, tournée vers la terrasse ouverte, elle aspire le parfum, étend les mains.) Le vent s'est levé; il tinte entre mes doigts comme un cristal. Est-ce que la porte de ma chambre est ouverte?

LA NOURRICE.

Oui.

ANNE.

Toutes les fenêtres sont ouvertes ?

LA NOURRICE.

Oui, toutes.

ANNE.

Le vent passe comme un fleuve de parfums. Où peut être Hébé ?

LA NOURRICE.

Dans sa chambre, sans doute. Veux-tu que je l'appelle ?

ANNE.

Non, non, laisse-la reposer, cette pauvre enfant ! A la fontaine, elle a failli s'évanouir, tant l'odeur des myrtes était aiguë. Pendant que nous remontions, je la sentais vaciller. Plus d'une fois, j'ai dû la soutenir... Vois comme je marche avec assurance, nourrice ! C'était moi qui la conduisais. Je crois que je saurais descendre seule et remonter seule...

LA NOURRICE.

Mais pourquoi parles-tu tant de cette fontaine ?

ANNE.

Nous sommes tous attirés vers elle comme vers une source de vie. N'est-elle pas la seule chose vivante en ce lieu où tout est mort et brûlé ? Elle seule éteint notre soif ; et toute la soif qui est en nous se porte avidement vers sa fraîcheur. Si elle n'existait pas, nul ne pourrait vivre ici : nous mourrions tous de sa sécheresse.

LA NOURRICE.

Mais pourquoi sommes-nous venus en ce lieu maudit ? L'été y a éclaté comme un enfer. Il faut fuir. Quand partirons-nous ?

ANNE.

Bientôt, nourrice, bientôt.

LA NOURRICE.

C'est vraiment un lieu maudit de Dieu. Le châtiment du ciel pèse sur cette contrée. Tous les jours les processions montent à la chapelle du prophète Elie. Ce soir, la campagne est pleine de feux. Mais il ne tombe pas une goutte d'eau. Si tu voyais la rivière! Les cailloux y sont secs et blanchis comme les os des morts

ANNE.

L'Inackhos! Alexandre l'a traversé l'autre jour, le grand jour de l'or... (Elle s'assoit sur la dernière marche, à tâtons.) Veux-tu, nourrice, que je te raconte la fable du fleuve? Il y avait une fois un roi qui s'appelait Inackhos, le roi du fleuve; et ce roi avait une fille qui s'appelait Io, si belle, si belle qu'un autre roi tout-puissant, le roi du Monde, en devint amoureux et la voulut. Mais sa femme, jalouse, changea la vierge en une génisse blanche comme la neige et la donna en garde à un pâtre qui s'appelait Argos et qui avait cent yeux. Et ce pâtre terrible faisait paître la génisse blanche là-bas, près de la mer, dans la prairie de Lerne; et, jour et nuit, il en épiait continuellement les traces avec ses cent yeux. Alors le roi du Monde, afin de délivrer la vierge, envoya le prince Hermès pour tuer ce gardien cruel; et le prince Hermès, arrivé dans la prairie, se mit à jouer de la flûte si doucement qu'Argos s'endormit; et, pendant qu'Argos dormait, il trancha de son épée la grande tête aux cent yeux. Mais la femme jalouse envoya un taon qui s'attacha au flanc de la génisse comme une pointe de feu et la rendit folle de douleur. Avec le taon dans le flanc, Io furieuse se mit à courir sur les sables de la mer; et elle courut, courut par toute la terre, passa les fleuves, passa les

détroits, franchit les montagnes, toujours avec le taon dans le flanc, folle de douleur et de terreur, dévorée par la soif et par la faim, brisée de fatigue, l'écume à la bouche, haletante, mugissante, sans avoir jamais de trêve, sans avoir jamais de trêve... A la fin, dans une lointaine contrée d'outre-mer, le roi qui l'aimait lui apparut, et, d'un seul geste, en l'effleurant à peine, il la pacifia et lui rendit la forme humaine. Et elle lui engendra un enfant noir. Et de cet enfant noir, après cinq générations, descendirent les Danaïdes, les cinquante Danaïdes... (Elle se penche vers la nourrice, qui a courbé la tête et s'est assoupie.) Tu dors, nourrice ?

LA NOURRICE, qui se secoue.

Non, non... J'écoute.

ANNE.

Tu as sommeil, pauvre nourrice ! Jadis, c'était toi qui me racontais des fables pour me faire dormir... Va te reposer, nourrice. Va. Je t'appellerai. J'attends Alexandre.

LA NOURRICE.

Non, je n'ai pas sommeil... Mais ta voix est si douce...

ANNE.

Alexandre est-il dans sa chambre ?

LA NOURRICE.

Il y est.

ANNE.

J'ai entendu qu'il fermait sa porte... qu'il tournait la clef...

LA NOURRICE.

Veux-tu que je l'appelle ?

ANNE.

Non, non... Peut-être a-t-il besoin d'être seul ; peut-

être travaille-t-il... (Elle prête l'oreille.) Quelqu'un monte l'escalier.

La nourrice se lève et se dirige vers la porte à droite.

## SCÈNE II

LÉONARD entre, hésitant. Le nœud cruel de sa peine paraît moins serré. Il est abattu et dolent; mais sa pitié pour lui-même lui donne une sorte d'abandon : car il a pleuré.

LÉONARD, allant vers l'aveugle avec une sorte d'humilité.

Vous êtes ici, Anne... Vous êtes seule...

ANNE, se levant et lui tendant la main.

J'attendais l'arrivée de quelqu'un. Alexandre est encore dans sa chambre, et votre sœur... Je crois qu'elle repose. Elle a failli s'évanouir, là-bas, à la fontaine, étourdie par l'odeur trop violente des myrtes... (S'adressant à la nourrice.) Va, nourrice; je t'appellerai.

La nourrice sort par la seconde porte à gauche.

LÉONARD.

Ah! elle a failli s'évanouir!

ANNE.

Un vertige... Pour se remettre, elle a plongé ses mains dans l'eau. C'est moi qui l'ai ramenée; je connais si bien le chemin! Je crois que je saurais descendre seule et remonter seule...

LÉONARD.

Vous, jamais vous ne pourrez vous égarer...

ANNE.

Jamais sur ce chemin.

LÉONARD.

Vous plaît-il de vous asseoir, Anne?

ANNE.

Non. Je voudrais monter un peu à la terrasse. La nuit doit être merveilleuse

Léonard l'aide à gravir les marches. Ils s'arrêtent tous les deux dans l'entre-colonnement. Anne s'appuie à l'une des colonnes, la face levée vers le ciel.

LÉONARD.

Elle est merveilleuse. Elle est si claire qu'on distingue tous les blocs des murailles, dans la ville morte.

ANNE.

Vous l'appellez morte, la Ville de l'Or? Il me semble qu'elle devrait vivre pour vous d'une vie incroyable. Il me semble que vous devriez voir toujours ce que vous seul avez vu.

LÉONARD.

Oh! elle est morte, elle est bien morte... Elle m'a donné tout ce qu'elle pouvait me donner. Maintenant, elle n'est plus qu'un cimetière profané. Les cinq tombeaux ne sont plus que cinq bouches informes et vides.

ANNE.

Elles auront faim de nouveau... (Une pause.) Vous regardez les étoiles?...

LÉONARD.

Elles n'ont jamais été si lumineuses : elles ont une scintillation si rapide et si forte qu'elles semblent voisines. La Grande Ourse fait presque peur : elle flamboie comme si elle était entrée dans l'atmosphère terrestre. La Voie Lactée palpite au vent comme un long voile.

ANNE.

Ah! vous reconnaissez enfin la beauté du ciel! Alexandre disait que, fasciné par les tombeaux, vous aviez oublié la beauté du ciel.

LÉONARD.

Pour regarder les étoiles, il faut que les yeux soient purs.

ANNE.

Hébé ne vous a-t-elle pas donné pour vos yeux malades le remède promis?

LÉONARD, d'une voix troublée.

Oui. Et en effet mes yeux commencent à guérir...

ANNE, avec douceur, en essayant de s'approcher de son âme.

Vous avez quelque chose contre votre sœur, Léonard...

LÉONARD, tressaillant.

Moi?

ANNE.

Plus d'une fois, Léonard, plus d'une fois j'ai senti votre trouble, quand elle était présente ou quand on parlait d'elle...

LÉONARD, tremblant.

Vous avez senti...

ANNE.

N'avez-vous pas confiance en moi? Ne croyez-vous pas que mon âme soit faite pour la vérité? Ne croyez-vous pas que je sois un peu au delà de la vie, Léonard, de la vie belle et cruelle qu'illuminent les jours?

LÉONARD.

De quelle vérité me parlez-vous, Anne? De quelle vérité?

ANNE.

De la vérité que je connais maintenant, et que nul ne peut cacher, et que nul ne peut changer... (Une pause. Éperdu et perplexe, Léonard la regarde fixement, adossé à l'autre colonne.) Je vous sais agité, anxieux, plein d'inquiétudes et de craintes... Je sais que vous souffrez... Et non

seulement vous souffrez, mais nous souffrons tous ; et chacun de nous cherche à cacher aux autres sa souffrance ; et chacun sait qu'il commet une violation contre les autres et contre lui-même, parce qu'il sent vaciller sa foi ; et nous restons sans courage, hésitants et humiliés, tandis que la vérité est assise au milieu de nous et nous regarde avec son inflexible regard.

LÉONARD.

Je ne vous comprends pas encore, Anne.

ANNE.

Oh ! ne veuillez pas être pitoyable ! Si vous reconnaissez quelque noblesse à mon âme, s'il vous semble que j'ai pu sans indignité et sans inutilité être durant des années si nombreuses la compagne de l'homme que vous aimez et admirez par-dessus tous les autres, s'il vous semble que j'ai mérité la bonté fraternelle que vous m'avez témoignée en tout temps, Léonard, veuillez ne pas avoir pour moi cette pitié que vous auriez pour une pauvre créature débile et redoutant la douleur ! Il ne passe entre nous que le souffle de la nuit. C'est le bon moment pour laisser parler ce qu'il y a en nous de plus grave et de plus fort. Tout retard serait une faiblesse, un péril peut-être...

LÉONARD, bouleversé, tremblant.

Je m'é gare... Vos paroles sont inattendues.

ANNE.

Depuis trop longtemps je vous sens souffrir ; depuis trop longtemps je sens dans mes ténèbres... ah ! je ne sais pas m'exprimer... je sens comme une trame de choses secrètes, ourdie en silence : une trame impalpable, et qui pourtant, quelquefois, me serre aussi rudement qu'un lacet... Ah ! je ne peux plus vivre ainsi : non, je ne peux vivre que dans la vérité, puisque à présent la lumière de mes yeux est éteinte. Eh bien !



disons la vérité. C'est moi, moi seule qui suis la cause de cette misère. Je n'appartiens plus à la vie belle et cruelle; et pourtant je suis un obstacle, un obstacle inerte contre lequel tant d'espérance et tant de force viennent se heurter et se briser... En quoi donc est-elle coupable, la chère créature, si elle obéit, éplorée et tremblante à la fatalité qui la domine? Pourquoi lui retirez-vous votre tendresse, si tout ce qu'il y a d'humain en elle cède au plus humain des besoins? En elle quelque chose dormait, qui vient de se réveiller tout à coup; et elle est terrifiée par l'impétuosité de ce réveil, elle en tremble et elle en pleure... Ah! je sais, je sais quel désir de vivre brûle dans tout son sang! Je l'ai tenue entre mes mains; je l'ai sentie palpiter entre mes mains comme une alouette sauvage, odorante et fraîche de l'air matinal qu'elle avait bu. Tout son visage battait comme sa tempe dans ses cheveux. Je n'avais jamais senti un battement aussi fort. La force de sa vie est terrible. Elle-même en est épouvantée comme d'un mal inconnu, comme d'une frénésie qui va la perdre. Elle croit, par moments, qu'elle a étouffé sa fièvre sous le poids de l'angoisse; mais soudain elle est vaincue, et une voix nouvelle lui monte aux lèvres, et elle semble proférer des paroles involontaires... Tout à l'heure, avant que vous fussiez là, entre les cendres et les ors, elle me parlait d'un faucon blessé. Il y avait dans sa voix le frémissement de milliers d'ailes. (Une pause. Léonard écoute, immobile, sans faire un geste, comme pétrifié contre la colonne.) Est-ce donc sa faute, si elle l'aime? Ne croyez-vous pas, Léonard, ne croyez-vous pas que sa jeunesse a été trop longuement sacrifiée à côté de vous? Votre amour fraternel peut-il lui demander le sacrifice de sa vie entière? Elle se sentait suffoquer, l'autre matin, en lisant la lamentation d'Antigone... Il est impossible que toute

cette force se consume dans le sacrifice. Elle a besoin de jouir; elle est faite pour donner et recevoir la joie. Et voudriez-vous, Léonard, voudriez-vous qu'elle renonçât à sa part légitime de joie? (Une pause. Il semble que son courage défaille.) Et lui... (La voix s'éteint sur ses lèvres. L'aspect de Léonard exprime une angoisse mortelle.) Et lui, comment pourrait-il ne pas l'aimer? Certainement il doit reconnaître en elle l'apparition vivante de son rêve le plus ailé : la Victoire invoquée qui couronnera sa vie. Que suis-je désormais pour lui, sinon une chaîne pesante, une entrave intolérable? Vous savez quelle aversion profonde il a contre toute douleur inerte, contre toute peine inutile, contre toute prohibition, contre tout empêchement qui interromprait l'ascension des forces généreuses vers leur degré suprême. Vous savez avec quelle vigilance assidue il cherche autour de lui et absorbe tout ce qui peut augmenter et accélérer la vertu active de son esprit, pour l'œuvre de beauté qu'il doit accomplir... Ah! que suis-je, moi? Que peut valoir un pauvre fantôme à demi mort, en comparaison du monde infini de poésie qu'il porte en lui-même pour le révéler aux hommes? Qu'est ma solitaire tristesse, en comparaison de la douleur infinie à laquelle il pourra donner une trêve par les révélations de son art pur?... Je suis à demi morte, moi; j'ai déjà le pied dans l'ombre; je n'ai plus qu'un pas à faire, un petit pas, pour disparaître... oh! un très petit pas! Je sais, je sais tout ce qui s'accumule et s'enroule autour de ce peu qui me reste à vivre, pour le rendre plus encombrant : le lien légitime, la coutume, le préjugé, la pitié, le remords... Je me rappelle une colonne de pierre, une colonne rongée et tronquée, sur le quai d'un vieux port ensablé où apparaissait encore à fleur d'eau le squelette d'un navire; je me rappelle ce tronçon inutile, autour duquel on voyait encore les nœuds anciens

des câbles en lambeaux, les débris des vieilles amarres... Il n'y avait rien de plus triste dans tout le voisinage. Regardée de cet endroit, la mer libre séduisait comme une promesse, indiciblement. (Une pause. Elle penche la tête sur sa poitrine, se recueille quelques secondes; puis, elle se secoue et elle tend les mains vers Léonard, que l'excès de l'émotion empêche de parler.) Je perds ce que j'aime, je sauve ce que je peux. Mettez vos mains dans les miennes, Léonard. (Léonard fait un pas vers elle et lui tend les mains. Au contact, elle tressaille.) Vos mains sont plus froides que les miennes; elles sont de glace.

Ils descendent les marches.

LÉONARD, d'une voix éteinte et brisée.

Anne, pardonnez-moi si je ne puis vous dire une parole... Je vous parlerai demain... Promettez-moi que vous m'attendrez, que vous m'écoutez... A présent, je ne sais pas, je ne puis pas... Vous comprenez, Anne... Promettez-moi que vous m'écoutez demain...

ANNE, avec regret.

Que pourrez-vous me dire? Hélas! n'ai-je pas déjà trop parlé? N'ai-je pas déjà dit ce qu'il eût mieux valu ne pas dire?... Ah! toujours, toujours la vie se joue de nous et nous entraîne, même quand nous voulons la fuir!

LÉONARD, avec un dernier sursaut d'espérance.

Vous êtes certaine, n'est-ce pas, vous êtes certaine qu'il l'aime, qu'elle l'aime... Vous êtes certaine, Anne, de leur amour... Vous ne vous trompez pas? Ce n'est pas un doute, un soupçon... Vous êtes sûre, vous êtes sûre...

ANNE, frappée de son accent.

Et vous? Et vous? N'êtes-vous pas sûr? (Une pause. Léonard hésite à répondre.) Pourquoi vous taisez-vous? Ah! encore la pitié!

LÉONARD, à voix basse, en regardant la première porte à gauche, comme s'il avait peur de voir survenir quelqu'un.

Alexandre... Alexandre est là... Vous le verrez... Lui direz-vous que vous m'avez parlé... que vous m'avez parlé de ces choses?

ANNE.

Non, non... Pardonnez-moi, Léonard, pardonnez-moi! Avec vous aussi j'aurais dû me taire... Le silence, ah! comme le silence est difficile, même pour ceux qui ont renoncé à la vie...

LÉONARD.

Anne, je vous reverrai demain, je vous parlerai demain... Promettez-moi... Demain, n'est-ce pas, je vous trouverai ici à la même heure?... Merci, Anne. (Il lui baise les mains). Merci! Adieu!

Il se tourne vers la seconde porte à droite, fait un geste pour l'ouvrir; mais il s'arrête aussitôt, agité d'un tremblement insoutenable; il se dirige vers la première porte, par laquelle il est venu, et il disparaît dans l'escalier comme un fuyard.

ANNE, aux écouttes, faisant quelques pas vers le bruit de cette fuite.

Léonard!... Il descend l'escalier... Léonard!... Léonard!... (Elle s'arrête, haletante.) Mon Dieu! mon Dieu!... Comme il tremblait, devant la porte!

### SCÈNE III

Par cette porte entre HÉBÉ, tout effarée.

HÉBÉ.

Vous appelez Léonard? Que se passe-t-il? Où est Léonard? Répondez, Anne. Où est Léonard?

ANNE.

N'ayez pas peur, Hébé; n'ayez pas peur.

HÉBÉ.

Pourquoi l'appellez-vous ?

ANNE.

N'ayez pas peur... Il était ici, à l'instant. Il causait avec moi sur la terrasse... Il s'en est allé, je ne sais pourquoi... je ne sais où... Je le rappelais, parce que l'envie m'était venue soudain de sortir avec lui. La nuit est douce... Mais il ne m'a pas entendue.

HÉBÉ.

J'ai eu peur.

ANNE.

N'ayez pas peur.

HÉBÉ.

J'étais seule dans la chambre des trésors ; j'étais à ranger les bijoux autour de Cassandre, pour qu'il trouvât tout en ordre quand il reviendrait... A vrai dire, je n'étais pas tranquille : j'avais de temps à autre un petit frisson... Si vous les voyiez, la nuit, à la lumière de la lampe, ces masques d'or!... Ils prennent un étrange aspect de vie... Tout à coup, un souffle du vent a éteint la lampe, et je me suis trouvée dans l'obscurité, et j'ai entendu votre voix qui appelait Léonard... J'ai eu peur.

ANNE.

Enfant !

HÉBÉ, se serrant contre Anne par un mouvement soudain.

J'ai peur ; j'ai au fond de moi une peur continue, que je ne puis m'expliquer... Je voudrais fuir ; il me vient un fol élan pour fuir je ne sais où, je ne sais où... Dites-moi, vous, dites-moi, ce que je dois faire ! Aidez-moi, vous qui êtes toute la bonté et toute la force, vous qui savez pardonner et qui savez défendre ! Je remets mon âme entre vos mains ; je remets ma vie entre vos mains,

qui sont saintes, qui connaissent la vérité, qui ont été baignées de mes larmes. Dites-moi ce que je dois faire!

ANNE, la caressant doucement.

Calme-toi!... N'aie pas peur. Ne crains rien. Personne, pauvre âme, ne te fera de mal. Je suis là : je veux te sauver. Aie confiance! Attends encore un peu!

HÉBÉ, avec une agitation grandissante.

Anne, Anne, je voudrais ne vous quitter plus; je voudrais ne plus me séparer de vous, jamais! Je voudrais fuir avec vous, m'en aller avec vous très loin, rester toujours à votre flanc, à vos pieds, être votre esclave fidèle, vous garder comme on garde une image pieuse, prier pour vous, mourir pour vous, comme la nourrice... J'ai dans l'âme toutes les dévotions pour vous. Nulle peine ne me serait lourde pour servir votre douleur. Si je pouvais racheter avec tout mon sang ces jours d'angoisse et de malédiction, si je pouvais, au prix d'un supplice atroce, détruire toutes les traces de ces choses, ah! croyez-moi, je n'hésiterais pas une seconde!

ANNE.

Chère enfant! Tout votre sang et toutes vos larmes ne pourraient faire revivre un sourire! Toute la bonté du printemps ne pourrait faire reflourir une plante blessée à la racine. Ne vous tourmentez donc pas; ne vous chagrinez pas des choses qui déjà sont accomplies, qui déjà sont dans le temps. Moi, j'ai mis déjà mes jours et mes rêves hors de mon âme : les jours qui sont passés, les rêves qui sont éteints. Je voudrais que personne n'eût pitié de moi, que personne n'essayât de me consoler. Je voudrais trouver quelque chemin tranquille pour mes pieds incertains, quelque lieu où le sommeil et la douleur se confondraient, où

il n'y aurait ni bruit ni curiosité, où personne ne verrait ni n'écouterait. Et je voudrais ne plus parler, puisque, à certaines heures de la vie, nul ne sait les paroles qu'il est meilleur de dire et celles qu'il est meilleur de garder pour soi. Et je voudrais, Hébé, que vous eussiez foi en moi comme en une grande sœur partie doucement, parce qu'elle avait tout compris et tout pardonné... doucement... pas loin, pas trop loin... Viens, viens. Tu m'avais promis une lecture... Te rappelles-tu? Cherche le livre. Fais-moi asseoir.

La jeune fille la conduit vers un siège, s'agenouille devant elle et lui prend les mains.

HÉBÉ.

Écoutez, Anne, écoutez. Rien n'est perdu, rien n'est irréparable. Vous ne pouviez prononcer d'une voix plus douce des paroles plus désespérées... Ah! croyez-vous que je ne comprenne pas? Eh bien, non, non, rien n'est perdu; il n'est rien survenu d'irréparable... Je ne sais quelle peur soudaine m'a jetée dans vos bras; et je vous ai crié de me sauver, de me défendre... mais contre un péril que j'ignore, contre un péril obscur dont je suis menacée sans que je le voie, sans que je puisse le reconnaître... Je suis faible; les terreurs enfantines peuvent encore s'emparer tout à coup de mon esprit et le bouleverser... Anne, écoutez la vérité. Qui pourrait mentir devant votre front? Lorsque vous êtes entrée dans la chambre de l'or et que vous m'avez donné un baiser sur les lèvres, vous avez senti que mes lèvres étaient pures... Elles étaient pures, elles sont pures. Par la mémoire de ma mère, par la tête de mon frère, je vous jure, Anne, qu'elles resteront pures comme à présent, scellées de vos propres mains.

Elle presse sur ses lèvres les mains de l'aveugle.

ANNE.

Ne jure pas, ne jure pas! Tu pêches contre la vie :

c'est comme si tu coupais toutes les roses de la terre, pour ne pas les donner à qui les désire. A quoi bon? Le désir, peux-tu le couper? Je sentais que tes lèvres étaient pures, pures comme le feu; mais, quelques instants auparavant, j'avais senti deux vies se tendre l'une vers l'autre de toutes leurs forces et se regarder fixement à travers ma douleur immobile comme à travers un cristal sur le point de se rompre.

HÉBÉ.

Mon Dieu! Mon Dieu! Il semble que vous voulez fermer toutes les issues...

ANNE.

Il en est une qui demeure ouverte.

HÉBÉ, avec un accent limpide et ferme.

Je sortirai par celle-là.

ANNE.

C'est la tienne, c'est la porte de l'avenir. Attends encore un peu. (Une pause. La vierge courbe la tête sous sa pensée funèbre.) Sens-tu l'odeur des myrtes? Elle est enivrante comme un vin ardent : même dans le froid du vent nocturne, elle conserve sa chaleur. Sens-tu? A moi aussi, jadis, elle a donné le vertige... C'était le temps de la grande joie : un temps si lointain! Nous allions à Mégare, le long du golfe d'Égine. Tu le connais, ce rivage? Alors, il était blanc comme le sel, semé de myrtes et de petits pins tordus qui se miraient dans l'eau sereine. A mes yeux extatiques, les myrtes semblaient des bûchers qui brûleraient avec une flamme verte; et la mer était immaculée et neuve comme une corolle à peine déclose...

HÉBÉ, relevant lentement la tête.

Quel son a votre voix! Elle est si douce qu'elle me touche le fond de l'âme comme une musique... Quand



vous parlez des choses belles, il arrive à vos lèvres comme un écho de je ne sais quel chant. Parlez-moi encore des choses belles!

ANNE.

Parlez-moi, vous, de votre rêve, Hébé. Pour quel pays souhaiteriez-vous partir? Pour Syracuse?... Quand nous vîmes ici, nous croyions passer le printemps à Zacynthe. Alexandre voulait conduire Léonard à Zacynthe pour qu'il s'y reposât. Je ne connais pas cette île; mais, un soir, je l'ai vue de loin, à mon premier voyage, et elle m'a paru être l'île des Bienheureux. C'était près de Myrtia... Myrtia, un doux nom! Vous devriez vous appeler ainsi... Le soleil avait disparu. Je me souviens : partout aux alentours, de grandes collines à l'aspect sacré, couvertes de vignes touffues qui offraient la verte apparence égale des prairies, mais avec je ne sais quoi de passionné, parce que l'ardeur du jour avait alangui les pampres; et, de place en place, au milieu de ces vignes passionnées, une file pensive de cyprès noirs. La lune ronde, légère comme une haleine sur une vitre, montait dans le ciel très pâle, entre les pointes des cyprès noirs. Par le creux d'une vallée, on apercevait au loin, sur la mer, la divine figure de Zacynthe comme sculptée dans une masse de saphir par le plus délicat des statuaires, au milieu d'une zone toute rose... Telle je la vois encore. C'est là que nous aurions dû passer le printemps. Là, je crois, vous auriez retrouvé vos oranges à mordre comme le pain... J'ai soif.

HÉBÉ.

Vous avez soif? Que vous plairait-il de boire?

ANNE.

Un peu d'eau.

HÉBÉ se lève, s'approche de la table, verse l'eau dans un verre.

Voici.

ANNE, après avoir bu.

Elle est presque tiède... J'ai toujours imaginé avec tentation le délice de boire à la source en avançant la bouche, comme boivent les animaux... Un jour, j'ai entendu Alexandre boire ainsi à longues gorgées, et je lui ai porté envie... Il faut s'étendre contre la terre, n'est-ce pas, et se soutenir sur les mains?... Tout le visage se mouille jusqu'au front, n'est-ce pas? Je voudrais essayer. Est-ce que vous avez jamais essayé, vous?

HÉBÉ.

Je bois souvent ainsi. Elle est vraiment délicieuse, cette manière de boire. Il semble que toute la face boive. Les cils palpitent sur l'eau comme des papillons qui vont se noyer. J'ai le courage de tenir mes yeux ouverts; et, tandis que l'eau m'entre dans la gorge, ils découvrent au fond quelque merveilleux secret. Je ne saurais vous dire quelles étranges figures naissent de la disposition des grèves...

ANNE.

Votre voix maintenant est fraîche comme une source. Je crois entendre l'eau courir sur votre corps comme sur la statue d'une fontaine... (Une pause.) Ne pensez-vous pas qu'elles doivent être heureuses, les statues des fontaines? Dans leur beauté immobile et durable circule une âme vive qui se renouvelle continuellement. Elles jouissent tout ensemble de l'inertie et de la fluidité. Dans les jardins solitaires, elles paraissent quelquefois en exil; mais non : car leur âme liquide ne cesse pas de communiquer avec les montagnes lointaines d'où elles sont venues un jour, encore endormies et prisonnières dans la masse du minéral informe. Elles écoutent avec étonnement les paroles qui montent des profondeurs de la terre jusqu'à leurs bouches; mais elles ne sont pas sourdes aux entretiens des

poètes et des sages qui aiment à se reposer, comme dans un asile, dans l'ombre musicale où le marbre perpétue un geste calme. Ne vous semblent-elles pas heureuses? Je voudrais être l'une d'elles, puisque avec elles j'ai en commun la cécité.

HÉBÉ.

O Anne, vous avez aussi en commun avec elles la vertu de calmer l'angoisse et de donner l'oubli! Quand vous parlez des choses belles, celui qui vous écoute oublie sa peine et croit encore qu'il peut vivre et que la vie peut encore être douce.

ANNE.

La vie peut encore être douce. Ne craignez rien! Tout passe, tout est néant... Comment parle-t-elle, Cassandre, comment parle-t-elle des choses humaines? « Même si elles sont adverses, une éponge imprégnée d'eau en efface tout vestige. » Pourquoi ne lisez-vous pas un peu? Vous m'aviez promis de lire...

HÉBÉ.

Que voulez-vous que je vous lise?

ANNE.

Ce dialogue entre Cassandre et le Chœur des Vieillards. (La jeune fille cherche sur la table le volume d'Eschyle, comme à contre-cœur.) Avez-vous trouvé le livre?

HÉBÉ, ouvrant le livre et le feuilletant.

Oui, le voilà.

ANNE.

Lisez un peu.

HÉBÉ, lisant.

LE CHOEUR.

Ta renommée de divinatrice, [prophètes.  
nous la connaissions bien; mais nous n'avons nul besoin de

CASSANDRE.

Hélas, hélas! Que se prépare-t-il?  
 quelle grande et nouvelle douleur  
 se prépare en ce palais, grande, affreuse,  
 intolérable aux proches, irréparable? Et le secours  
 est trop loin.

LE CHOEUR.

Je ne comprends pas ces prédictions.

ANNE, l'interrompant.

Non; assez! Ne lisez plus! C'est trop lugubre. Reprenons l'*Antigone* à l'endroit où, l'autre matin, vous avez interrompu votre lecture. Vous rappelez-vous? C'était l'endroit où Antigone se replie pour la première fois sur sa douleur. Sa voix semblait se dorer comme la cime d'un cyprès au coucher du soleil...

La jeune fille cherche le volume de Sophocle.

HÉBÉ.

Je ne trouve pas le livre.

ANNE.

Vous ne l'avez plus retrouvé depuis lors?

HÉBÉ.

Ah! le voici.

Elle ouvre le livre, cherche la page et lit.

LE CHOEUR.

Ainsi donc, illustre et louée,  
 tu t'en iras vers le séjour occulte des morts;  
 et, non pas consumée par les maladies voraces  
 ni donnée en partage comme proie de guerre,  
 mais libre, mais vivante, toi seule  
 entre les mortels, tu descendras dans le Hadès.

ANTIGONE.

J'ai appris comment elle avait péri très misérable,  
 l'étrangère phrygienne,  
 la fille de Tentalos, à la cime du Sipylos,  
 enveloppée comme d'un lierre tenace  
 par la germination de la pierre; et sur elle qui se consume,

jamais, ainsi qu'on le raconte parmi les hommes, ne cessent ni les pluies, ni les neiges; mais toujours, de ses yeux qui pleurent, elle mouille ces sommets. Moi, qui lui ressemble tant, un Daimon va me coucher dans le sommeil...

ANNE, interrompant.

Ah! la statue de Niobé! Avant de mourir, Antigone voit une statue de pierre vivante, d'où jaillit une source de larmes éternelles. Assez; ne lisez pas davantage! Il semble que la mort est partout. Fermez le livre. Allez sur la terrasse et regardez les étoiles. Je suis lasse, très lasse; et je voudrais qu'un Daimon me couchât, moi aussi, dans le sommeil. (Elle se lève et appelle.) Nourrice! Nourrice! (Une pause. Pas de réponse.) Nourrice!... Elle n'entend pas. Peut-être s'est-elle endormie. Elle aussi, la pauvre vieille, elle est lasse. Je ne veux pas la réveiller. Qu'y a-t-il de plus doux qu'un profond sommeil? (Une pause). Cette nuit, le silence est incroyable. Le vent est tombé. Pas un souffle ne respire... (Elle tend ses mains à l'air.) Peut-être Alexandre dort-il aussi. Croyez-vous qu'il dorme? Il n'est plus sorti de sa chambre. Aucun bruit n'est venu de sa chambre. Il a fermé sa porte. (Une pause.) Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant?

HÉBÉ, vaguement effrayée.

J'attendrai mon frère.

ANNE.

Seule, ici?

HÉBÉ.

Seule.

ANNE.

Où peut être Léonard?

HÉBÉ, tressaillant.

Où peut-il être? Pourquoi n'est-il pas revenu encore? (Une pause.) J'ai peur.

ANNE.

N'ayez pas peur. La nuit est douce. Il ne tardera pas à revenir.

HÉBÉ.

Je l'attendrai.

ANNE.

Voulez-vous que je reste avec vous?

HÉBÉ.

Non, non... Vous êtes lasse. On voit à votre visage que vous êtes trop lasse.

ANNE.

Voulez-vous me conduire jusqu'au seuil, seulement jusqu'au seuil? Je ne veux pas réveiller la nourrice. Je retrouverai facilement ma chambre moi-même.

La jeune fille la prend par la main et la conduit au seuil.

HÉBÉ.

Mais tout est dans les ténèbres.

ANNE.

Pour moi, c'est toujours la même chose. (Elle se penche vers l'ombre, dans la baie de la porte.) Entendez-vous la respiration de la nourrice? Elle n'est pas tranquille. Elle est un peu oppressée. Peut-être s'est-elle endormie dans une posture pénible... Pauvre nourrice! Pauvre chère vieille! (Elle écoute encore, puis elle se retourne et embrasse Hébé.) Merci, adieu. Laissez-moi vous baiser les deux yeux. Adieu. Allez, allez en paix! Allez sur la terrasse et regardez les étoiles.

Elle disparaît dans l'ombre. Hébé la suit un moment du regard; puis elle promène autour d'elle ses regards éperdus, comme prise d'une angoisse intolérable. Elle fait quelques pas vers la terrasse. Au pied des marches, elle se retourne pour observer les portes. Ensuite, elle monte avec lenteur; mais, arrivée à la dernière marche, elle vacille, s'appuie à la colonne, et elle reste ainsi quelques instants à regarder la nuit. Tout à coup elle se laisse tomber au pied de la colonne, sans bruit, avec la légèreté muette d'un voile qui se replie; et, ainsi repliée sur elle-même, elle éclate en sanglots.

## ACTE QUATRIÈME

La même salle où s'est passé l'acte premier. La terrasse est ouverte, dans le crépuscule.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD apparaît entre les deux colonnes, regardant la ville morte sur laquelle tombe la cendre crépusculaire. Son aspect est celui d'un homme qui se contracte dans l'effort d'une résolution suprême. Ses yeux brillent sur sa pâleur terreuse, comme enflammés par la fièvre. Il parle et se meut convulsivement, dans une sorte de délire lucide.

LÉONARD.

Les sépulcres... Elle pourrait choir dans l'un des sépulcres, dans le plus profond... Non, non... Si elle devait rester là vivante, si elle devait souffrir... Ah! c'est horrible, horrible! (Il étreint ses tempes entre ses mains, avec un geste d'horreur et de folie. Il descend par les marches dans la salle, se promène incertain, de-ci, de-là, obéissant à la fluctuation de son idée funèbre.) Il n'y a pas de doute; cela est nécessaire... Il est nécessaire qu'elle ne soit plus, qu'elle ne soit plus... Ah! si elle pouvait fuir, si elle pouvait disparaître, si elle était déjà loin, si sa chambre était vide... Elle sera vide. Il faut que ce soir elle soit vide... Son haleine... (Il se laisse tomber sur un siège, passe une main sur son front comme pour en chasser un nuage, comme pour voir plus clair.) Il n'y a pas d'autre moyen de salut, il n'y en a pas d'autre. Tout est considéré; oui, bien considéré. Il l'aime, lui. Et l'autre, elle pense à mourir... Et la tache indélébile sur mon âme... Soudainement,

un abîme s'est ouvert. Tout s'est rompu, tout s'est divisé à cause d'elle... Elle est là, si douce; et à cause d'elle tout ce mal!... Personne ne reconnaît plus personne. Un abîme s'est creusé entre nous, qui étions une seule âme, une seule vie. Personne ne peut plus vivre... Il n'y a pas d'autre moyen de salut; il n'y en pas d'autre... (Une pause. Il se lève, harcelé par son tourment.) Comment faire? Comment faire? Elle viendra ici, dans quelques minutes... Je la verrai, je lui parlerai, j'entendrai sa voix... Si, du moins en ce moment, le dernier, je pouvais revoir la sainte sœur! Si, en la regardant pour la dernière fois, mes yeux redevenaient purs! Si, pour la dernière fois, je pouvais la prendre entre mes bras sans ce tremblement... cet horrible tremblement... Il l'aime, il l'aime. Depuis quand? Comment?... Que s'est-il passé entre eux?... Ah! en moi tout se souille, tout est infecté... Et cette soif qui me dévore! (Il touche sa gorge brûlante; il regarde sur la table s'il n'y aurait pas d'eau à boire; il s'approche, remplit un verre et boit avidement. Il tressaille, frappé d'une pensée subite.) Ah!... la fontaine!...

Une pause. Appuyé à la table, il tremble, sous l'éclair de cette pensée nouvelle; et ses yeux fixes voient.

## SCÈNE II

HÉBÉ entre par la seconde porte à droite. Son aspect révèle une lassitude découragée et sombre.

HÉBÉ.

Tu es ici, Léonard? Je ne te savais pas revenu...

LÉONARD, réprimant son agitation.

Je suis rentré tout à l'heure... Je voulais aller te chercher; mais j'ai cru... que tu dormais... As-tu dormi?



HÉBÉ.

Non, je n'ai pu dormir.

LÉONARD.

Comme tu dois être lasse!

HÉBÉ.

Et toi?

LÉONARD.

Oh! moi, je suis habitué à veiller. Mais toi!... M'attendre ici jusqu'à l'aube, assise sur une marche! Pourquoi? Quand je suis rentré, quand je t'ai vue, tu avais un pauvre visage tout défait...

*Dans sa voix tremble une soudaine tendresse.*

HÉBÉ.

Tu as jeté un cri!

LÉONARD.

Je ne soupçonnais pas ta présence; et tu t'es levée à l'improviste, comme un fantôme...

HÉBÉ.

Pour toi, je suis toujours pareille à un fantôme. Je te fais peur.

LÉONARD, avec égarement.

Non, non...

HÉBÉ, lui prenant la main.

Hier soir, pourquoi t'es-tu enfui? Je sais que tu t'es enfui...

LÉONARD.

Je me suis enfui?

HÉBÉ.

Anne te rappelait; et sa voix était changée.

LÉONARD.

Elle me rappelait? Je n'ai pas entendu...

HÉBÉ.

Et tu es resté toute la nuit dehors, jusqu'à l'aube!

LÉONARD.

La nuit était si belle ! Et, à marcher, les heures ont passé pour moi si rapidement ! La nuit du solstice est courte. Et je voulais entendre à l'aube le chant des alouettes... Mais, si j'avais pu soupçonner que tu m'attendais...

HÉBÉ.

Je t'attendais en pleurant.

LÉONARD.

En pleurant ?

HÉBÉ, sans plus se contenir.

Oui, oui, en pleurant toutes mes larmes pour toi, pour toi... Crois-tu que je puisse encore vivre ainsi un seul jour ? Crois-tu qu'il me soit possible de résister encore à ce supplice ! Dis-moi au moins ce que je dois faire. Emmène-moi, emmène-moi ; ou fais que nous restions seuls ici... Je suis prête à t'obéir en toutes choses. Ce que je veux, c'est être seule avec toi comme jadis, ici ou ailleurs. Je te suivrai partout sans une plainte. Mais vite, vite ! Demain ! Si tu ne veux pas, si tu tardes, c'est toi qui porteras la faute de ce qui pourrait survenir... Tu en porteras la faute, Léonard. Songes-y !

LÉONARD, la regardant au visage, très pâle, d'une voix étranglée.

Tu l'aimes donc !... Dis, combien l'aimes-tu ? Éperdument ?

HÉBÉ, se cachant le visage.

Oh ! oh !

LÉONARD, comme en démençe.

Et lui... il t'a dit qu'il t'aime ? Quand te l'a-t-il dit ? Réponds ! Crois-tu qu'il t'aime sans remède ?

HÉBÉ, tenant toujours son visage entre ses mains.

Oh ! Que me demandes-tu !

Léonard est encore sur le point de parler ; mais il se retient, s'éloigne de quelques pas, regarde les portes, la terrasse. Puis, il retourne vers sa sœur.

LÉONARD.

Pardonne-moi. Je n'ai contre toi nulle rancune. Tu n'es pas coupable... Un dur destin pèse sur nous; et il faut en subir la loi de fer... Non, tu n'es pas coupable. Tu es pure, n'est-ce pas, ma sœur? Et tu resteras pure; tu ne connaîtras aucune honte...

HÉBÉ, reprenant courage et lui jetant les bras au cou.

Oui, oui, mon frère. Dis-moi ce que nous ferons. Je me suis dévouée à toi, lorsque nous sommes restés seuls dans le monde; et, à l'avenir, c'est pour toi seul que je dois vivre. Dis-moi ce que nous ferons! Je suis prête.

LÉONARD.

Je te le dirai... mais pas ici... Veux-tu que nous sortions? Veux-tu que nous allions nous asseoir là-bas... près de la fontaine Perseia?

HÉBÉ.

Sortons... Mais, là-bas, l'odeur des myrtes est si forte qu'hier soir elle me faisait mal.

LÉONARD.

Ce soir, elle ne sera pas trop forte : le vent la dissipe.

HÉBÉ.

Allons.

Il semble que Léonard ne peut plus faire un pas, vaincu par l'excès de l'angoisse. Il jette un regard désespéré à tous les objets qui l'entourent, comme si c'était lui-même qui dût les regarder pour la dernière fois.

LÉONARD.

Tu n'as pas besoin... de prendre quelque chose... dans ta chambre?... Tu ne veux pas te couvrir la tête?

HÉBÉ.

Non. La soirée est chaude. Il y a des éclairs sur le golfe.

LÉONARD, irrésolu.

Peut-être va-t-il pleuvoir.

HÉBÉ.

Dieu le veuille! Mais, tout à l'heure, il n'y avait pas un nuage dans le ciel.

LÉONARD.

Aujourd'hui encore, n'est-ce pas? une procession est montée de Phykta jusqu'à la chapelle du prophète Élie.

HÉBÉ.

J'ai entendu les chants, de loin... Pourquoi me regardes-tu de cette façon?

LÉONARD, tressaillant.

Je regarde tes yeux las... Ils me font peine... Tu as sommeil?

HÉBÉ.

Non, maintenant je n'ai plus sommeil... Je dormirai plus tard, quand tout sera décidé... Allons. Il faut que tu me dises... Mais à quoi penses-tu?

LÉONARD.

A quoi je pense? Oh! un souvenir étrange...

HÉBÉ.

Quel souvenir?

LÉONARD.

Oh! rien... Une chose puérile... Je pensais à cette dépouille que nous avons trouvée sur la route, en montant à Mycènes pour la première fois... Une chose puérile... Je ne sais pourquoi cela m'est revenu à la mémoire.

HÉBÉ.

Je la conserve, tu sais? Je l'ai mise entre les pages d'un livre, comme un signet...

LÉONARD.

Ah! tu la conserves... (Il se rapproche encore plus de sa sœur et baisse la voix.) Dis-moi, dis-moi : depuis quand n'as-tu pas vu Anne?

HÉBÉ.

Depuis une heure environ.

LÉONARD.

Et elle est là, dans son appartement?

HÉBÉ.

Oui, je crois qu'elle est là.

LÉONARD.

Elle ne t'a jamais parlé... de ces choses?

HÉBÉ, courbant la tête dans sa douleur.

Oui, oui... Elle sait; elle souffre...

LÉONARD.

Comment... comment t'a-t-elle parlé?

HÉBÉ.

Comme une sœur, avec la bonté d'une sœur.

LÉONARD.

Elle t'a pardonné? Elle t'a embrassée?

HÉBÉ.

Oui.

LÉONARD, tremblant, hésitant.

Et lui... tu l'as vu, lui... depuis hier soir?

HÉBÉ.

Non... Il n'est pas ici...

LÉONARD.

Est-ce qu'Anne t'a dit... où il est allé?

HÉBÉ.

A Nauplie.

LÉONARD.

Quand reviendra-t-il?

HÉBÉ.

Ce soir, peut-être; bientôt... (Une pause.) Mais que regardes-tu ainsi derrière moi, maintenant? (Elle se retourne avec effroi, comme pour voir si quelqu'un est derrière elle.)

LÉONARD.

Rien, rien... Il me semblait que quelqu'un allait entrer par cette porte.

Il indique la porte de l'appartement d'Anne. La jeune fille prête l'oreille.

HÉBÉ.

C'est peut-être Anne qui vient... Allons-nous en.

Elle prend son frère par la main et fait le geste de l'attirer vers la porte de l'escalier.

LÉONARD.

C'est Anne qui vient?

Il suit sa sœur, la tête retournée en arrière, les yeux fixés sur la porte qui s'ouvre.

## SCÈNE III

ANNE apparaît sur le seuil, suivie de LA NOURRICE.

ANNE.

On sort par la porte de l'escalier?... (Léonard et sa sœur disparaissent sans répondre.) Qui vient de sortir, nourrice?

LA NOURRICE.

Le frère et la sœur.

ANNE.

Ah! ils descendent... Où vont-ils?... (Comme elle fait un mouvement pour s'avancer seule vers la porte de l'escalier, la nourrice l'accompagne. Sur le seuil, Anne se penche dans l'embrasure et appelle.) Hébé! Léonard! Où allez-vous? (Pas de réponse.) Où vas-tu, Hébé? Où vas-tu? (Pas de réponse.) Vite, nourrice, cours et rejoins-les... (La nourrice sort. Anne, agitée d'une anxiété confuse, reste aux écoutes près de la porte.) Où vont-ils?... Ils n'ont pas répondu... Et pourtant, ils doivent avoir entendu ma voix : ils venaient à peine de descendre... Ils ont l'air de fuir... Où?.. Comme le cœur me bat! (Elle met une main sur son cœur. Elle écoute si la

nourrice revient.) Il doit me parler ce soir... à la même heure... Que me dira-t-il? Que pourra-t-il me dire?... Il semble que quelque grande chose a été résolue. (Elle entend le pas de la nourrice qui remonte l'escalier.) Nourrice, tu reviens seule?

LA NOURRICE, rentrant essouffée.

Je les ai rejoints... Ils m'ont dit qu'ils allaient à la fontaine... qu'ils reviendraient tout à l'heure.

ANNE.

Ils n'ont pas entendu que je les appelais?

LA NOURRICE.

Ils marchaient vite, comme des gens pressés.

ANNE.

Est-ce qu'il est tard? Le soir est-il déjà venu?

LA NOURRICE.

On n'y voit plus beaucoup. Il souffle un vent chaud qui soulève la poussière. Il éclaire du côté du golfe.

ANNE.

Est-ce un ouragan qui se prépare?

LA NOURRICE.

Il n'y a pas de nuages. Il éclaire dans un ciel serein.

ANNE.

Alexandre va-t-il rentrer?

LA NOURRICE.

C'est l'heure.

ANNE.

Attendons. (La nourrice fait asseoir Anne et s'assoit à côté d'elle sur un escabeau. Pendant une longue pause, toutes deux gardent le silence. Anne est très attentive et vibre au moindre bruit.) Tu entends, tu entends, nourrice? Quelle est cette musique? On dirait une flûte.

LA NOURRICE.

C'est un pâtre qui passe.

ANNE.

Comme il joue doucement! On dirait une flûte.

LA NOURRICE.

C'est une flûte de roseau.

Anne reste à écouter pendant quelques instants.

ANNE.

C'est une antique mélodie qu'il me semble avoir déjà entendue, je ne sais quand...

LA NOURRICE.

Ce pâtre a passé souvent par ici.

ANNE.

Non. Il me semble que je l'ai entendue dans un temps dont je n'ai plus la mémoire... C'est comme si tu me racontais aujourd'hui un de tes vieux contes, nourrice... (Une pause.) Crois-tu qu'ils aient rencontré ce pâtre? Je parle d'Hébé et de son frère.

LA NOURRICE.

Peut-être.

ANNE, anxieusement.

Comment étaient-ils? Les as-tu bien regardés? Les as-tu regardés au visage? Comment étaient-ils?

LA NOURRICE.

Je ne sais pas bien... Comment pouvaient-ils être?

ANNE.

Étaient-ils agités? Étaient-ils tristes?

LA NOURRICE.

Ils semblaient très pressés.

ANNE.

Mais lui, le frère... tu ne l'as pas regardé au visage?



LA NOURRICE.

Je ne me suis pas approchée. Ils ont continué leur chemin.

ANNE.

Lequel des deux marchait devant?

LA NOURRICE.

Ils se tenaient par la main, je crois.

ANNE.

Ah! ils se tenaient par la main... Et leur pas était assuré?

LA NOURRICE.

Ils marchaient vite.

Une pause. Anne est pensive et vigilante.

ANNE.

Et Alexandre ne revient pas!

LA NOURRICE.

Il est l'heure. Le maître doit être proche.

ANNE, se levant avec impatience.

Va sur la terrasse, nourrice, et regarde.

La nourrice monte à la terrasse pour explorer.

LA NOURRICE.

Quel vent chaud! C'est comme s'il sortait d'une fournaise... Il me semble que j'aperçois un homme à cheval, sur la route...

ANNE, avec un sursaut.

Est-ce Alexandre?

LA NOURRICE.

Oui, oui, c'est le maître. Le voilà.

Elle descend les marches.

ANNE.

Va, nourrice. Assure-toi que tout est prêt dans sa chambre. Ne viens que si je t'appelle. Y a-t-il encore un peu de lumière?

LA NOURRICE.

On n'y voit presque plus.

ANNE.

Apporte une lampe.

La nourrice sort à droite. Anne écoute anxieusement si le pas d'Alexandre résonne dans l'escalier.

## SCÈNE IV

Entre ALEXANDRE. Il est si absorbé dans sa pensée douloureuse qu'il ne remarque pas la présence d'ANNE. Il se dirige vers son appartement, muet.

ANNE.

Alexandre!

ALEXANDRE, tressaillant et s'arrêtant.

Tu es ici, Anne? Je ne t'avais pas vue. Il fait presque nuit.

ANNE.

Je t'attendais.

ALEXANDRE.

J'ai tardé un peu. Sur la route, le vent soulevait une poussière si épaisse qu'il était difficile d'avancer. C'est le souffle du désert. Le soir tombe comme une cendre brûlante. Où est Léonard?

ANNE.

Il est sorti avec sa sœur, il y a quelques instants.

ALEXANDRE, d'une voix qui tremble.

Tu ne sais pas où il est allé?

ANNE.

Il est descendu à la fontaine Perseia.

Entre la nourrice qui apporte la lampe allumée; mais, tandis qu'elle s'apprête à la poser sur la table, un souffle de vent l'éteint. Derrière elle, la porte claque avec violence.

## LA NOURRICE.

Ah! elle s'est éteinte. Il faut fermer la porte de l'escalier. Le vent croît.

Elle va fermer la porte, puis elle revient vers la table pour rallumer la lampe éteinte. L'aspect d'Anne exprime une vague terreur. Elle tend l'oreille vers la terrasse, comme lorsqu'on cherche à saisir des cris lointains. La nourrice sort à gauche, en refermant la porte derrière elle.

## ANNE.

Alexandre, approche-toi, écoute. (Alexandre s'approche, inquiet.) Tu n'entends pas? Il ne te semble pas que tu entends...?

## ALEXANDRE.

Quoi? (Anne ne répond rien.) C'est le vent qui siffle dans les crevasses des murailles et sous la Porte des Lions.

## ANNE.

Un ouragan se prépare?

ALEXANDRE, montant rapidement à la terrasse.

Non. Le ciel est libre tout entier. Les étoiles commencent à paraître. Le croissant de la lune est au faite de l'Acropole. Le vent a des grondements étranges, dans la ville morte; peut-être s'engouffre-t-il au fond des sépulcres. C'est comme un roulement de tambours. Tu n'entends pas? (Il descend les marches. Anne lui saisit le bras, en proie à une inquiétude indomptable.) Qu'as-tu?

## ANNE.

Je suis inquiète... Je ne puis vaincre l'anxiété qui me serre la gorge. Je pense aux deux qui sont là-bas...

ALEXANDRE, avec un trouble violent, parce qu'il s'est mépris.

Pourquoi? Tu sais... Tu sais quelque chose?... l'horrible chose? Qui a pu te dire... Léonard, peut-être? Léonard t'a parlé? Comment a-t-il pu... à toi...

ANNE, s'égarant.

Mais que veux-tu dire? Que crois-tu?... Non, non;

il ne m'a point parlé, il ne m'a rien dit... C'est moi qui lui ai parlé hier soir, ici même : car je savais, je savais déjà... Oh! sans plaintes, sans rancune, Alexandre.

ALEXANDRE.

Et tu lui as parlé de cette horrible chose? Tu as eu le cœur de lui en parler? Mais comment, comment savais-tu? Dis, comment savais-tu? Comment as-tu réussi à pénétrer son secret, alors que moi-même, jusqu'à hier soir, je n'avais pas même l'ombre d'un soupçon! Dis, comment?

ANNE, de plus en plus égarée.

Son secret? Qu'est-ce que tu entends par là? De quelle horrible chose parles-tu?

ALEXANDRE, bouleversé, s'apercevant de son erreur.

Je voulais dire...

ANNE.

Il y a une autre chose? Il y a une autre chose?

ALEXANDRE, lui prenant les mains et dominant par un effort l'émotion qui le suffoque.

Anne, écoute-moi : toi qui sais porter tous les fardeaux de douleur, toi qui n'as jamais craint de souffrir et qui connais toutes les tristesses et toutes les puissances de la vie. Nous sommes à une heure grave, très grave. Un tourbillon violent nous entraîne vers je ne sais quel but. Nous sommes la proie d'une force obscure et invincible. Tu comprends, Anne, tu comprends... Jusqu'à cette heure, nous avons évité de parler, parce qu'à moi comme à toi toute parole semblait inutile, et que le silence était la seule façon d'accepter les nécessités, la seule façon digne de nous et de ce que nous fûmes. Maintenant, tout se précipite. Le moment est venu pour chacun de regarder son destin en face... Il ne sert à rien de fermer les yeux.

Tout ce qui est, est nécessaire. Je te demande donc, Anne, la vérité. Que s'est-il passé hier soir? Je te demande la vérité.

ANNE.

La vérité... Oh! à quoi bon, à quoi bon? Il y a des heures dans la vie où personne ne sait quelles paroles il vaut mieux dire, quelles il vaut mieux ensevelir... Hier, j'ai demandé pardon à Léonard de lui avoir parlé; et maintenant, je te demande pardon, à toi, Alexandre. Tu as bien dit : seul le silence est digne. Il ne fallait pas interrompre le silence pour sauver quelqu'un. Mais il était là... Trop souvent, trop souvent je l'avais senti souffrir. Il me semblait que j'étais la cause unique de tant d'angoisses, que j'étais l'obstacle. Et j'avais une volonté fraternelle de le consoler, de lui faire un peu de bien, de lui montrer que tout avait été compris et résolu... Et, hier soir, quand il est venu près de moi, je ne sais quel abandon était en lui, je ne sais quel besoin de confiance... On aurait dit qu'il avait pleuré, que dans son cœur s'était dénoué quelque chose... Les étoiles lui paraissaient belles... Alors je sentis le besoin de lui faire un peu de bien, et je lui parlai... Je lui parlai de cette pauvre créature et de toi... Je voulus chasser de son âme toute amertume, toute injuste rancœur contre cette chère créature dont l'unique faute est d'aimer et d'être aimée... Je lui parlai d'elle et je lui parlai de toi, sans me plaindre, sans m'humilier, mais en lui donnant un peu d'espérance.

ALEXANDRE, avec un trouble violent.

Un peu d'espérance! Et il... Crois-tu qu'il savait déjà? Te paraît-il, Anne, qu'il savait déjà?... Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible! Peu auparavant, il m'avait parlé...

ANNE, égarée.

Il ne savait pas?... Il ne savait pas?... (En repensant à

l'entretien, elle découvre quelques indices, non remarqués d'abord, qui soudain illuminent son esprit. L'exclamation qu'elle pousse ressemble à un cri contenu.) Ah! peut-être... Il disait qu'il ne comprenait pas... Oui, oui... Il disait : « Vous êtes sûre? vous êtes sûre? » Et puis... Ah! mais, alors...? Il y a donc une autre chose?...

Alexandre, pris d'une intolérable angoisse, marche à travers la chambre d'un pas incertain, comme quelqu'un qui cherche une voie de salut sans la trouver.

ALEXANDRE, tout bas, se parlant à lui-même.

Après ce qu'il m'avait révélé!...

ANNE.

A ton tour, Alexandre, dis-moi la vérité. Je te demande la vérité.

ALEXANDRE, se rapprochant d'elle.

Et que fit-il? Où alla-t-il ensuite?

ANNE.

Il sortit, s'enfuit... Je sais par sa sœur qu'il est rentré ce matin seulement, à l'aube... Jusqu'à l'aube, elle l'a attendu...

ALEXANDRE.

Fuir, fuir... (Il marche encore à pas incertains, ne sachant à quoi se résoudre.) Ah! quand nous nous regarderons dans les yeux...

ANNE.

Mais dis-moi donc la vérité!

ALEXANDRE.

Et ils sont sortis ensemble... Ils sont descendus à la fontaine... Depuis combien de temps?

ANNE.

Quelques minutes avant ton retour.

ALEXANDRE.

Ensemble... ensemble... là-bas... (Son agitation croît

d'instant en instant.) Et, avant de sortir, ils étaient ici avec toi?... Que disaient-ils?

ANNE.

Non; je suis entrée au moment où déjà ils descendaient. Je les ai appelés, mais ils n'ont pas répondu... J'ai envoyé la nourrice les rejoindre...

ALEXANDRE.

Eh bien?

ANNE.

Ils ont dit qu'ils descendaient pour un moment à la fontaine, qu'ils reviendraient dans un moment... Mais parle, parle donc!

Elle saisit le bras d'Alexandre lorsqu'il va pour monter à la terrasse. Ils montent ainsi tous les deux et disparaissent dans l'ombre vers la balustrade. Au bout de quelques instants, Alexandre rentre seul dans la salle. Obéissant à une impulsion instinctive, il court vers la porte, l'ouvre et descend précipitamment les escaliers. Anne apparaît dans l'entre-colonnement, reprise de terreur.

ANNE.

Alexandre! Alexandre! (Aucune réponse. Elle marche à tâtons dans le vide, rencontre une des colonnes, s'y appuie, descend la première marche, les autres marches.) Alexandre!... Il n'est plus là... Je suis seule... Ah! Seigneur, donnez-moi la lumière!

En suivant le courant du vent chaud qui souffle par la porte grande ouverte, elle arrive jusqu'au seuil. Elle s'appuie à l'un des chambranles et fait un pas vers l'escalier. Elle disparaît dans l'ombre.

## ACTE CINQUIÈME

Un lieu solitaire et sauvage, près d'une gorge qui s'enfonce entre le second pic de la montagne Eubœa et le flanc inaccessible de la citadelle. Les myrtes embaument, parmi les âpres rochers et les ruines cyclopéennes. L'eau de la fontaine Perseia, s'épanchant d'entre les rochers, se recueille dans une cavité semblable à une conque, et de là elle dévale pour aller se perdre au fond d'un ravin pierreux. Dans l'antique solitude, envahie déjà par le mystère de la nuit, on entend le murmure des sources intarissables.

---

### SCÈNE UNIQUE

Sur le bord de la fontaine, près d'un buisson de myrtes, est étendu le cadavre de la vierge HÉBÉ. Les vêtements mouillés adhèrent aux membres rigides; les cheveux imprégnés d'eau entourent le visage à la manière de bandelettes; les bras sont allongés contre les flancs; les pieds sont joints comme ceux des statues funéraires couchées sur les tombeaux.

ALEXANDRE, assis sur une pierre, les coudes appuyés aux genoux et les tempes serrées entre les paumes, regarde fixement la morte, silencieux, dans une effrayante immobilité. Du côté opposé, LÉONARD est debout, adossé contre un grand rocher auquel, par moments, ses doigts s'accrochent crispés et désespérés, comme les doigts du naufragé à l'écueil qui émerge du gouffre. Dans le silence mortel, on entend le bruit de l'eau et le souffle intermittent du vent sur les myrtes qui s'inclinent.

Tout à coup, Léonard se détache du rocher et va s'agenouiller près du cadavre de sa sœur, en se courbant comme pour la toucher.

ALEXANDRE, l'arrêtant d'un geste brusque et d'un cri impétueux.  
Ne la touche pas! Ne la touche pas!

LÉONARD, reculant, mais sans se relever.

Non, non, je ne la toucherai pas... Elle t'appartient,



elle t'appartient... (Une pause. Il regarde le cadavre avec une surhumaine intensité de douleur et d'amour. Le délire semble l'assaillir. De temps à autre, sa voix devient rauque, déchirante, presque méconnaissable.) Tu crois... tu crois... que je la profanerais, si je la touchais?... Non, non... Maintenant je suis pur, je suis entièrement pur... Si elle se levait maintenant, elle pourrait cheminer sur mon âme comme sur la neige immaculée... Si elle revivait, toutes mes pensées pour elle seraient comme les lis, comme les lis... Ah! quel homme sur terre pourra jamais dire qu'il aime une créature humaine comme j'aime celle-ci! Pas même toi, pas même toi, tu ne l'aimes comme je l'aime... Nul amour sur terre n'est égal au mien. Toute mon âme est un ciel pour cette morte... (Sa voix s'élève, impétueuse et ardente, comme dans un délire qui croîtrait, ou elle s'abaisse avec un tremblement de suprême amour.) Qui aurait fait ce que j'ai fait pour elle? Est-ce que tu aurais eu, toi, le courage d'accomplir cette chose atroce, pour sauver son âme de l'horreur qui allait la saisir! Ah, oui, tu l'as aimée avec toutes les forces de ta vie, car c'est ainsi qu'elle devait être aimée; mais tu ne sais pas, non, tu ne sais pas quelle était son âme... Toutes les bontés de la terre et toutes les beautés — des beautés que toi-même tu n'as pas rêvées encore! — son âme les possédait toutes... Chaque matin, à son réveil, tous les souffles du printemps passaient sur son âme et la faisaient fleurir. Chaque soir, toutes les plus douces choses de notre jour vécu restaient dans son âme comme dans un van, et elle les pétrissait pour moi, me les offrait comme on offre un pain... Ah! c'est ainsi qu'elle m'a nourri; pendant si longtemps, si longtemps, elle m'a chaque soir nourri de ce pain... Elle savait changer en un grand bonheur le plus léger des sourires... La plus petite de mes joies se dilatait dans son âme à l'infini, comme un cercle dans l'eau calme, si bien qu'elle me donnait l'illusion d'un grand bon-

heur... Tu ne sais pas, non, tu ne sais pas qu'elle était son âme... Nulle créature sur terre ne pouvait lui être égale... Il n'y avait pas dans tout son sang une seule goutte amère... Tout à l'heure... (Il s'interrompt et sursaute, comme un malade dont la chair est tordue par un spasme intolérable.) Tout à l'heure... sa tendre vie tremblait sous ma main dans ses cheveux. (Agenouillé, il sursaute si horriblement qu'Alexandre se dresse comme pour aller vers lui, mais ne peut faire un pas et retombe sur la pierre.) Ah! quand elle s'est penchée sur la source pour boire... J'ai entendu la première gorgée d'eau qu'elle buvait... Il me semblait qu'elle buvait à mon cœur et que cette première aspiration de ses lèvres absorbait toute la douleur soufferte, toute l'existence honteuse, et tout le discernement, et toute la mémoire, et mon être tout entier... Vide, vide et aveugle, je l'étais quand je me suis abattu sur elle... La mort était à mes épaules et me pressait avec ses genoux de fer... Le monde était détruit... Mille siècles... un instant... Et j'étais là, sur les pierres... et, dans l'eau agitée encore par les sursauts, ses cheveux... ses cheveux autour de sa tête penchée... Ah! qui aurait fait pour elle ce que j'ai fait? Je l'ai soulevée; j'ai revu son visage... « Tout son visage battait comme sa tempe dans ses cheveux »; oui, c'est cela qu'Anne disait hier soir, Anne qui l'avait tenue entre ses bras, qui l'avait sentie palpiter entre ses bras... Et j'ai revu son visage qui ne battait plus, son visage froid qui ruisselait... J'ai abaissé les paupières sur les yeux... ah! plus douces qu'une fleur sur une fleur... Et toute souillure a disparu de mon âme; et je suis redevenu pur, entièrement pur. Toute la sainteté de mon amour est rentrée dans mon âme comme un torrent de lumière... Encore un bienfait, encore un bienfait d'elle, à travers la mort! C'est afin de pouvoir l'aimer ainsi de nouveau que je l'ai

tuée; c'est pour que tu puisses l'aimer ainsi sous mes yeux, sans que rien désormais te sépare de moi, sans cruauté et sans remords, c'est pour cela, pour cela que je l'ai tuée... O mon frère, mon frère dans la vie et dans la mort, réuni à moi pour toujours par ce sacrifice que je t'ai fait... Regarde-la! Elle est parfaite, maintenant; elle peut être adorée comme une créature divine... Je veux la coucher doucement dans le plus profond de mes sépulcres et mettre autour d'elle tous mes trésors... (Il se penche sur la morte.) A toi, à toi tout ce qui respandit; à toi pour toujours tout ce qui est pur... Adorée, adorée! Ah! si nous pouvions avec tout notre sang rallumer une seconde ta face pâle, faire qu'une seconde, une seule, tu rouvrisse les yeux, que tu nous visses, que tu entendisses le cri de notre amour et de notre douleur... O ma sœur! ma sœur! (Courbé sur la morte, il l'appelle avec des cris réitérés et déchirants, étendant ses mains agitées vers le blême visage immobile entre les humides bandeaux des cheveux. Incapable de résister plus long temps à ce cri, Alexandre se lève, passe devant les pieds du cadavre, va auprès de son ami, s'incline, lui pose une main sur le front pour sentir cette fièvre, pour calmer ce délire qui ressemble à un commencement de folie. Ce contact soulage un peu Léonard; la violente contraction de ses nerfs se relâche un peu; sa voix s'éteint.) Laisse-moi baiser ses pieds... ses petits pieds... (Il se traîne jusqu'aux pieds de la morte, y appuie son front et demeure quelques instants dans cette attitude. Alexandre aussi se prosterne à côté de lui. Durant la pause, on entend la fontaine gémir. Léonard relève le front et reste les yeux fixés sur les pieds inertes.) Un jour, elle était sur le rivage de la mer, assise dans le sable, les genoux sous le menton; et, tout en rêvant ses plus beaux rêves, elle enveloppait dans ses tresses dénouées ses petits pieds, souples comme des feuilles tendres. La mer dormait devant elle comme un enfant docile, avec une respiration légère... (Une pause. Il tressaille, frappé d'un autre souvenir.) Ah! ce jour maudit, devant le foyer... (Il se cache la face

dans les mains et s'incline de nouveau jusqu'à terre.) Pardon  
Pardon!

Une pause. Alexandre se retourne avec inquiétude  
vers les rochers du fond, là où le sentier débouche.

ALEXANDRE, se redressant tout à coup.

Un pas! Il m'a semblé que j'entendais un pas, là,  
sur le sentier... Écoute. (Léonard aussi se redresse, frappé  
de terreur. Tous deux prêtent l'oreille en retenant leur haleine.)  
Non... Je me suis trompé, peut-être... C'est peut-être  
le vent entre les myrtes... Une pierre a roulé peut-être  
sur la pente...

LÉONARD.

Je ne sais... Mon cœur bat trop fort, m'étourdit les  
oreilles... Je ne perçois rien autre chose...

Alexandre va vers les rochers et se tient aux aguets.  
On n'entend que le gémissement rauque des sources.

ALEXANDRE, retournant vers son ami qui a les yeux fixés  
sur le cadavre, et le secouant.

Maintenant, qu'allons-nous faire? Il faudra l'emporter  
d'ici... Où la porterons-nous? La porterons-nous à la  
maison?... Mais Anne... Anne... Que pourrions-nous  
lui dire?

LÉONARD, éperdu, regardant autour de lui.

Anne... Elle m'attend à cette heure même... Elle m'a  
promis... hier soir...

ALEXANDRE.

Que t'a-t-elle promis?

LÉONARD.

De m'attendre...

ALEXANDRE.

De t'attendre? Où? Pourquoi?

LÉONARD.

Elle pensait... Elle voulait...

ALEXANDRE.

Elle voulait?...

LÉONARD.

Elle voulait... disparaître...

ALEXANDRE.

Ah! (Une pause. Instinctivement, ils regardent tous les deux vers le sentier qui débouche entre les rochers, dans le fond. On entend la fontaine gémir.) Que lui dirons-nous? Que ferons-nous maintenant?... Veux-tu rester ici, toi? Il faut la couvrir, l'envelopper... Veux-tu rester ici?... Je vais... je vais prendre... le linceul...

LÉONARD, saisi d'une insurmontable terreur.

Non! non! N'y va pas, ne me quitte pas! Restons ici, restons ici encore.

ALEXANDRE.

Mais Anne... (Il tressaille et se met aux écoutes.) Quelqu'un vient, quelqu'un s'approche... Un pas! J'ai entendu un pas... Oh! si c'était... Il faut la cacher... Portons-la entre les myrtes, sous les touffes... Tu ne m'entends point, Léonard? (Il secoue Léonard, qui semble pétrifié.) Portons-la entre les myrtes... Je la prendrai par les épaules. Doucement! Doucement!

Il s'incline pour soulever la morte du côté de la tête, tandis que Léonard s'incline pour la soulever du côté des pieds. Au même instant, on entend dans le sentier la voix de l'aveugle.

ANNE, d'entre les rochers du fond, invisible.

Hébé! Hébé! (Les deux hommes laissent le cadavre et se redressent, pâles aussi de la pâleur de la mort, raidis par l'épouvante, sans pouvoir faire un mouvement.) Hébé! (L'aveugle apparaît entre les rochers, seule, tâtonnant dans l'ombre. Comme personne ne répond, elle fait quelques pas en avant, avec une anxiété désespérée.) Alexandre! Léonard!

Elle s'avance vers le cadavre et le touche presque du pied, tandis que les deux hommes restent immobiles, paralysés, incapables de prononcer une parole.

ALEXANDRE, au moment où le pied d'Anne va toucher le cadavre.

Arrête, Anne! Arrête!

Mais Anne a senti le corps inerte qui gît à ses pieds. Elle se courbe sur la morte, éperdue, et la palpe jusqu'à ce qu'elle arrive au visage, aux cheveux encore imprégnés de l'eau mortelle. Dans toutes ses fibres passe un frisson causé par ce froid qui ne ressemble à aucun autre. Elle jette un cri aigu où semble s'exhaler toute son âme.

ANNE.

Ah!... Je vois! je vois!

# LA GLOIRE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois à Naples, au *Théâtre Mercadante*  
le 27 avril 1899.

*La Gloire me ressemble.*

LA COMNÈNA

AUX CYPRÈS DE MAMALUS

DANS L'ILE DES PHÉACIENS

Février et mars 1899.



## DRAMATIS PERSONÆ

RUGGERO FLAMMA.....	}	M. ERMETE ZACCONI.
CESARE BRONTE.....		M <sup>me</sup> ELEONORA DUSE.
ELENA COMNÈNA.....		MM. DANTE CAPELLI.
GIORDANO FAURO.....		EMILIO PIAMONTI.
SIGISMONDO LEONI.....		ADOLFO COLONNELLO.
VITTORE CORENZIO.....		ETTORE MAZZANTI.
DANIELE STENO.....		CARLO BORDEAUX.
MARCO AGRATE.....		ENRICO SABATINI.
CLAUDIO MESSALA.....		ANTONIO GALLIANI.
SEBASTIANO MARTELLO.....		ALFREDO GERI.
DECIO NERVA.....		UBALDO PITTEI.
FULVIO BANDINI.....		FERDINANDO NIPOTI.
ERCOLE FIESCHI.....		M <sup>me</sup> FERNANDA NIPOTI.
ANNA COMNÈNA.....		M <sup>me</sup> EMMA GRAMATICA.
UNE RELIGIEUSE.....		M. UBALDO PITTEI.
UN JEUNE HOMME.....		

LES DIGNITAIRES, LES FAMILIERS, LES COMPAGNONS D'ARMES, LES  
PARTISANS, LA FOULE.

Dans la Rome de la troisième Italie.

# LA GLOIRE

---

## ACTE PREMIER

Une grande salle nue, aux vertèbres de pierre apparentes et robustes. Une lourde table en occupe le milieu, encombrée de cartes comme celle d'un stratège, animée encore par le travail récent, par la méditation qui naguère s'y inclina, par l'unanime accord des hommes qui se sont réunis autour d'elle : support immobile d'où rayonnent et se propagent une pensée centrale, une énergie régulatrice.

Sur les architraves des quatre portes, deux à droite et deux à gauche, est sculpté l'emblème de la flamme qui s'avive au souffle du vent contraire, avec la devise : *VIM EX VI*. Dans chacun des murs opposés, entre les deux portes, est une niche où l'on voit encore des traces de dorure, et occupée seulement par une piédestal sans statue. Dans le fond, un balcon s'ouvre sur l'énorme cité qui se décolore dans le crépuscule, tandis que les lumières commencent à y apparaître comme les étincelles d'un incendie près de se rallumer sous les cendres.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

La salle est envahie par les **PARTISANS**, qui attendent le retour de **RUGGERO FLAMMA**, inquiets, anxieux, exultants. Les uns regardent, penchés au balcon, d'autres sont rassemblés autour de la table, d'autres près de la porte. **VITTORE CORENZIO**, **ERCOLE FIESCHI**, **DECIO NERVA**, **FULVIO BANDINI** sont du nombre. De temps à autre, on entend une clameur confuse qui arrive à travers l'espace. Dans le soir de mai se répand cette ivresse populaire qui excite les haines, les amours, les orgueils, les convoitises, les espérances, tous les ferments humains.

Chacun, pressentant l'imminence des révolutions, se façonne un monde selon son désir. La fièvre civile se manifeste dans les paroles, dans les gestes, dans l'aspect de tous.

UN GROUPE DE PARTISANS, sur le balcon.  
Il vient! Il vient!

QUELQU'UN dans le groupe.  
En triomphe!

UN AUTRE.  
La foule le porte!

UN AUTRE.  
La foule! La foule! Toute la place en est noire.  
Regardez! Regardez!

UN AUTRE.  
Ils sont quatre mille, cinq mille...

PLUSIEURS.  
Davantage, bien davantage!

QUELQU'UN.  
Toutes les rues d'alentour sont pleines. Regardez!

UN AUTRE.  
Ils sont dix mille.

UN AUTRE.  
Davantage, davantage!

UN AUTRE.  
La ville est à nous.

UN AUTRE.  
Ah! qu'il dise seulement une parole...

UN AUTRE.  
Nous mourrons tous pour lui!

UN AUTRE.  
Écoutez, écoutez!

Arrive une clameur.

UN AUTRE.

La ville est à nous. S'il voulait...

DECIO NERVA.

Quel beau soir de bataille!

VITTORE CORENZIO.

Cesare Bronte est fort encore. Sa carcasse est de fer

ERCOLE FIESCHI.

Fort de quoi?

VITTORE CORENZIO.

Le pouvoir est encore entre ses mains. Le Parlement le soutient encore. L'armée est avec lui...

DECIO NERVA.

Demain, tout sera avec Flamma.

VITTORE CORENZIO.

Des mots!

PLUSIEURS.

C'est vrai! C'est vrai!

ERCOLE FIESCHI.

Demandez-le à Claudio Messala.

QUELQU'UN.

Qui est Claudio Messala?

VITTORE CORENZIO.

Un taciturne.

PLUSIEURS.

Vous voyez? Vous voyez?

QUELQU'UN.

Sa voiture n'a plus de chevaux. Vous voyez? Vois tu, toi?

UN AUTRE.

Déjà la rue est obscure.

UN AUTRE

Oui, oui, c'est vrai. Je la vois. Des hommes la traînent.

UN AUTRE.

La foule le porte.

UN AUTRE.

On court... C'est comme un tourbillon.

UN AUTRE.

La foule semble furieuse.

PLUSIEURS.

Écoutez! Écoutez!

Arrive la clameur; puis, tout à coup, il se fait un silence.

QUELQU'UN.

Et maintenant?

UN AUTRE.

Le silence.

UN AUTRE.

La panique?

UN AUTRE.

Non. Il parle...

UN AUTRE.

Oui; maintenant il parle. Il est debout. Vous le voyez? Je crois qu'il parle.

Du lointain arrive une clameur plus forte.

UN AUTRE.

Comme on hurle!

UN AUTRE.

Cette maison, n'est-ce pas celle de Cesare Bronte?

UN AUTRE.

Oui, oui! On passe maintenant devant la maison de Cesare.

UN AUTRE.

La rue est dans l'ombre.

UN AUTRE.

Ah!

DECIO NERVA, accourant au cri.

Que se passe-t-il?

QUELQU'UN.

Un éclair...

UN AUTRE.

Les armes...

UN AUTRE.

Voyez la lueur, voyez...

UN AUTRE.

Oui, oui; les soldats ont dégainé leurs sabres...

UN AUTRE.

La maison est entourée par la cavalerie.

UN AUTRE.

Ils ont dégainé leurs sabres!

UN AUTRE.

Encore du sang?

UN AUTRE.

Écoutez! Écoutez!

UN AUTRE.

Encore du sang?

UN AUTRE.

La panique?

FULVIO BANDINI, accourant, se faisant place.

Que se passe-t-il?

Tous se précipitent au balcon, anxieux.

ERCOLE FIESCHI.

Que se passe-t-il? On se bat?

Arrive une nouvelle clameur.

LE GROUPE, soulevé par un frémissement.

Vive Flamma! Descendons, descendons!

## LA GLOIRE.

DECIO NERVA.

Je vous conduis.

Il se retourne, court à la porte. Quelques-uns le suivent, disparaissent avec lui.

FULVIO BANDINI.

On se bat ?

PLUSIEURS.

Oui, oui ! Vous voyez ?

D'AUTRES.

Non ! non ! Les soldats ne font aucun mouvement.

QUELQU'UN.

Ils n'osent pas.

UN AUTRE.

Il a parlé. La foule passe devant la maison.

UN AUTRE.

On ne voit plus rien. La rue est obscure.

UN AUTRE.

La foule le porte.

UN AUTRE.

On allume les torches !

UN AUTRE.

Entendez-vous ? On chante.

UN AUTRE.

La chanson de Prospero Galba !

UN AUTRE.

La sérénade à l'Impératrice !

UN AUTRE.

A Elena Comnèna, Impératrice de Trébizonde !

Cette plaisanterie suscite quelques rires. L'hilarité se communique. Soudain, la contagion de la rue prend les plus vulgaires.

UN AUTRE.

Revendeuse de grain pourri,

UN AUTRE.

de chevaux poussifs,

UN AUTRE.

de bœufs fourbus,

ERCOLE FIESCHI.

de sénateurs imbéciles,

FULVIO BANDINI.

de généraux éreintés,

ERCOLE FIESCHI.

de princes bâtards!

QUELQU'UN, chantant.

E marcio il grano

Ma l'oro abbonda,

LES AUTRES, en chœur.

A Trebisonda <sup>1</sup>!

Les rires éclatent.

ERCOLE FIESCHI.

L'Impératrice mère, à la fenêtre, s'évanouit entre les bras du Grand Chambellan.

QUELQU'UN, chantant.

Anna Comnèna,

La gran baldracca,

LES AUTRES, en chœur.

Conta le sacca <sup>2</sup>!

Les rires éclatent.

FULVIO BANDINI.

Où est Prospero Galba?

QUELQU'UN.

Là-bas, sans doute, à battre la mesure.

1. « Le grain est pourri — mais l'or abonde, — à Trébizonde! »

2. « Anna Comnèna, — la grande ribaude, — compta les sacs! »



## LA GLOIRE.

UN AUTRE.

Dix mille voix!

FULVIO BANDINI.

Le salut de mai à la femme de Cesare!

QUELQU'UN, chantant.

La moglie ha un trono  
Che non si sfonda,

LES AUTRES, en chœur.

A Trebisonda !!

Les rires éclatent. Au loin, on entend le formidable chœur de la foule.  
L'image de la femme charmante et odieuse domine les imaginations  
troublées, irrite la sensualité des railleurs.

FULVIO BANDINI.

Dis : avec combien de rois, combien d'empereurs,  
combien de princes défunts s'est-il apparenté, le vieux  
Bronte, en épousant la Comnèna? Tu le sais, toi,  
Fieschi.

ERCOLE FIESCHI.

Avec dix-neuf rois, dix-huit empereurs, soixante-  
dix-sept princes souverains, quatre-vingt-dix protosé-  
bastes, cent quinze couropalates — avec toute la pour-  
riture palatine de Byzance.

QUELQU'UN, chantant.

Che gran corona  
Su la tua fronte,

LES AUTRES, en chœur.

O Bronte, o Bronte <sup>2</sup>!

Les rires éclatent parmi les sarcasmes. Le souffle du carrefour passe  
dans la salle. La voix de la foule est continue comme un grondement.

1. « Sa femme a un trône — qui ne se défonce pas, — à Trébizonde! »
2. « Quelle grande couronne — sur ton front, — ô Bronte, ô Bronte! »

## SCÈNE II

Entrent GIORDANO FAURO et SIGISMONDO  
LEONI

GIORDANO FAURO.

N'insultez pas la Comnèna dans la maison de Ruggero Flamma.

PLUSIEURS.

Fauro, Leoni!

D'AUTRES.

Pourquoi?

D'AUTRES.

D'où venez-vous?

D'AUTRES.

Quelles nouvelles?

ERCOLE FIESCHI.

Ici, la Comnèna est sacrée. Avez-vous entendu?

PLUSIEURS.

Pourquoi? Pourquoi?

GIORDANO FAURO.

Pour une haine, et peut-être...

Il s'interrompt.

ERCOLE FIESCHI.

La Sibylle a parlé.

FULVIO BANDINI.

Que voulez-vous dire?

GIORDANO FAURO.

Je crois que toute votre haine et que la haine de toute cette foule qui hurle là-bas, dans la rue, n'égalent pas la sienne...

PLUSIEURS.

Contre qui?

GIORDANO FAURO.

Contre le vieux. Et peut-être...

FULVIO BANDINI.

Peut-être?

GIORDANO FAURO.

Je ne sais. Il fallait la voir, aujourd'hui, dans la tribune, pendant que Ruggero Flamma parlait. Ses yeux étaient fixés sur lui avec une telle violence que plus d'une fois il a dû lever la tête vers elle et s'interrompre. Ah! un grand spectacle, celui d'aujourd'hui, un grand duel! Bronte était assis à son banc, immobile, recueilli, avec toute sa force silencieuse. On ne voyait que son crâne énorme, poli comme un caillou de torrent; et, sur ce crâne, la cicatrice enflammée...

ERCOLE FIESCHI.

On sait que, pour les grandes circonstances, il la ravive avec du rouge, comme une courtisane se met un grain de beauté.

GIORDANO FAURO.

N'importe! La trace y est, et profonde.

ERCOLE FIESCHI.

Ah, pardieu! voilà aussi le mime Bronte devenu, comme la Connèna, inviolable dans cette maison!

PLUSIEURS, impatients.

Tais-toi, Fieschi, tais-toi! Laisse-le parler.

ERCOLE FIESCHI.

Il y a là deux niches et deux piédestaux pour leurs statues... Mettez-vous en quête d'un marbre immaculé! Le sculpteur, le voici.

Il indique du geste Sigismondo Leoni.

PLUSIEURS.

Tais-toi!

GIORDANO FAURO.

Guerre de lazzis et de chansons! Inoffensive. Mais, tout à l'heure, Flamma lui-même donnait à son ennemi une stature de géant, par besoin de le sentir égal à la puissance de ses coups. Lorsque le vieux s'est levé pour répondre, en nous tous a passé comme un frisson d'horreur. Si nous l'imaginions abattu, nul de nous ne savait mesurer l'espace couvert par sa ruine.

PLUSIEURS.

Et qu'a-t-il dit? Qu'a-t-il dit?

ERCOLE FIESCHI.

A-t-il rebalbutié son latin habituel?

GIORDANO FAURO.

Rebalbutié? L'effort qu'il fait pour s'exprimer donne à ses paroles une âpreté dont souffrent et se souviennent ceux qui l'écoutent comme s'ils en gardaient l'entaille. Jamais il n'a été aussi rude et sincère qu'aujourd'hui : sincère, non pour démasquer les moyens de la suprême défense à laquelle il est résolu, mais pour déclarer l'esprit qui l'anime. Il a dit en substance : « Vous entendez gémir et s'agiter la jeune âme nationale sous l'enduit de mensonges où nous l'avons emprisonnée, nous, les hommes d'hier, les faux libérateurs. Et vous voulez la délivrer, relever sa puissance opprimée, élargir sa respiration, la rendre à son génie, vous, les hommes de demain, les vrais libérateurs. N'est-ce pas ce thème que vous proposez à vos rhéteurs? Mais la réalité est différente, et vous le savez bien. Sous cette croûte-là, il ne reste aujourd'hui que la couleur de la mort, le ferment de la dissolution. C'est pourquoi nous faisons une œuvre de salut suprême, quand nous travaillons de toutes nos

forces à la maintenir intacte, à en réparer les crevasses, à la protéger contre votre heurt désordonné... » S'oubliant, il donne à ce discours l'âpre accent original, comme s'il était lui-même l'orateur dans l'assemblée.

ERCOLE FIESCHI, l'interrompant, furieux.

Ah! Il a donc l'impudence de se déclarer le conservateur de la pourriture nationale, ce mari morgantique d'une protectrice de fraudeurs? Il se dit occupé à embaumer le cadavre de la patrie, ce rongeur d'os-suaire?

PLUSIEURS.

Et Flamma? Et Flamma?

Dans le lointain, la clameur populaire est continue comme un grondement.

GIORDANO FAURO.

C'est contre lui qu'ouvertement, face à face, les yeux dans les yeux, Bronte a dirigé son dernier coup de pointe. Merveilleuse minute de férocité tranquille et consciente! Férocité de vieillard et de maître qui sait où la chair juvénile est le plus douloureuse, où la blessure est le plus cruelle. Tout l'orgueil de Ruggero Flamma — ne connaissons-nous pas son orgueil et ne l'en aimons-nous pas davantage? — tout cet avide orgueil était là, nu, palpitant. Et, dans cette terrible chose vivante, le vieillard a incisé avec une lenteur sûre ces paroles dont je crois que pas une seule n'échappe à ma mémoire : « Je me coucherais avant le temps, silencieux, dans la fosse que vous m'ouvrez, si je voyais parmi vous un vrai homme apte à la grande besogne, un vaste et libre cœur humain, un fils de la terre enraciné dans les profondeurs de notre sol. Mais l'heure n'est pas venue. L'homme nouveau n'est pas né encore, et nous ne voulons pas encore mourir. Si la vie présente est dure et stérile, ce n'est pas à vous qu'il est donné de la féconder. Ce que je vois au fond

de vos yeux, ce n'est pas un grand destin, c'est le vertige. Vous n'appartenez pas à la race des créateurs... »

ERCOLE FIESCHI.

Ah! la rageuse impuissance sénile, qui dénie aux autres la force et le courage! Mais, Fauro, on dirait que pour vous ce sont là de grandes paroles...

GIORDANO FAURO.

J'ai foi dans le Chef que je me suis choisi; je crois Ruggero Flamma capable de les démentir à l'épreuve, demain. Mais partout, dans n'importe quel camp, tout signe d'énergie virile, de volonté mâle et calme, de sincérité rude me transporte le cœur; d'autant plus que, à une époque de vociférations et de contorsions, un tel signe est rare. Mes compagnons et moi, délaissant la solitude de nos travaux et de nos laboratoires, nous sommes entrés dans la lutte avec le pressentiment qu'apparaîtrait bientôt une idée dominante et créatrice dont nous voudrions être les instruments obéissants et lucides pour la reconstitution de la Cité, de la Patrie, de la Force latine. Nous n'oserions pas, nous, répéter les équivoques refrains de la rue autour de cette table sur laquelle nous avons tant de fois vu se pencher le front soucieux de celui qui nous conduit.

FULVIO BANDINI.

C'est le moment de détruire, et toutes les armes sont bonnes. Retournez à vos livres et à vos alambics!

GIORDANO FAURO.

A chacun son arme! Moi, pour moi-même, je ne jeterai pas la fange contre cette dernière colonne ferme d'un monde qui doit s'écrouler. Si dur est l'effort de sa résistance et si terrible sera le fracas de sa chute qu'en vérité, quand j'y pense, je n'ai pas le

cœur de m'abandonner à la raillerie. Tout le reste me semble petit et négligeable, à une pareille heure.

ERCOLE FIESCHI.

Négligeable? Mais les dilapidations, les fraudes, le trafic immonde, toute l'ignominie...

QUELQU'UN, criant.

A bas la colonne, dans la fange et dans le sang!

Au loin, la clameur est continue comme un grondement océanique.

DECIO NERVA, qui rentre tout à coup, haletant.

Les troupes ont barré la rue. La foule est repoussée vers la place. Flamma est maintenant chez Daniele Steno; il harangue d'une fenêtre. Allons! Allons! Qui vient?

La bande se précipite vers la sortie, en tumulte.

### SCÈNE III

Restent VITTORE CORENZIO, SIGISMONDO LEONI et GIORDANO FAURO

GIORDANO FAURO.

Ils ne demandent qu'à être lancés contre l'obstacle par une voix tonnante. Ils se défient de nous. Le hurlement les enivre, la pensée les déconcerte. Mais ils sont pleins de feu. Le destructeur peut compter sur ces bras et sur ces poitrines. Dans le nombre, il y a quelques bons tribuns de cabaret : ce Fieschi, par exemple...

Ils s'approchent du balcon et regardent pendant quelques minutes la Ville périlleuse, qui s'est illuminée et dont la clarté se répand comme un nimbe de phosphore dans le sombre ciel de violette où naissent les étoiles.

VITTORE CORENZIO.

La clameur s'éloigne, la foule se disperse. L'heure des grands massacres n'est pas encore venue.

GIORDANO FAURO.

As-tu regardé Nerva, lorsqu'il a reparu? Il avait dans le poing les foudres de la bataille. « Flamma harangue d'une fenêtre. Allons mourir sous ses yeux! » Hallucination. Quand je suis entré ici avec Sigismondo, nous venions justement de chez Daniele Steno, où nous avons dû presque porter Flamma pour le soustraire à l'atroce torture de ce triomphe et de ce chœur infâme. Il était pâle comme un blessé, et il faisait un effort surhumain pour ne pas céder à une de ces terribles crises convulsives qui rompent de temps à autre la continuelle tension de sa force nerveuse. J'ai entendu ses dents grincer...

SIGISMONDO LEONI.

C'est étrange; il n'a jamais pu vaincre son horreur physique de la foule, la répulsion instinctive que lui donne le contact avec le monstre. Pour se dominer et pour dominer, il a besoin d'être matériellement plus haut, d'avoir la respiration libre.

GIORDANO FAURO.

C'est alors seulement qu'il donne la mesure entière de sa puissance. Aujourd'hui, Corenzio, tu as perdu une merveilleuse heure de vie! Deux fois il a été tel que notre rêve l'imaginait et le souhaitait. Jamais il n'avait exprimé avec autant de vigueur dans les idées le drame de la race. Jamais son éloquence n'avait été si ardente et si forte. L'âme même de la patrie palpitait devant nous, avec tous ses maux et avec toutes ses espérances. Par cette parole, tout devenait grand. L'adversaire grandissait, sous l'énormité même de son erreur et de sa faute. La conscience de Cesare Bronte était devant nous, chargée d'un tel fardeau que, quand le vieillard s'est levé, — je vous l'ai dit, — un frisson a parcouru toute l'assistance...



VITTORE CORENZIO.

Et ensuite? après cette négation brutale? après la blessure savante?

GIORDANO FAURO.

L'explosion imprévue de l'ironie la plus âcre qui ait jamais rongé chair vive; une vengeance allègre; une voix claire et froide, avec je ne sais quoi de frénétique et de menaçant dans le fond; la subite révélation d'un destructeur différent de celui qui nous était connu, plus rapide, plus agile, prompt à évoluer, insaisissable, impitoyable; le déchaînement brusque d'une faculté homicide, gaie et furieuse, tout à la fois sauvage et instruite. Comment te dire? Un aspect indescriptible. Je ne sais quelle profondeur humaine venait de s'ouvrir en lui. Nous étions là, étonnés; Bronte paraissait étonné et exaspéré, de sentir si douloureux son vieux cuir de taureau, qui avait résisté à la massue et au merlin. Quand j'ai vu Flamma descendre de son banc, j'ai pensé : « Voilà un homme qui, ce soir, brûlerait le monde ».

VITTORE CORENZIO.

Il aurait pu brûler la maison du Dictateur et ensanglanter Rome.

SIGISMONDO LEONI.

Il ne l'a pas fait. Il a le cœur pour oser et l'œil pour voir. Il sait attendre. Croyons en lui! Il a dit un jour à son démon : « Préserve-moi des petites victoires; donne-m'en une seule, mais grande ».

GIORDANO FAURO.

Ah! Il y avait aussi, là, une femme capable de mettre le feu au monde : cette Commèna!

VITTORE CORENZIO, riant.

Il me semble, Fauro, qu'elle t'a fasciné!

GIORDANO FAURO.

Je ne suis pas le seul. Est-ce que tu l'as regardée, Leoni, quand elle se penchait à la tribune? C'est une arme formidable et luisante, qui demande à être brandie par un poing invincible. Ces deux ailettes métalliques qu'elle portait à son chapeau ne te rappelaient-elles pas la hache à deux tranchants?

SIGISMONDO LEONI.

Certes, celui qui la regarde a aussitôt l'idée d'une force qui doit inévitablement aller à un but. Deux ou trois fois, je l'ai vue se dresser d'un bond. Elle est vertebrée comme un aspic.

GIORDANO FAURO.

Elle est dans sa robe comme dans une gaine. Faite pour la guerre, avec ce casque de cheveux massifs, avec cette bouche qui défie sans s'ouvrir, avec tout ce diamantin visage désespéré. Si l'audace avait un visage, elle aurait celui-là.

VITTORE CORENZIO.

L'Impératrice de Trébizonde!

GIORDANO FAURO.

Il est incontestable, mon cher, qu'elle descend de ce David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, mis à mort par Mahomet II : descendance reconnue par lettres patentes de Louis XVI à Demetrius Comnène — bisaïeul de cette Elena — lorsque, la Corse ayant passé à la France, on confisqua le domaine que les Génois avaient concédé à un Comnène sans terre et à sa troupe d'expatriés grecs...

VITTORE CORENZIO.

Tu es fort sur le sujet!

GIORDANO FAURO.

Très fort. Dans les loisirs que nous fera la Renais-

sance latine, après le grand orage, si j'ai encore la tête sur les épaules et la main valide, j'écrirai un beau livre : *La dernière des Comnènes*.

SIGISMONDO LEONI.

Byzance et Rome!

GIORDANO FAURO.

Imagine le fantôme vivant du Bas-Empire sur cette énorme convulsion d'agonie, l'ombre perfide de Byzance sur la troisième Rome...

SIGISMONDO LEONI.

Et le destin de cette héritière perdue d'une grande dynastie impériale uni au destin du vieux Bronte, d'un « fils de la terre », comme il s'appelle...

VITTORE CORENZIO.

Et cette sinistre figure de mère, cette Anna Comnèna qui ressemble à un chef d'eunuques enjuponné et plâtré de fard, reste d'on ne sait quelles races abâtardies, avec cet œil somnolent qui voile un abîme d'astuce et de cupidité...

SIGISMONDO LEONI.

Et cet Alessio, le père, l'aventurier héroïque, le prétendant désespéré, un vrai homme de proie qui — en d'autres temps — eût été capable de reconquérir le trône : mort d'une si belle mort, dans sa folle expédition de Grèce, au pays où avaient régné ses aïeux...

GIORDANO FAURO.

Et sur celles qui survivent — la veuve, la fille — et sur leurs années de misère sans nom, et sur leur vagabondage inquiet par le monde, et sur leur arrivée à Rome, et sur leurs mille intrigues, et sur la sénile passion de Cesare Bronte, et sur les pourparlers, et sur le mariage, et sur cette étrange cour qui s'est formée autour d'eux, sur toute cette aventure, en somme,

je sais des choses que nulle puissance d'invention humaine n'aurait pu trouver.

VITTORE CORENZIO.

La dernière des Comnènes!

GIORDANO FAURO.

Et l'aventure est à peine au début, songez-y! Quels pourront être les destins d'une créature ainsi faite, que poussent vers le plus riche butin toutes les convoitises? Songez-y! Bientôt, toutes les lois seront suspendues autour de son audace. Si elle évite d'être traînée sur le pavé, d'être plantée à la pointe d'une pique, où ses destins ne la porteront-ils pas?

Les trois jeunes hommes demeurent quelques instants pensifs. De temps à autre, le souffle du vent soulève les papiers, agite les petites flammes du candélabre qui brûle sur la table encombrée. Par intervalles arrive la rumeur océanique de la foule qui s'éloigne.

SIGISMONDO LEONI.

Dans le vieillard, elle sent déjà l'odeur du cadavre.

VITTORE CORENZIO.

Elle a les yeux fixés sur Flamma, — tu l'as dit, Fauro.

GIORDANO FAURO.

Et fixés si étrangement!

VITTORE CORENZIO.

Tu crois...

GIORDANO FAURO.

L'incroyable.

VITTORE CORENZIO.

Tu crois Flamma troublé?

SIGISMONDO LEONI.

L'homme chaste!

GIORDANO FAURO.

Plus que troublé, possédé!

VITTORE CORENZIO.

Tu inventes déjà la fable de ton livre...

GIORDANO FAURO.

Je n'invente pas, je devine. Son âme est si gonflée que de toutes parts elle déborde. Et, jusqu'à ce jour, sa vie a été dure et solitaire.

VITTORE CORENZIO.

Dieu le garde du péril!

GIORDANO FAURO.

Pourquoi? Il a besoin du péril, pour se sentir invincible.

VITTORE CORENZIO.

Ce dont il a encore besoin, c'est d'être seul avec sa tâche.

GIORDANO FAURO.

Qu'en sais-tu? Qu'en savons-nous? L'essentiel, c'est qu'il serve la vie! Aujourd'hui, tandis qu'il parlait de son banc et que, dans la tribune, l'Impératrice était penchée, les yeux fixes, il s'est fait tout à coup sur les grands flots une petite pause : une de ces obscures petites pauses que produit le Destin en fermant ou en ouvrant ses paumes. Qui sait? Qui sait?

VITTORE CORENZIO.

Dieu le garde du péril, vous dis-je.

GIORDANO FAURO.

Et moi, je dis au contraire : — Puisse la vie envoyer à sa rencontre le plus grand péril.

SIGISMOND LEONI.

Voici Flamma.

## SCENE IV

Entre RUGGERO FLAMMA, suivi de DANIELE STENO, de MARCO AGRATE, de SEBASTIANO MARTELLO, de CLAUDIO MESSALA.

RUGGERO FLAMMA.

Le plus grand péril? Que disiez-vous, Fauro?

Sa voix est brève et acerbe. Sur son visage d'une pâleur terreuse, ses yeux ont un éclat fébrile. Sa démarche excitée, son besoin de mouvement révèlent une tumultueuse plénitude intérieure. Il semble chercher l'espace devant lui, par delà l'étroitesse des murailles, comme un prisonnier.

GIORDANO FAURO.

J'exprimais un vœu.

RUGGERO FLAMMA.

Pour qui?

GIORDANO FAURO.

Pour vous.

RUGGERO FLAMMA.

Quel vœu?

GIORDANO FAURO.

Que votre force fût éprouvée par le plus grand péril, toujours.

RUGGERO FLAMMA.

Ainsi soit-il. (Il se promène de long en large à travers la chambre, la tête basse. Les autres se tiennent debout, muets. Soudain, il s'arrête devant eux.) Croyez-vous en moi? en la vérité et en la puissance de mon idée?

MARCO AGRATE.

Aucun de nous ne doute. Notre foi est entière.

Les autres font un geste d'assentiment, tandis que Ruggero Flamma fixe sur chacun d'eux son regard enflammé.

RUGGERO FLAMMA.

Eh bien, le grand péril est imminent, Fauro. Je l'affronte. Je romps les délais. Je considère cette nuit comme une vigile. Demain, ma parole sera dite et transmise. Vous avez entendu aujourd'hui celle du Dictateur. Nous ne nous livrerons pas entre ses mains de fer; mais nous chercherons à les lui trancher toutes les deux, d'un seul coup.

SEBASTIANO MARTELLO.

Chacun de nous est prêt.

RUGGERO FLAMMA.

Prêt à l'action décisive? à la guerre de la rue?

SEBASTIANO MARTELLO.

A tout, avec vous pour chef, maintenant et toujours.

RUGGERO FLAMMA.

Pour vivre, comprenez-vous, pour exister! La nécessité de la violence nous presse, nous talonne. Nulle œuvre de vie ne peut s'accomplir sans effusion de sang sur un peuple. D'ailleurs, nous ne pourrions plus arrêter le mouvement commencé. Ce qu'il faut, c'est l'accélérer, le rendre bref, rapide, unanime, victorieux; c'est le forcer dans cette épreuve, pour une autre plus grande et qui est prochaine. Comprenez-vous? L'heure est venue, même pour celui qui nie: pour le moribond qui ne veut pas mourir. (Il modère sa voix et son geste; mais dans l'un et l'autre vibre une sorte de fureur contenue. Pendant la pause, il marche à travers la chambre; puis, il s'arrête de nouveau. Les paroles qui lui sortent des lèvres semblent continuer celles qu'il prononce en lui-même, plus ardentes et plus superbes. Pour lui, au milieu des sept hommes qui sont là, se dresse un géant invisible: Cesare Bronte.) Nous aussi, nous avons touché la terre, nous avons interrogé la terre, nous nous sommes étendus sur elle; et, par-dessous sa sécheresse, dans sa profondeur, nous avons entendu murmurer les

sources... La terre veut être brisée, remuée, agitée, travaillée. Elle est encore assez riche pour nourrir le germe de la plus haute espérance. Et, quand même nous ne lui aurions apporté que cela, notre œuvre ne serait-elle pas déjà une œuvre féconde, une œuvre de semeurs? Notre terre espère. Ne sentez-vous pas l'angoisse de la divine espérance au fond de cette multitude qui mugit là-bas comme un troupeau perdu? Quand même nous n'aurions fait que susciter en elle cette angoisse, déjà nous aurions donné de nous-mêmes un témoignage vital. Ce n'est pas la faim, ce n'est pas la faim seulement qui partout hurle et tend les mains; mais c'est la révolte contre l'intolérable fausseté qui envahit tous les organes de notre existence et les déforme et les empoisonne et les menace de mort. Pour vivre, pour exister, il faut la détruire. « Montre-moi donc que tu as le droit et la force, a dit un homme aujourd'hui. Montre-moi que tu es une force nouvelle et un droit nouveau. » (La colère dissimulée rend âpre sa parole. Il fait quelques pas, revient en arrière, s'arrête. Maintenant, une émotion visible exalte son discours.) J'ai vécu des années seul dans ma maison nue, seul avec une pensée dominante, seul avec une vérité inexprimée. Dans la solitude et le silence, j'ai dévoré toutes les fumées de mon orgueil qui me suffoquaient, jusqu'au jour où je les ai senties se convertir en un feu vif et durable, en un tourbillon de passion. Alors, je me suis jeté au plus épais de la mêlée. Mon esprit n'a plus connu de repos; j'ai aspiré, non au bien-être des jours, mais à l'accomplissement de mon œuvre. Tel d'entre vous a été mon compagnon dès la première heure, et il m'en est témoin. Cette vérité née en moi *au contact avec la terre*, partout où elle se propage, elle pénètre au dedans, trouble, agite, soulève. Sa noblesse est dans son origine; la preuve de sa résistance est



dans l'ampleur du chemin qu'elle a fait. Or, dans la suite des siècles, ne jaillit-il pas de toute vérité nouvelle un droit au sacrifice humain qui lui est nécessaire pour s'affermir? C'est ma foi même qui m'institue le porteur et le héraut de ce droit terrible. Vous m'en êtes témoins. Pour exister! (Il fait un geste vers ces hommes comme pour ramasser leurs volontés en une seule.) Donc, tout est résolu. Chacun est prêt.

MARCO AGRATE.

Chacun selon ses forces, et même au delà.

RUGGERO FLAMMA.

Et même au delà! Belle parole, Agrate : la seule qui convienne à notre ferveur. Chacun au delà de ses forces! Il y a des prodiges à accomplir. La guerre de la rue doit être brève, rapide, foudroyante, portée sur tous les points en même temps, unanime, décisive. Notre salut est dans l'irrésistible mouvement des campagnes. Les bandes rurales seront le nerf de notre action. Après la première résistance, l'armée se dissoudra, sera réduite à un petit noyau. Une fois le pouvoir central tombé entre nos mains, à la guerre de la rue succédera la guerre sur la frontière et sur la mer : une épreuve bien plus vaste. Toute une race qui lutte de nouveau pour exister, pour se conserver, qui éveille et secoue enfin ses instincts les plus profonds, qui dégage de l'intimité de sa substance les énergies occultes et ingénues, les façonne en liberté au souffle des événements, les anime de toute son impétuosité concordante, les arme de toute sa nécessité vitale, les enflamme de son génie, les exaspère, les exalte, les magnifie, les égale aux puissances du Destin et de la Nature... Vous, Marco Agrate, vous venez des campagnes. N'y a-t-il donc plus que mort et dissolution irrémédiable, là-bas? Les charrues n'ont-elles plus de

soc? Les faux n'ont-elles plus de tranchant? La mère des blés ne donnera-t-elle plus d'épis? Des épis lourds et des hommes rudes, pour la faim et pour la guerre, elle en donnera encore... Vos yeux sans sommeil sont cernés par la fièvre, Claudio Messala. Avez-vous retrouvé dans vos veilles le secret par lequel le Protecteur, improvisant ses milices, les rendit tout d'un coup plus formidables que n'importe quelle armée aguerrie? Nous verrons bien si vous ressemblez au Corse par autre chose que par la forme du menton...

CLAUDIO MESSALA.

Chacun au delà de ses forces!

RUGGERO FLAMMA.

Et à vous la mer, Sebastiano Martello! Vous saurez reprendre le commandement qui vous fut enlevé, multiplier les navires, créer une flotte, tirer de toutes les côtes une levée sacrée, renouveler les exemples et les gloires. Que ne peut une volonté héroïque? Au début de la guerre de Sécession, la marine du Nord comptait quarante-deux navires; à la fin de la guerre, presque sept cents. Les arsenaux devinrent des enfers. Combien est grande votre tâche! Tout le corps de la Patrie respire dans la mer, ne peut vivre que s'il respire dans la mer...

SEBASTIANO MARTELLO.

Chacun au delà de ses forces!

RUGGERO FLAMMA.

Aux jours de la paix latine, Sigismondo Leonī, quand sera venue pour nous l'heure de célébrer nos nouvelles fortunes sur la Méditerranée, certes vous sentirez plus vigoureux dans vos poignets le rythme de l'art, comme Michel Ange après avoir construit les bastions; et vous sculpterez alors la statue colossale de la Patrie, à l'image de cette antique Victoire insu-

laire, sur une proue qui aura la forme d'un soc. Nous ne saurions l'honorer mieux. Et vous, Corenzio, et vous, Fauro, vous retrouverez alors les lignes de la beauté dans l'œuvre de vie que nous aurons accomplie; et vos disciples les perpétueront. Je sais, je sais quel est le prix du témoignage qu'apporte votre assentiment et celui de vos pairs à la vérité pour laquelle je me suis levé... (Il tend la main vers ces hommes, en chacun desquels il a exalté un rêve.) Au revoir! Demain sera une journée laborieuse. Que nul ne manque ici, dès la première heure. Moi, je ferai ma veille des armes. Souvenez-vous. Chacun au delà de ses forces! Il y a de la gloire pour tous. Au revoir! (Toutes les mains serrent la sienne fortement. Une virile fraternité les unit; une sûre promesse les émeut. La ferveur des volontés unanimes consacre la salle nue. Du lointain, par intervalles, le vent apporte le cri confus de la multitude.) AU REVOIR. (Les hommes sortent. Il les regarde partir. Au moment où Daniele Steno va franchir le seuil, il le rappelle tout à coup. Sa voix a changé, s'est couverte d'un voile.) Toi, Steno, reste une minute.

Daniele Steno revient vers Flamma, qui s'est laissé tomber sur une chaise près de la table, le front appuyé sur la paume.

DANIELE STENO, se penchant vers lui, avec une douceur où il y a comme de la compassion.

Tu es las?

RUGGERO FLAMMA, relevant la tête.

Non. Mais j'ai besoin de respirer... Quel soir suffoquant! Ne sens-tu pas? Ou peut-être est-ce la fièvre... Ai-je la fièvre?

Il tend ses poignets à son ami.

DANIELE STENO.

Ce qui t'agite, c'est la fatigue. Aujourd'hui, tu t'es donné tout entier, de mille façons. Tu as vécu la vie de mille hommes.

RUGGERO FLAMMA.

Et je suis anxieux comme si la vie me manquait,

comme s'il n'y avait pas dans mes artères assez de sang pour remplir mon cœur! La vie de mille hommes, est-ce donc toute la vie?

DANIELE STENO.

La vie, tu l'auras toute.

RUGGERO FLAMMA.

Quand?

DANIELE STENO.

Quand tu seras moins avide.

RUGGERO FLAMMA.

Moins avide?

DANIELE STENO.

Une coupe que tu places sous un jet trop violent ne se remplit pas.

RUGGERO FLAMMA.

O Daniele, il faut que je surpasse aussi en avidité tous les autres; il faut que je sois aussi le plus fort et le plus avide, pour que ne m'échappe pas et ne me soit pas dérobé ce qui m'est dû. L'anxiété, la furie, la précipitation haletante...

DANIELE STENO.

Et pourtant, tu as su attendre dans le silence!

RUGGERO FLAMMA.

Ah! tu te souviens du temps où cette maison était silencieuse? Un grand océan de pensées inexprimées autour de moi, toujours, toujours... A présent, je suis « Celui qui exprime » et « Celui qui suscite le cri humain ». Le silence m'est défendu. Ma maison est protégée par le peuple. Mon nom appartient au vent. Écoute. (Arrive la clameur qui se prolonge à travers la Cité profonde. Il va au balcon et regarde.) Rome! (Il pousse un long soupir.) Et là-bas, au delà des murailles, le silence de l'Agro, avec ses hautes herbes odorantes... (Daniele Steno se rapproche de lui et reste à son côté. Une pause.) Done, tout est

résolu. Nous plongerons nos bras dans le sang et dans la fange, jusqu'au coude. (Une pause.) Que fait, que pense à cette heure Cesare Bronte? Est-il tranquille. Est-il sûr de lui? (Une pause. Il lève les yeux vers le ciel étoilé.) Regarde l'Ourse. Comme elle brille, ce soir! Mon signe, en face de mon toit, depuis tant d'années : les sept étoiles muettes... Ici, tout à l'heure, vous étiez sept hommes : sept volontés luisantes. Un bon augure, Daniele Steno! (Son accent a une ambiguïté singulière, mêlée d'amertume, de tristesse et d'ardeur. Il se retourne et marche par la chambre, en proie à une inquiétude implacable.) Quelqu'un a dit : « Sais-tu contraindre les étoiles à tourner autour de toi? » (Il regarde au visage son ami.) Tu crois que je délire? Tu es triste. (Il lui tend les mains.) Adieu, Daniele. Laisse-moi. Je travaillerai. Une nuit de vigile. Demain, sois levé de bon matin.

## DANIELE STENO.

Repose-toi, dors. Toi aussi, tu es un homme. Dors, pour te lever à l'aube.

## RUGGERO FLAMMA.

A l'aube, tu me trouveras levé. Adieu.

Il suit son ami avec des yeux tristes. Demeuré seul, il va encore au balcon, avec l'aspect d'un homme qui se sent suffoquer. Il aspire péniblement l'air du soir. Il se retourne, fait quelques pas, s'approche de la table encombrée, feuillette les papiers. Il se met aux écoutes, comme s'il lui arrivait à travers la porte un bruit ou une voix. Il s'éloigne de la table. Il s'arrête au milieu de la salle, reste quelques instants immobile, les yeux fixes, parmi les ombres vacillantes que produit le candélabre allumé. Tout à coup il tressaille : une voix de femme a parlé derrière la porte close.

## LA VOIX.

Il m'attend, il m'attend. Je vous dis qu'il m'attend. Ouvrez la porte!

## SCÈNE V

Apparaît la COMNÈNA. A travers le voile épais qui lui enveloppe le visage, on voit reluire les paillettes métalliques de son chapeau semblable à un casque ailé. Dans le drap sombre qui serre sa personne extraordinairement souple et vigoureuse, chaque mouvement fait chatoyer les longues ondes lustrées du tissu. Le seul joyau qu'elle porte est une petite tête de Méduse qui scintille sur sa poitrine comme sur une cuirasse.

LA COMNÈNA, découvrant son visage, un peu haletante.

Vous m'attendiez... (De l'accent du commandement, sa voix est descendue à une note d'une mélodie indéfinissable qui, interrompue, semble se prolonger dans le plus reculé mystère de l'être, dans l'im-pénétrable obscurité naturelle où résident les lois primitives par lesquelles les destins des créatures devant la Vie et la Mort s'unissent dans les mille spires de la haine et de l'amour. Sa voix semble interroger; et cependant une assurance intrépide, une infaillible certitude la rendent affirmative, comme si elle disait : « Vous m'appartenez, vous êtes à moi ». Elle est là, près de la porte, dévoilée, avec ses grands yeux pleins de fatalité, avec ses belles mains pleines d'offre, en face de celui qui désire le monde. Et elle sourit; et, soudain, son sourire arrête le temps, abolit le monde. Et il la regarde comme un halluciné regarde la figure de son délire, sans parole, avec une espèce de terreur pleine de doute, ne pouvant croire à la réalité de cette présence. — « La Gloire? ») Me voici. Je suis venue. (L'homme reste sans parole, égaré, incertain.) Je suis venue à vous, Ruggero Flamma. Les syllabes du nom résonnent claires et fortes dans le silence, comme si elle les gravait sur le cristal.

RUGGERO FLAMMA, avec égarement, tout bas.

Venue à moi? venue à moi?... C'est vous? vous réelle? vous vivante?... Ma fièvre ne me trompe pas?... Je croyais que jamais sur terre je ne vous aurais parlé... J'étais trop loin pour vous adresser un appel... Et maintenant... venue à moi! C'est vous qui l'avez dit. J'ai entendu

mon nom... Mais il est possible que cela ne soit pas vrai... Ce n'est pas vrai, peut-être... Tout à l'heure, j'étais troublé comme dans la fièvre; ou ivre, peut-être : je voyais, j'entendais... Je craignais de fermer les yeux et de me reposer... Vous étiez là, comme à présent.

La femme, à sentir trembler ce cœur profond, sourit, appuyée au piédestal qui est entre les deux portes, la tête droite et un peu rejetée en arrière. Son visage s'inonde de sourire comme d'une eau frissonnante et molle, ses traits semblent perdre leur fermeté de diamant et comme se noyer.

#### LA COMNÈNA.

C'est moi, je suis vivante. Voulez-vous toucher mes mains ?

Elle sourit et parle bas, dans l'ombre, comme s'il était déjà près de sa bouche et que l'un et l'autre fussent enfermés dans un cercle secret.

RUGGERO FLAMMA, sans s'approcher.

Je croyais que jamais je ne vous aurais parlé... Je vous voyais derrière la fumée de la bataille, apparaître, disparaître. Votre visage était celui qui convenait à la femme à laquelle j'aurais pu dire la parole que mes lèvres n'ont jamais prononcée encore... Quand vos yeux rencontraient les miens, je pensais : « Elle aime les jeux que les hommes jouent avec la mort et où la mort pourrait vaincre ». Dans les palpitations de la lutte, mon cœur hostile vous saluait de loin.

#### LA COMNÈNA.

Ah! parfois, j'ai cru sentir battre sous mes mains votre cœur furibond, sentir l'ardeur et l'éclat de ce sang qui soudain vous montait au visage! Quand le tumulte couvrait votre voix et que toutes les passions de ces hommes s'insurgeaient, provoquées sans ménagement, et que la colère vous décochait ses menaces, et que la rancune tâchait de vous frapper aux reins, et qu'autour de vous l'applaudissement frénétique des

vôtres avait le son des pierres frappées, et que chacun semblait prêt aux violences sauvages, et que la grande salle semblait envahie par un ouragan, je pensais : « Maintenant, qui va multiplier sa force? De quel secret va-t-il tirer la parole qui domine, le geste qui dompte? » Je vous voyais triompher; et, avec un frémissement qui passait dans mes veines et dans mes os, je me disais : « Il sait que mon regard est pour lui seul! »

## RUGGERO FLAMMA.

Lointaine, vous, lointaine, infiniment distante, là-haut, perdue pour moi, je vous voyais inaccessible, un cercle de haine et de honte, dans la forteresse de l'ennemi... Et moi, j'étais là sous vos yeux comme dans un champ clos. La lutte sans trêve, le combat à visage découvert ou la trahison insoupçonnée, l'assaut impétueux, l'insulte froide, le rire méchant, la ferveur, le dégoût, le dédain, la cruauté, la frénésie, toutes les pulsations de la guerre; et, de temps à autre, un intervalle obscur, un arrêt subit, l'effacement de toutes les choses voisines, l'âme dépouillée de toute réalité présente, un rapide songe enveloppant, une vision de temps reculés, le silence du cirque autour de celui qui a tué et qui survit, je ne sais quoi d'extraordinaire et de solennel; et, là-haut, tout là-haut, votre figure muette, votre visage penché, indiciblement pâle et triste d'un passé impérial : vous, vous, là-haut, seule, encore toute vêtue de puissance, et seule, et inconsolable...

## LA COMNÈNA.

Inconsolable, inconsolable! La haine et la honte, et le mensonge, et la féroce ténacité sénile, l'obstacle énorme de la vieillesse, un amas de choses empoisonnées et moribondes, entre mon âme et la vôtre... Ah!



pourquoi n'êtes-vous pas apparu sur mon chemin de douleur et de perdition quand votre parole n'était pas encore dite, quand le fruit de ma vie était encore enfermé entre mes mains? Au fond de vos pupilles j'aurais vu la splendeur de votre fortune; et vous, dans mon sang, vous auriez reconnu peut-être l'orgueil de ceux qui surent vivre et se couronner. Un seul esprit de joie, une seule volonté de conquête, mon âme et la vôtre!

RUGGERO FLAMMA.

A quoi bon se retourner en arrière, s'épuiser en regrets, pleurer les forces perdues, les actions non accomplies, les jours inutiles? Où sont-elles, vos années impériales? Vous viennent-ils en aide, les morts par qui vous fûtes engendrée? Pour rassasier d'un fier spectacle votre âme qui se souvient, vous vous êtes inclinée vers un homme qui combat sans trêve dans le plus sauvage élément, et qui ne veut vivre que parce qu'il a promis à sa vie une grande victoire. Et maintenant, il sait que c'est à vous, à vous seule, qu'il l'avait promise, et que vous êtes venue pour en hâter l'échéance, passant par-dessus la haine, la honte et la ruine. Est-ce vrai? Est-ce vrai?... Ou bien vous êtes venue au contraire pour me tenter, pour me perdre; vous êtes venue pour troubler ma volonté, pour faire trembler mes poignets, envoyée par mon ennemi... Ce matin, vous l'avez entendu. Est-ce « le vertige » qu'il m'envoie? (Elle a fait un pas rapide vers lui, dans l'ombre; mais elle s'arrête, repoussée par ce doute atroce. Et maintenant elle reste là, muette, rigide, dure, telle une onde qui se congèlerait subitement. Une pause. De temps à autre arrive sur le vent la clameur lointaine.) Incroyable est votre présence ici, à cette heure, si ce n'est pas pour jouer la vie ou la mort.

LA COMNÈNA, avec un dédain amer.

Oui, oui, je le sais : elle est restée dans vos oreilles,

la chanson infâme que la foule chantait en vous traînant dans la rue, sous mes fenêtres. Il résonne encore au dedans de vous, ce refrain... Désormais, votre âme est à la foule.

RUGGERO FLAMMA, sans frein.

Ah! l'horrible torture! Je ne comprenais plus rien, je n'entendais plus rien, excepté les chocs de mon cœur qui battait dans ma poitrine jusqu'à ma gorge, jusqu'à ma nuque... J'étais tout contracté, fermé violemment comme un poing qu'on serre. A côté de moi, quelqu'un a senti que mes dents grinçaient... Et dans mon cerveau flamboyaient des pensées de démence, surgies des plus troubles instincts que réveille et qu'exaspère en moi le désir de vous atteindre, de vous prendre, de vous posséder comme une proie de guerre. La foule était enivrée, prête à tous les excès. J'aurais pu la lancer contre la maison de l'ennemi, l'exciter à l'incendie, au massacre, vous avoir dans mes mains vivante...

LA COMNÈNA, avec une sorte d'exultation indomptable,  
presque avec un cri.

Voilà, voilà comment j'aurais voulu être à vous! Dans mon esprit flamboyaient les mêmes pensées : je me sentais la proie de votre force, palpitante et intrépide sur vos bras, à travers le feu. Le libérateur, le libérateur que j'invoquais, c'était vous, contre la honte de mon marché, contre l'humiliation de mon asservissement, contre mon dégoût d'une vieillesse encore avide, contre la nécessité de mentir, de céder, de se corrompre, contre toutes les choses viles et tristes et louches où se sont flétris mes ans et mes rêves : le libérateur pour la joie, pour la respiration large, pour la soif qui découvre les sources, pour la faim qui choisit son fruit, pour le courage qui cherche son risque, pour la musique de la vie belle.

Elle prononce les dernières paroles comme si elle s'enivrait de ce qu'elle dit, la tête renversée en arrière, les cils mi-clos, avec une lueur aiguë aux dents, avec une passion tentatrice exprimée par toute sa personne flexible.

RUGGERO FLAMMA, tremblant d'effroi et suffoqué.

Donc, venue à moi, venue à moi pour toujours, à travers le feu, à travers un péril mille fois plus terrible que le feu! Toutes les colères se soulèveront contre vous pour vous déchirer!... Je saurai vous défendre. Soyez tranquille! Je serai infatigable, invincible... Mais comment êtes-vous venue? Qu'avez-vous laissé derrière vous? Dans cette maison-là, nul ne connaît votre acte? Est-ce une fuite, ce que vous avez fait?

LA COMNÈNA, maîtresse d'elle-même et résolue.

Ce n'est pas une fuite. Je ne sais pas fuir. Je ne suis venue que pour vous apporter mon message. Je reviendrai pour vous apporter un don qui soit digne de vous et de votre guerre. J'ai ma pensée.

RUGGERO FLAMMA.

Quoi! Vous rentrerez dans cette maison! Vous sortirez d'ici pour rentrer dans cette maison! Mais croyez-vous que vous ayez pu arriver jusqu'ici sans que l'on vous voie? Mon seuil est espionné à toute heure.

LA COMNÈNA.

Ne disiez-vous pas que ma présence ici est *incroyable*? L'extrême témérité est incroyable même pour les yeux qui épient et pour les oreilles qui écoutent. J'ai ma pensée.

RUGGERO FLAMMA.

Mais vous suspendez ainsi un poids immense, toute la plénitude de l'avenir, à un fil, à un fil! Est-ce que je pourrais vous perdre, maintenant? Les choses qui nous séparaient sont abolies, puisqu'il n'y a plus entre

nous que notre souffle; et nos mains sont libres, peuvent se lier. Le plus haut sommet est moins inaccessible aux oppressions humaines que ce point où une volonté et un désir sont venus à la rencontre d'une volonté et d'un désir, pour se reconnaître. Vous rendrai-je à un sort aveugle et brutal?

## LA COMNÈNA.

Et où est donc votre foi dans ces forces de l'homme? Je ne doute pas, moi; je suis sûre de moi, je me sens infailible. Ne craignez rien pour moi; je ne serai pas dévorée. Le risque m'est familier : il ressemble à un dogue qui aurait mangé dans ma main. Je reviendrai, je reviendrai. J'ai ma pensée.

## RUGGERO FLAMMA.

Non, je ne vous laisserai pas; je ne veux pas vous perdre. Le jeu est trop désespéré. Je vois là-bas un piège de fer prêt à mordre. L'homme de là-bas est encore vivant...

Une mortelle rancune fait que sa parole est dure.

## LA COMNÈNA.

Oui, il est encore vivant... (Elle s'arrête. Un éclair passe dans ses yeux sombres; une pointe de glace fend sa voix limpide.) Est-ce que vous le tueriez, vous? Un vieillard! (Ruggero Flamma la regarde, troublé, sans répondre.) Aujourd'hui pourtant, au dernier assaut, il me semblait sentir en vous comme une volonté homicide, une furie de destruction contre l'obstacle vivant et résistant, contre le seul ennemi encore capable de vous tenir tête, de vous contraindre à reculer. Un vieillard! (Ruggero Flamma écoute, la tête penchée, silencieux.) Capable de résister encore longtemps, certes, avec ces os durs comme les rocs, avec ce cou de taureau, avec ce crâne à l'épreuve du plomb, avec cette haleine bruyante. Il l'a dit, et vous

l'avez entendu : il ne veut pas mourir ! Il est là, debout ; il menace toujours ; il encombre le chemin.

Il semble que pour tous les deux la figure hostile du géant se dessine dans le coin obscur de la pièce et qu'elle les domine, immobile. Tous les deux se taisent, travaillés par la morsure de leur pensée occulte. Soudain, Ruggero Flamma lève la tête et fixe violemment ses pupilles dans les pupilles de la Comnèna. Elle lui tend les mains, qu'il prend enfin dans les siennes avec une avidité convulsive, et il les serre, et il en frémit. Ils restent ainsi quelques minutes à se regarder, profonds et muets. De temps à autre arrive sur le vent la rumeur océanique de la Cité périlleuse.

## ACTE DEUXIÈME

Une salle sévère, tendue de damas cramoisi, ornée de bustes romains qui reposent sur des socles de marbre zinzolin en forme d'hermès.

Des deux côtés, de hautes et lourdes portières cachent les portes; mais la baie de l'une reste libre, occupée par l'ombre. Dans le fond, il y a une fenêtre ouverte, mais avec les rideaux baissés; entre leurs bords qu'agite le souffle de la nuit, on entrevoit le ciel scintillant. Une seule lampe brûle dans un coin, sur une stèle de bronze, avec une lumière voilée et calme.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Des dignitaires, des familiers, des compagnons d'armes se sont rassemblés dans la pièce contiguë à celle où est Cesare Bronte malade; il y en a qui arrivent, d'autres qui partent. C'est la veillée anxieuse de la dernière nuit; car la grande fin semble inévitable. Ils sont presque tous vieux ou au seuil de la vieillesse, dévoués à l'homme puissant qui va disparaître, témoins de ses fortunes diverses ou associés à son œuvre. L'épouvante est dans tous les cœurs, sur tous les visages. Les voix sont étouffées, les gestes sont hésitants, les regards sont tournés vers la porte obscure où, de temps à autre, apparaît la cornette blanche d'une religieuse, muet fantôme cendré. Il y a dans l'air une attente solennelle, comme d'une immense catastrophe.

QUELQU'UN survenant, avec anxiété.

Eh bien? Il est entré en agonie?

UN AUTRE.

Il n'y a plus d'espérance?

UN AUTRE.

Ira-t-il jusqu'à l'aube?

PLUSIEURS

Nous voulons le voir! Nous voulons le voir!

QUELQU'UN.

Silence! N'élevez pas la voix!

UN AUTRE.

Personne n'entre dans la chambre.

UN AUTRE.

Il ne veut voir personne.

UN AUTRE.

Il ne veut plus voir personne, pas même les médecins.

UN AUTRE.

Il a chassé les médecins. Il n'y a plus là qu'une religieuse, qui le veille.

UN AUTRE.

Il a eu un accès de fureur. Il a chassé tout le monde. Il criait qu'on le laissât seul.

UN AUTRE.

« Seul! seul! criait-il. Laissez-moi seul! Je veux mourir seul. »

UN AUTRE.

C'était le délire.

UN AUTRE.

Non, il ne délirait pas.

UN AUTRE.

Oui, vers le soir, il a eu le délire. J'étais là. Il divaguait. Il répétait sans cesse : « Bronte, la vipère t'a mordu... »

UN AUTRE.

Parlez bas! Parlez bas!

UN AUTRE.

Il demandait à être porté en pleine campagne sur une civière, par quatre soldats, et à être laissé là en paix pour rendre son dernier soupir. « Sur la terre, sur

la terre, je veux être couché sur la terre! Avant de mourir, je veux sentir la terre sous moi, comme *alors!* »

UN AUTRE.

Il se rappelait sa blessure, lorsqu'il est resté pour mort sur le champ de bataille, pendant des heures et des heures.

UN AUTRE.

Toute sa vie, il s'est rappelé ces heures-là.

UN AUTRE.

C'est vrai, toujours.

UN AUTRE.

Il ne délirait pas.

Une pause.

UN AUTRE.

Il a dit aux médecins : « Vous ne connaissez pas mon mal. Moi, je le connais. Il faut que je meure ». Et il a refusé tout médicament. Il n'a plus voulu personne dans sa chambre. Il ne boit que de l'eau, qu'il demande à la religieuse. Il a une grande soif.

UN AUTRE.

Quel mal étrange! Les médecins n'ont pas compris. Mais lui, il semble avoir un soupçon...

UN AUTRE.

Quel soupçon?

UN AUTRE.

Oui, il doit avoir un soupçon.

UN AUTRE.

Il y a quelque chose de terrible dans ses yeux, dans son silence.

UN AUTRE.

Parlez bas! Parlez bas!

UN AUTRE.

La religieuse est sur le seuil.



UN AUTRE.

Que fait-il? Est-il assoupi?

UN AUTRE.

Il n'est plus sur sa couche; il n'a pas voulu rester sur les oreillers. Il s'est fait mettre ses vêtements.

UN AUTRE.

Maintenant, le voilà assis. Il ne bouge pas.

UN AUTRE.

Sa respiration est oppressée, mais forte.

UN AUTRE.

Il a fait éteindre la lumière dans sa chambre et ouvrir les fenêtres.

UN AUTRE.

Toutes les fenêtres sont grandes ouvertes.

UN AUTRE.

Arrivera-t-il jusqu'à l'aube?

UN AUTRE.

Il est assis, la tête penchée, comme s'il venait de s'assoupir.

UN AUTRE.

Il repose, peut-être.

UN AUTRE.

Sa respiration est forte.

UN AUTRE.

On pourrait l'entendre de la rue. La rue est pleine de gens qui attendent, muets.

UN AUTRE.

On ne perçoit pas un murmure!

UN AUTRE.

Personne ne hurle plus.

UN AUTRE.

La trêve suprême.

UN AUTRE.

Chacun sent que quelque chose de grand est sur le point de disparaître.

UN AUTRE.

La Patrie!

Une pause.

UN AUTRE.

Que se passera-t-il demain?

UN AUTRE.

Tout est perdu, tout est perdu. Lui mort, tout s'écroule. Il n'y a pas de ressource.

UN AUTRE.

Qu'advient-il de nous?

UN AUTRE.

Tant de sacrifices pour aboutir là!

UN AUTRE.

Ce Flamma est capable de tous les excès. Qui le retiendra, maintenant? Il est le maître de la foule.

UN AUTRE.

Il ira jusqu'au fond.

UN AUTRE.

Déjà toutes les provinces sont soulevées. La répression est molle. Dans les troupes s'insinue l'esprit de révolte. La discipline est ébranlée, désormais...

UN AUTRE.

Deux régiments se sont déjà mutinés.

UN AUTRE.

L'exemple est terrible. Je ne serais pas surpris si demain on ne trouvait plus un fusil...

UN AUTRE.

Parlez bas! Parlez bas!

UN AUTRE.

La religieuse est sur le seuil.

UN AUTRE.

Que fait-il? Ne bouge-t-il pas?

UN AUTRE.

Il se confesse devant Dieu.

UN AUTRE.

Qui sait à quoi il pense!

UN AUTRE.

La nuit est calme, le ciel est étoilé.

PLUSIEURS.

Qui pleure? Qui pleure?

Un vieillard sanglote dans un coin. Une pause.

QUELQU'UN.

Emmenez-le dehors.

UN AUTRE.

Oui. Pour que le malade n'entende pas!

UN AUTRE.

La religieuse fait un signe.

UN AUTRE.

Il doit être tard, très tard.

UN AUTRE.

Il est minuit passé.

UN AUTRE.

Resterons-nous ici?

UN AUTRE.

Arrivera-t-il jusqu'à l'aube?

UN AUTRE.

Reverra-t-il la lumière?

UN AUTRE.

Il vient de demander à boire.

UN AUTRE.

La religieuse lui apporte de l'eau.

UN AUTRE.

Et s'il triomphait du mal? Si tout à coup il se levait?  
Il a une volonté qui peut vaincre même la mort.

UN AUTRE.

Quelle trempe! Sous les plus grands fardeaux, je  
ne l'ai jamais vu chanceler. Ne soutenait-il pas sur  
ses bras tout l'édifice, à lui seul?

UN AUTRE.

Combien y a-t-il de jours que sa voix faisait peur  
encore?

UN AUTRE.

Il semblait résolu à vivre comme, en d'autres temps,  
il était résolu à mourir.

UN AUTRE.

Et quelques jours ont suffi...

UN AUTRE.

Abattu! Un chêne frappé aux racines.

UN AUTRE.

Par qui?

UN AUTRE.

Parlez bas!

UN AUTRE.

Vraiment, c'est une fin mystérieuse.

UN AUTRE.

Il a dit aux médecins : « Vous ne connaissez pas  
mon mal. Moi, je le connais ».

UN AUTRE.

« Je le connais! »

UN AUTRE.

Il n'y a que la religieuse, à côté de lui.

UN AUTRE.

La maison paraît abandonnée.

UN AUTRE.

Parlez bas! Elle vient.

PLUSIEURS.

Qui? Qui?

QUELQU'UN.

Silence!

Sur le seuil de l'une des portes, entre les plis épais de la portière, apparaît la Comnèna. Elle fait un pas dans la salle et s'arrête, regardant ces hommes assemblés; ceux-ci se retirent à l'écart devant elle, devenus muets. Son visage exsangue a l'immobilité d'un masque. Elle traverse la salle avec lenteur, droit vers la porte obscure. Dans le silence, on entend le frôlement de sa robe. La religieuse se montre sur le seuil et lui parle à voix basse.

LA COMNÈNA, s'adressant aux assistants.

Il repose. Il désire le calme.

Tous sortent, silencieusement. Elle vient à la fenêtre, écarte les rideaux, regarde dans la nuit.

## SCÈNE II

A la même porte par où l'autre est entrée, se présente ANNA COMNÈNA qui, sans avancer, se tient cachée à demi dans les plis du damas, furtive.

ANNA COMNÈNA, appelant tout bas sa fille qui semble absorbée.

Elena! Elena! (Entre les plis rouges, on ne voit que sa face énorme, gonflée, ravagée, sous une espèce de perruque blonde; on ne voit qu'une main grasse et pâle, où scintillent les bagues.) Elena! (Sa fille se retourne.) Rien encore? (Sa fille lui fait signe que non, de la tête, sans ouvrir les lèvres.) Il est là? Quelqu'un est avec

lui? (La fille fait signe que non, de la tête.) Quand crois-tu que...

La parole meurt dans sa gorge, sa face blêmit; ses yeux, fixés vers la porte obscure, se dilatent d'épouvante. Frappée de la terreur subite qu'elle aperçoit sur le visage de sa mère, la *Comnèna* se retourne du même côté. La mère disparaît.

## SCÈNE III

*CESARE BRONTE* est debout sur le seuil, chancelant, ne se soutenant que par l'effort final de sa volonté, secoué d'un frisson implacable. Sous ses grands sourcils ossus, au fond des orbites creusées par la souffrance, les yeux brûlent, farouches. La salle paraît s'emplier de sa respiration rauque. *LA COMNÈNA* demeure immobile, fixe, prête.

*CESARE BRONTE.*

Pas encore... Je ne suis pas mort encore... Je ne suis pas enseveli... Je vois, j'entends. (Il s'avance, chancelant à chaque pas, s'appuyant aux sièges épars, tenant debout sa carcasse par une énergie sauvage.) Qu'est-ce que ta mère te demandait? Elle n'était pas certaine? Elle s'est trompée dans le calcul de l'heure? Dis-moi : à quel prix ma vie a-t-elle été mise? (Comme il continue de s'avancer, menaçant, la femme recule.) Tu as peur?

*LA COMNÈNA.*

Oui, de la démençe qui vous aveugle.

*CESARE BRONTE.*

La peur! La peur! Ma vie a été mise à prix par la peur. Je faisais encore trembler le cœur de quelqu'un. J'étais encore capable d'écraser quelqu'un, de le vider comme une vessie, de le laisser pourrir au ruisseau... La peur a trouvé son arme en une femme. Regarde-moi dans les yeux! (La *Comnèna* a vu apparaître sur le seuil de la porte, dans le champ de l'ombre, un témoin, la religieuse, qui prie avec ferveur. Au cri impérieux de *Cesare Bronte*, elle dresse la tête vers

le moribond et le regarde sans battre des paupières.) Donc, tu ne nies pas.

Comme suffoqué, il s'abandonne sur un siège. Un tremblement continu agite son corps épuisé.

LA COMNÈNA, avec une sourde et volontaire douceur.

Votre esprit est bouleversé; vos paroles n'ont pas de sens. Il y a là une âme qui prie, afin que Dieu vous reçoive en sa miséricorde et vous délivre des pensées qui vous troublent.

CESARE BRONTE.

Tu ne nies pas. Tu t'es vendue une fois encore; tu as été une fois encore dans la main de ta mère la marchandise infecte, l'objet de lucre, l'engin de trahison et de mort. J'ai vu sa face... Ah! mes yeux, avant de se fermer, ont dû revoir cette grimace dégoûtante, ce masque monstrueux de férocité et d'avarice, et cette main, cette main qui a remué toutes les ordures du monde et qui te tient comme on tient un fer rouge ou une fausse clé ou un fruit vénéneux ou une drogue excitante...

LA COMNÈNA, avec la même douceur sinistre.

Il y a là quelqu'un qui prie, afin que Dieu ait pitié de vous et qu'en cette heure d'épreuve il vous rende la lumière de la raison.

CESARE BRONTE.

Quel prix avez-vous donc reçu? Êtes-vous prêtes à partir? Vous a-t-on donné aussi un sauf-conduit pour passer impunément, avec le trésor et avec l'opprobre, à travers la canaille menaçante? Ou bien tu restes, toi, et tu dresses ton lit dans le carrefour?

Le feu trouble de sa passion sénile se rallume, lui dessèche la bouche.

LA COMNÈNA, dans la même attitude, avec la même voix.

On prie. Dieu ait pitié de vous et mette votre âme en paix!

CESARE BRONTE.

Approche!

LA COMNÈNA.

Dieu vous pardonne et vous apaise, pour l'heure qui n'est pas loin!

CESARE BRONTE.

Approche!

Il tend vers la femme ses deux mains agitées, comme pour la saisir, avec rage.

LA COMNÈNA.

On prie; on implore la paix pour vous, dans le silence.

CESARE BRONTE.

Tu restes? Dis: tu restes pour la débâcle? Tu te jettes à l'aventure? A qui seras-tu, demain? A celui à qui tu donnes ma vie pour le guérir de son tremblement? On t'a vue entrer dans sa maison... Est-ce vrai? Est-ce vrai? Réponds-moi!

Il est comme obsédé par la brutale image charnelle. Sa voix s'étrangle dans sa gorge aride; ses mains se crispent.

LA COMNÈNA, se contenant toujours, mais déjà impatiente.

Dieu ait pitié de votre misère!

CESARE BRONTE, obsédé.

C'est toi, toi qui as été l'horrible misère de mes dernières années, la plaie inavouable, le tourment secret, le déshonneur et le remords de ma vieillesse, la souillure de ma vie forte... On te traînait dans tous les bourbiers du vice comme un appât; tu te cuisais dans l'écume de toutes les corruptions; il n'y avait chose vile ou désespérée que tu ne connusses, dans la lutte journalière contre le besoin, dans la dissimulation de la pauvreté, dans l'attente de la grosse proie; toi, là, (je te revois!) pâle, impure, maléfique, vorace, brûlée d'orgueil, chargée de vengeance, affamée de pouvoir



et d'or... Des siècles de faste, de perfidie et de rapine s'abîmaient en toi, sang de traîtres et d'usurpateurs, engeance homicide. A tout ce que tu touchais, à tout ce qu'étreignait ta chair infernale, il semblait que dût s'ouvrir une plaie sans remède. Tu étais le dam, le supplice, la perdition certaine...

LA COMNÈNA, impatiente, exaspérée.

Assez! assez! Je ne veux plus entendre.

CESARE BRONTE.

Et moi aveugle, et moi forcené, je me suis laissé prendre à l'appât — quelle honte! quelle honte! — J'ai laissé rallumer par une semblable mixture mes vieilles moelles de paysan...

LA COMNÈNA.

Assez! Je ne veux plus entendre! Que Dieu vous scelle dans la bouche l'infamie! Il est temps pour vous de penser à autre chose qu'à de vaines ardeurs... Ce qu'il faut, c'est vous préparer à recevoir la paix. Au lit! Au lit!

Avec un terrible effort le vieillard se remet sur pieds, livide, envahi par une fureur de fauve.

CESARE BRONTE.

Ah! mais, auparavant, j'aurai la force de t'étrangler avec mes propres mains!

Les mains tendues pour empoigner, il fait le geste de se précipiter sur la femme qui, féline et vigilante, bondit en arrière, s'échappe, cherche des yeux les obstacles épars où elle pourra trouver un abri. La religieuse qui, dans l'ombre de la porte, témoin immobile et angoissé, accompagnait de sa prière l'atroce querelle, accourt avec un cri d'horreur.

LA RELIGIEUSE.

Dieu voit! Dieu est présent! Dieu seul est juge!

Le vieillard chancelle, est sur le point de tomber par terre. La religieuse le soutient, l'entoure de ses bras couleur de cendre.

CESARE BRONTE.

Vis! vis! Un autre périra par toi!

LA RELIGIEUSE, humblement.

Dieu seul est juge. Dieu seul est maître de la vie et de la mort. Prions le Seigneur pour qu'il nous ait en sa miséricorde, frère! (Elle soutient le vieillard épuisé et haletant, l'aide à s'asseoir, essuie la sueur de ses tempes qui battent : elle semble répandre sur cette brûlure le doux vent que font les grandes ailes de sa cornette. La Comnèna, en se retirant devant la menace, a touché le mur, s'est adossée à l'une des hautes consoles de marbre qui supportent les bustes romains. Hors de la vue du vieillard qui lui tourne la nuque, elle reste dans cette attitude, devenue marmoréenne, immobile comme une cariatide.) Frère, prions le Seigneur pour qu'il délivre notre âme attachée à la poussière. Sa bénignité est éternelle, sa vérité est éternelle.

Le malade fait un effort pour aspirer l'air qui manque à sa poitrine oppressée.

CESARE BRONTE.

J'ai soif, j'ai soif.

La religieuse rentre dans la chambre obscure et en revient avec de l'eau.

LA RELIGIEUSE, humblement.

Disons au Seigneur : « J'ai mangé la cendre comme du pain et j'ai trempé ma boisson avec des larmes ».

Le malade boit l'eau, d'un trait; et il éprouve un soulagement.

CESARE BRONTE.

Soyez bénie!

LA RELIGIEUSE, humblement.

Béni soit le Seigneur, qui donne l'eau à toutes les soifs; car sa bénignité est éternelle.

CESARE BRONTE, oppressé.

Relevez ces rideaux, je vous prie. Laissez entrer l'air frais; faites que je revoie le ciel! (La religieuse écarte les rideaux; le grand ciel constellé apparaît.) Ah! les étoiles, comme *alors*!

LA RELIGIEUSE, humblement.

La lumière est semée dans l'âme qui a confiance.  
Par la fenêtre arrive un léger murmure. De nouveau le malade s'agite et s'irrite.

## CESARE BRONTE.

Il y a des gens qui attendent ma mort, en bas, dans la rue? (Il écoute.) Ah! encore le souffle humain qui me gâte l'air, pour les dernières gorgées! J'ai trop manié d'hommes... Pouah! Seul, seul, que ne puis-je mourir seul! J'ai prié, j'ai supplié qu'on me portât dans un pâturage, sur le rebord d'un fossé, au milieu des broussailles, n'importe où, très loin, et qu'on m'abandonnât comme une vieille carcasse inutile. J'aurais attendu la mort en silence, couché tout de mon long sur la terre, comme *alors*.

## LA RELIGIEUSE, humblement.

Ne t'indigne pas, frère, ne te courrouce pas. Confie-toi dans le Seigneur, et il fera ce qui convient. Paix, paix.

CESARE BRONTE, s'apaisant, s'abandonnant à sa vision,  
avec lenteur.

*Alors*, après la bataille... Pour trouver la paix, ma sœur, il ne faut pas que je me souvienne d'autre chose... Après la bataille, laissé pour mort sur le terrain, un soir de printemps... Je reviens à moi, j'ouvre les yeux : un grand silence à l'entour; sur moi, le ciel étoilé; sous moi, la glèbe abreuvée de mon sang, avec du blé qui germe; et rien de plus, rien de plus; et les heures qui passent, le temps infini qui s'écoule; et le battement de mon cœur, qui semble le cœur de la terre; et la mort, là, qui me regarde, mais sans me toucher; et les heures qui passent, et les étoiles qui s'enfoncent, et la rosée qui tombe sur moi comme sur un tronc d'arbre, et l'aube qui naît, et mon cœur qui semble le cœur de la terre, profond, oh! si profond... Avez-vous entendu, ma sœur? Avez-vous entendu?

## LA RELIGIEUSE, humblement.

C'est ainsi que la lumière se lève dans les ténèbres pour ceux qui sont terrassés.

CESARE BRONTE, élevant la voix, la figure de plus en plus altérée.

Un fils de la terre, qui a rendu à sa mère son sang le meilleur... Un paysan, un vrai homme de la glèbe, voilà ce que je suis : une force compacte, une tête dure... Les miens ont pioché, labouré, semé, moissonné, ont rendu à la mère leur vie en sueur, en bonne sueur saine... Moi, j'ai conduit la charrue. Quand j'allai vers mon destin, j'avais les mains calleuses, la face bronzée par le soleil, les dents polies par le pain noir. (Sa figure s'altère davantage. Il semble voir devant lui une multitude hostile. Il a l'accent et le geste du défi, la respiration tumultueuse, l'œil troublé.) Un fils de la terre qui a fourni sa tâche fièrement, sincèrement, avec son cœur gaillard, avec ses bras de bouvier... Moi, moi... me voici, le dernier, le seul, contre votre peur qui s'arme d'une femme; moi, seul, encore debout.. (Par un effort surhumain, il réussit à soulever encore une fois son grand corps osseux qui, dans la véhémence du mouvement, paraît craquer comme le chêne sur le point de se fendre.) ... oui... capable de mourir debout... comme il convient... de vous épouvanter encore par ma chute... (Horrible, il chancelle comme le chêne sur le point de s'abattre.) ... moi... un fils de la terre... le dernier... seul...

Il s'écroule tout d'un coup sur le plancher, avec un fracas de ruine.

LA RELIGIEUSE, s'agenouillant.

*Requiem æternam dona ei, Domine...*

## ACTE TROISIÈME

Une galerie historiée de fresques. Dans les profondes embrasures des fenêtres, il y a de petites vasques de porphyre, en forme de coupes, où tremblent de courts jets d'eau. Le soleil entre par les vitres et joue avec l'eau mobile. Le tremblement lumineux se reflète sur les histoires païennes de la voûte et des murailles comme sur un beau jardin suspendu. L'impalpable réseau solaire enveloppe continuellement les personnes présentes, le contraste de ces hommes, dans le matin qui s'écoule.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

GIORDANO FAURO, SIGISMONDO LEONI  
et VITTORE CORENZIO

GIORDANO FAURO.

Vous avez vu sortir Claudio Messala?

SIGISMONDO LEONI.

Le jeune monstre.

GIORDANO FAURO.

Et vous l'avez regardé? Il a passé devant nous sans hâte; et pourtant, il m'a donné l'idée d'un homme qui se précipite violemment sur quelque chose. Il y avait en lui l'indice de l'action : l'éclair de la nue chargée d'orage.

VITTORE CORENZIO.

Il est extraordinaire, ce Messala.

GIORDANO FAURO.

Certes, il est d'une espèce étrange. Son œil... As-tu remarqué, Corenzio, la qualité de son œil? Je n'ai

jamais vu un œil plus attentif et plus vigilant : scrutateur infatigable ! Mais il regarde une créature humaine comme un objet ou comme un fait. Il semble que, pour lui, le « prochain » n'existe pas. Il est vraiment d'une espèce dangereuse. Voilà un homme destiné à travailler, non sur le papier, mais sur la matière vivante, sur la pulpe saignante. Je crois que Flamma se prépare un formidable rival.

SIGISMONDO LEONI.

Je le crois aussi. Tôt ou tard, Messala sera le condottière d'une de ces bandes conquérantes qui vont naître de la dissolution.

VITTORE CORENZIO.

La Comnèna ne le dédaigne point.

SIGISMONDO LEONI.

Rival en cela aussi ?

GIORDANO FAURO.

Oh, non ! Messala me paraît à l'abri de toute séduction. Nulle haleine de femme ne ternira jamais son acier. Il craint la rouille.

VITTORE CORENZIO.

Et pourtant...

GIORDANO FAURO.

Non. Tu te trompes. La Comnèna ne se sert de lui que comme d'un aiguillon contre Flamma, pour troubler et pour exciter la volonté de l'autre qui hésite... Ah ! c'est une merveilleuse conductrice de passions humaines !

VITTORE CORENZIO.

En somme, la Comnèna est aujourd'hui l'arbitre des destins. Incroyable !

SIGISMONDO LEONI.

Elle annonce le règne de l'épée.

VITTORE CORENZIO.

Un lacet, un lacet!

GIORDANO FAURO.

Elle a déjà dit qu'elle ne veut pour son cou que la corde d'un arc, en souvenir de ce voluptueux Alessio III qui fut étranglé à quinze ans. « Mais qui a un arc? Qui a un arc? », a-t-elle dit encore, avec ce rire qui fouette comme la grêle.

VITTORE CORENZIO.

La façon dont elle a réussi, après la mort de Cesare Bronte, à retourner si rapidement sa fortune, est une chose inconcevable.

GIORDANO FAURO.

Il n'est rien qu'elle ne sache oser ou souffrir; voilà le secret. En elle, toute impulsion tend à se convertir en un acte décisif et plein. Il y a, je crois, en elle un état continu de tempête, d'où jaillissent à chaque instant des décharges électriques d'une énergie extrême, qui vont frapper droit au but; et cela suscite en nous, avant tout autre sentiment, de la stupeur.

VITTORE CORENZIO.

Dont elle profite.

GIORDANO FAURO.

D'une façon magistrale. La méthode qu'elle a observée pour se produire sur la scène nouvelle, alors qu'elle avait derrière soi le mystère tragique de cette mort, dénote un art puissant et rare dont s'était perdu le souvenir. Personne, à coup sûr, ne connaît mieux qu'elle « comment les hommes se gagnent ou se perdent ». Machiavel serait fou de cette princesse byzantine, te dis-je.

VITTORE CORENZIO.

Tu l'aimes trop comme une de tes créatures, Fauro.

Tu es suspect. Ses inventions et ses attitudes te ravissent. Mais cela n'empêche pas que son influence sur Ruggero Flamma soit pernicieuse et qu'elle connaisse mieux que toute autre chose comment se perdent les hommes.

GIORDANO FAURO.

Je ne sais, mon cher; je ne sais.

VITTORE CORENZIO.

Et toi, Sigismondo, qu'en penses-tu?

SIGISMONDO LEONI.

L'homme qui se perd n'avait pas en lui-même la force d'arriver à son but. Quand on possède cette force, on va jusqu'au but, malgré toutes les embûches et tous les obstacles. Tu m'as un peu l'air d'un mentor, Corenzio!

GIORDANO FAURO.

Le mentor du Feu, le mentor du Vent!

VITTORE CORENZIO.

VIM EX VI. Nous verrons bien.

GIORDANO FAURO.

Nous verrons se révéler la nature d'un homme, ce qu'il y a en lui de vrai, de sincère, d'irréductible : l'instinct le plus profond, la faculté la plus énergique, la passion la plus véhémence. La Comnèna ne se laisse ni jouer ni déjouer. Elle estime, non les paroles, mais les choses. Un homme faux ne résiste pas à son contact. Elle incise, elle dissèque, elle met le cœur à nu.

VITTORE CORENZIO.

Le fait est que Flamma a l'aspect d'un homme torturé.

GIORDANO FAURO.

Non pas torturé, mais hésitant. Il est au croisement de la route.



SIGISMONDO LEONI.

Le moment est étrange. C'est comme une pause inattendue. Chacun semble stupéfait de la facilité et de la rapidité avec laquelle a été détruite la vieille machine coercitive. Bien des gens éprouvent comme un vague regret involontaire, par l'habitude des mouvements que cette machine imprimait à la vie commune.

VITTORE CORENZIO.

La secousse n'a pas été assez forte.

GIORDANO FAURO.

C'est pour cela que Flamma voyait le salut dans la nécessité de la guerre, de la lutte *pour l'existence*.

SIGISMONDO LEONI.

Mais les Guelfes temporisent. La captivité de Babylone durera encore. Les architectes de la République restaurent le palais d'Avignon!

VITTORE CORENZIO.

Tu verras que la Comnèna proposera d'installer au Vatican un antipape, afin de renouveler le Schisme d'Occident.

GIORDANO FAURO.

Et pourquoi non? L'idée est magnifique; mais trouvez-moi le Vicaire du nouveau Dieu. Trouvez-moi l'esprit « capable de contraindre les étoiles à tourner autour de lui », dirait Flamma. Toute la matière humaine, mon cher Leoni, n'a jamais autant qu'aujourd'hui ressemblé à ton argile. Elle supplie : « Modelez-moi à l'image du Bonheur ». Et ceux qu'elle supplie la rejettent dans les formules.

VITTORE CORENZIO.

Qui saura jamais se soustraire au pouvoir des formules? C'est un pouvoir ensorceleur, comme celui des petits cercles tracés par la verge de Merlin.

GIORDANO FAURO.

Ensorcelleur, c'est le mot! Regardez Flamma, qui s'annonçait comme l'homme de la vie et qui commence à devenir l'homme des formules!

SIGISMONDO LEONI.

Il semble que Flamma se laisse imposer les formules et s'apaise en elles; mais je crois, moi, qu'il vise à s'en servir comme d'un instrument d'abolition et non de constitution, de salut et non de gouvernement. L'argile dont tu parles a encore besoin d'être manipulée, pour que certains noyaux restés durs et résistants se dissolvent. D'autre part, il n'était pas possible de refuser sans péril aux hommes de la glèbe l'investiture promise. Tout le soulèvement des campagnes s'est accompli sur le mot de Marco Agrate : « La terre appartient aux agriculteurs ». Les envoyés des Fédérations rurales viennent pour rétablir cette sorte de Lex Sempronia, et Marco Agrate est leur Gracchus.

VITTORE CORENZIO.

Du reste, Fauro, la suprématie des campagnes serait juste, maintenant. Alors que toutes les classes sont en décadence, le paysan, — fort, sain, rude, sobre, tenace, — n'est-il pas aujourd'hui *le meilleur*? Puisqu'il est *le meilleur*, c'est lui qui devrait régner; son règne serait juste. Telle est la pensée de Flamma.

GIORDANO FAURO.

O rois brûlés par le hâle, assainissez le marais pestilentiel!

SIGISMONDO LEONI.

La cérémonie de demain matin aura un souffle de solennité antique, une grave empreinte de romanité. Il faut louer Flamma pour son culte du grand souvenir et pour son amour des Fêtes humaines.

GIORDANO FAURO.

Ah! certes, il saurait ennoblir la vie. Cet homme public n'a pas oublié que la vie italienne fut l'ornement du monde! Il a le sens de la dignité latine, l'instinct de notre génie original. N'est-ce point cela qui nous a attirés vers lui? Son mérite consiste en ce qu'il a entrepris de réveiller partout un tel sens, un tel instinct... Il est incroyable, n'est-ce pas? qu'une si grande révolution ait pu s'accomplir sans destructions barbares sur les cités belles. Nous voici dans le salon d'un palais confisqué, où les mythologies demeurent intactes sur les vieilles murailles et où l'eau chante dans le porphyre comme au temps de Paul III... Il y a encore moyen de vivre en liesse... Ah! s'il était assez sage pour suivre l'enseignement des choses, au-dessus de toute imitation, en dépit des formules étrangères!

SIGISMONDO LEONI.

Il cherche, il essaie, il expérimente. Crois-tu facile de ramener au rythme de joie une vie attristée par un régime uniforme de sujétions et de mensonges?

VITTORE CORENZIO.

« Que sur l'Italie une et multiple souffle de nouveau l'esprit des antiques libertés communales », a-t-il dit.

GIORDANO FAURO.

Justement. Vous rappelez-vous son discours sur la floraison des Communes? Et cet autre sur les Républiques? Quand les vertus actives d'un peuple, la variété des œuvres, la sagesse des institutions, la prédominance des Meilleurs, la ferveur de la passion civique, l'empreinte de l'homme sur la chose, l'outil devenu vivant, les pierres assemblées par un décret de gloire, la puissance publique exprimée par l'édifice, la cité sculptée comme une statue, toute cette grande concorde discordante qui constituait l'état libre, quand

toutes ces choses ont-elles jamais eu un démonstrateur plus efficace et plus ardent?

SIGISMONDO LEONI.

S'il a vu, il opérera selon sa vision. Tu demandes le miracle!

GIORDANO FAURO.

La seule chose que je demande, te dis-je, c'est qu'il serve la vie, — la vraie, la grande, tu m'entends bien! — et n'importe de quelle façon; même, s'il le faut, en perpétuant cette dictature que les Comices lui ont conférée pour six mois, à la romaine, *reipublicæ constituendæ causa!*

VITTORE CORENZIO.

C'est à la romaine aussi, sans doute, qu'il parlera demain au Capitole, en transmettant la propriété de la terre aux Envoyés des Fédérations rurales. Nous l'entendrons.

GIORDANO FAURO.

Il est temps, mes amis, de fermer désormais les écluses de l'éloquence.

SIGISMONDO LEONI.

Le spectacle, Fauro, ne sera pas sans grandeur. Les Envoyés sont environ deux mille, de toutes les provinces, de tous les sangs, choisis parmi les plus robustes exemplaires de notre race. Je les ai vus hier matin aux thermes de Caracalla, réunis en assemblée. Marco Agrate les haranguait. Ils m'ont paru admirables dans ce lieu, avec leur tranquillité puissante et libre, entre ces murailles colossales. Ils avaient l'aspect de conquérants apaisés, venus pour recevoir la propriété de la terre, tranquilles, confiants, au nom de Rome. Tu les verras. Chacun a dans les yeux sa montagne, sa plaine, son fleuve, ses forêts...

VITTORE CORENZIO.

Il y en a qui ont semé le seigle sur le flanc des Alpes; il y en a qui ont moissonné le froment dans la Conque d'or; il y en a qui ont planté la vigne autour du Vésuve; il y en a qui ont broyé le chanvre dans la vallée du Pô; il y en a qui ont récolté les olives sur les collines toscanes; il y en a qui...

Le dénombrement des agriculteurs est interrompu par la subite arrivée de celui qui apporte la triste nouvelle.

## SCÈNE II

DECIO NERVA, FULVIO BANDINI, un groupe de  
PARTISANS qui vocifèrent en tumulte.

PLUSIEURS.

Où est Flamma? Où est Flamma? Fauro, Leoni, l'avez-vous vu? Où est-il? L'avez-vous vu sortir? Est-il encore ici? Où est-il? Nous le cherchons. Il faut le trouver.

SIGISMONDO LEONI.

Qu'est-ce qui arrive?

VITTORE CORENZIO.

Que lui voulez-vous?

GIORDANO FAURO.

Nous l'attendons. Qu'est-ce qui arrive? Dites!

DECIO NERVA.

Une rixe a éclaté aux Thermes, entre une partie du peuple et les ruraux. La rixe paraît avoir été provoquée à dessein. C'est un coup de main fait par Claudio Messala. Ses hommes tirent sur les gens des campagnes... Ils ont cerné les Thermes; plusieurs sont montés sur les murailles et font feu dans la masse, à

l'aveugle. On dit que Marco Agrate est blessé. Peut-être, à cette heure, n'en reste-t-il pas un seul vivant.

FULVIO BANDINI.

Les campagnards étaient sans armes. Aux premiers coups inattendus, ils ont été pris de panique. Sur le seuil des portes, ils rencontraient les canons des fusils. Horribles hurlements. La fureur des taureaux. Les corps s'amoncelaient sur la mosaïque...

QUELQU'UN.

On s'en faisait une défense. J'ai vu un homme s'enfoncer sous un des monceaux, y disparaître comme dans une tanière.

UN AUTRE.

Un autre, adossé à la muraille, tenait droit devant lui un cadavre, s'en faisait un bouclier contre les balles.

UN AUTRE.

Un groupe s'était massé sur les ruines et lançait désespérément les morceaux de marbre comme des pierres de fronde.

UN AUTRE.

J'en ai vu un qui soulevait un chapiteau comme une botte de feuillage.

UN AUTRE.

Et le colosse?

UN AUTRE.

Et le colosse? l'Hercule ombrien?

UN AUTRE.

Cet homme de Bettona,

UN AUTRE.

celui qui surpassait de trois emfans les deux mille autres,

UN AUTRE.

beau, de bronze, avec les yeux verts,

UN AUTRE.

celui qui terrassait le bœuf d'un seul coup, en le prenant par les cornes,

UN AUTRE.

qui soulevait les meules de moulin,

UN AUTRE.

qui devait porter sur ses épaules la charrue au Capitole,

UN AUTRE.

l'Hercule ombrien,

UN AUTRE.

qui souriait, souriait, le long des rues,

UN AUTRE.

avec une brindille d'olivier derrière l'oreille,

UN AUTRE.

qui souriait toujours...

SIGISMONDO LEONI.

Oui, oui, je l'ai vu, je le vois. Eh bien?

DECIO NERVA.

Le seul qui soit mort vengé.

FULVIO BANDINI.

Il a retrouvé sa massue.

DECIO NERVA.

Un bras de marbre, parmi les décombres.

FULVIO BANDINI.

Un bras d'empereur!

DECIO NERVA.

Une arme terrible à son poing.

FULVIO BANDINI.

Et il s'est précipité dans le cercle du feu avec un tel élan qu'il a réussi à le forcer, à le rompre, à passer outre, dans la masse du peuple, écrasant des têtes...

DECIO NERVA.

Devant lui, la panique.

FULVIO BANDINI.

Autour de lui, pendant quelques secondes, le large, le vide.

QUELQU'UN.

Tous criaient; lui, silencieux,

UN AUTRE.

sanglant, blessé en plusieurs endroits...

UN AUTRE.

Une balle dans la nuque l'abattit.

UN AUTRE.

Il tomba lourdement par terre, sur le ventre.

UN AUTRE.

Il avait encore derrière l'oreille sa brindille d'olivier...

UN AUTRE.

Le bras de la statue s'est cassé en deux,

DECIO NERVA.

tout rouge, après avoir tué...

QUELQU'UN.

Peut-être dix hommes du peuple.

UN AUTRE.

Peut-être davantage.

UN AUTRE.

Une femme aussi.

FULVIO BANDINI.

Alors le peuple s'est remis en fureur, s'est emparé du corps, le traîne maintenant sur la Voie Appienne.



DECIO NERVA.

Il approuve le massacre; il acclame Claudio Messala; il maudit les paysans, menace de représailles... Dans un moment, toute la ville sera soulevée.

FULVIO BANDINI.

Il y a des meneurs qui attisent les jalousies et les convoitises, perfidement. « Le paysan qui devient maître, qui s'attribue la meilleure part, qui demain pourra nous affamer... » La fête se change en récriminations atroces. Toutes les haines fermentent. La lie remonte à la surface.

DECIO NERVA.

Par l'œuvre de qui?

PLUSIEURS.

A qui la faute? A qui la faute?

FULVIO BANDINI.

A Messala?

DECIO NERVA.

Il a donc joué sa tête?

GIORDANO FAURO.

Mais était-il présent? L'avez-vous vu?

FULVIO BANDINI.

Non, personne ne l'a vu.

GIORDANO FAURO.

Nous l'avons vu passer, nous. Il sortait de la porte que vous savez. Il ne s'est pas arrêté. Il n'a pas dit un mot.

DECIO NERVA.

De cette porte-là. Par conséquent...

ERCOLE FIESCHI, survenant avec impétuosité.

Où est Flamma? Retenu prisonnier, peut-être? La trahison est chez lui. La Comnèna conspire avec Claudio

Messala. Ils étaient d'accord pour faire le coup. Un coup prémédité. On est certain que des armes ont été distribuées pendant la nuit. D'autre sang coulera, le nôtre peut-être.

GIORDANO FAURO.

Du calme! Du calme!

SIGISMONDO LEONI.

Attendons Flamma.

PLUSIEURS.

Violence pour violence.

QUELQU'UN.

L'Impératrice au Tibre!

### SCÈNE III

Une porte s'ouvre et tout à coup apparaît la Comnèna, intrépide. Sur sa poitrine resplendit la petite tête de Méduse, comme sur une cuirasse; et le casque bleu-noir de ses cheveux massifs donne à son hermétique visage une grâce guerrière.

LA COMNÈNA, hardiment.

On crie, ici? Qui a crié? (Tous pendant une seconde, restent interdits; puis, par un mouvement instinctif, ils reculent un peu, se rapprochent, reforment leur troupeau. Giordano Fauro, Sigismondo Leoni et Vittore Corenzio se retirent à l'écart, dans l'embrasement d'une fenêtre, près de la petite vasque où l'eau miroite et scintille.) J'ai entendu mon nom. (Un moment de silence et d'hésitation.) Si quelqu'un veut parler, qu'il parle. Je le lui permets.

ERCOLE FIESCHI, pâle, d'une voix altérée.

C'est moi qui ai prononcé votre nom, pour vous accuser.

LA COMNÈNA, avec un air de suprême dédain.

Pour m'accuser? De quoi? Vous? Fauro, qui est cet homme?

Un sourd murmure court dans le troupeau.

ERCOLE FIESCHI.

Peu importe qui je suis. Je suis une voix libre; et je vous accuse du crime qui a été commis, de la honteuse trahison qui a été accomplie contre des hôtes sans armes, je ne sais pour quel sinistre dessein...

La Comnèna fait le geste de lui tourner le dos. La colère éclate. Tous ces hommes se tendent vers la femme qui les méprise, exhalent la rancune longtemps couvée, s'excitent à l'outrage, rauques, pâles, mauvais.

QUELQU'UN.

Que le sang retombe sur vous!

UN AUTRE.

Que le sang vous étouffe!

PLUSIEURS.

Quelle honte! Quelle honte!

D'AUTRES.

Toutes les infamies!

QUELQU'UN.

Souvenez-vous de la guerre!

UN AUTRE.

Des fournitures!

DECIO NERVA.

Vous avez trafiqué sur la chair des soldats qui allaient au massacre!

FULVIO BANDINI.

Vous avez volé le pain à ceux qui mouraient de faim sous la tente!

GIORDANO FAURO, s'élançant.

Taisez-vous! Taisez-vous! Contre une femme!

QUELQU'UN.

Vous avez spéculé sur la défaite, sur la fuite, sur la panique,

UN AUTRE.

sur les affres des blessés,

DECIO NERVA.

sur la tristesse des maladies, sur les horreurs de la mort lointaine,

FULVIO BANDINI.

sur notre angoisse, sur le deuil de la patrie!

ERCOLE FIESCHI.

Vous avez tiré votre or des voitures d'ambulance, du fond des hôpitaux infects!

QUELQU'UN.

Vous avez protégé le dol et le larcin!

UN AUTRE.

Vous avez couvert toutes les fraudes!

UN AUTRE.

Vous avez prêté la main aux faussaires!

UN AUTRE.

Vous avez forniqué avec les voleurs!

PLUSIEURS.

C'est vrai, c'est vrai! Quelle honte!

D'AUTRES.

Rappelez-vous! Rappelez-vous!

GIORDANO FAURO.

Arrière! Silence! C'est vil, ce que vous faites là; c'est vil.

DECIO NERVA.

Les vaisseaux chargés de pourriture, pour les malheureux qui se faisaient tuer sur les sables!

PLUSIEURS.

Rappelez-vous!

ERCOLE FIESCHI.

La fleur de notre force conduite au sacrifice pour ouvrir un débouché à toutes les marchandises avariées qui encombraient les magasins de vos clients...

PLUSIEURS.

C'est vrai, c'est vrai! Rappelez-vous!

D'AUTRES.

Quelle honte! Quelle honte!

ERCOLE FIESCHI.

... pour redorer votre trône et votre alcôve, pour vous venger des années de misère, pour payer le fard, les teintures, les cantharides et les amants d'une harpie décrépite!

GIORDANO FAURO.

C'est ignoble, ce que vous dites, Fieschi!

PLUSIEURS.

C'est vrai! C'est vrai!

D'AUTRES.

A Byzance! A Byzance!

D'AUTRES.

A Trébizonde!

D'AUTRES.

Au Tibre!

QUELQU'UN.

Que le sang vous étouffe!

UN AUTRE.

Celui d'alors et celui d'aujourd'hui!

PLUSIEURS.

Hors d'ici! hors d'ici!

D'AUTRES.

Un balai! Un balai!

D'AUTRES.

Hors d'ici! Il n'est que temps!

QUELQU'UN.

A l'égoût!

UN AUTRE.

Enjôleuse de vieux!

UN AUTRE.

Empoisonneuse de vieux!

Le troupeau crie, tendu vers elle, féroce, pareil à une meute de chiens.

GIORDANO FAURO.

Arrière, brutes! Arrière!

La Comnèna reste où elle était, sans la plus légère vacillation, silencieuse et rigide, la tête haute, avec une immuable expression de mépris et de défi dans la bouche et dans les yeux.

## SCÈNE IV

Entre soudain RUGGERO FLAMMA. Le troupeau recule et se tait. Pendant quelques instants, dans le silence imprévu, on n'entend que le halètement de la colère réprimée et le faible bruit des jets d'eau.

RUGGERO FLAMMA, d'une voix glaciale, après avoir fait peser sur ces hommes son regard le plus dur.

Qu'est cela?

LA COMNÈNA.

Une révolte d'esclaves.

RUGGERO FLAMMA, durement.

C'est bien. Je vous chasse. (Les hommes ne bougent pas, saisis de cette espèce de stupeur qui suit l'excès de la violence bestiale.) Je vous chasse.

Sous le heurt répété de cette volonté à laquelle ils ont obéi toujours, ils s'ébranlent. Les plus voisins de la porte se retournent pour sortir, silencieux et farouches.

ERCOLE FIESCHI, avec un tremblement de douleur et de menace dans la voix.

Pense bien à ce que tu fais, Ruggero Flamma, pour n'avoir pas à t'en repentir. Prends garde!

## RUGGERO FLAMMA.

Je vous chasse. (Ercole Fieschi tend vers lui sa main ouverte comme s'il promettait; puis, il se retourne pour sortir avec les silencieux. Giordano Fauro, resté à l'écart, Vittore Corenzio et Sigismondo Leoni, encore dans l'embrasure de la fenêtre, sont hésitants. Ruggero Flamma les congédie par un salut.) Adieu, mes amis. Le dé est jeté!

## GIORDANO FAURO.

Il est midi, Flamma : une heure bonne pour le courage de l'homme.

Il sort avec ses compagnons. La Comnèna s'illumine d'un sourire fugitif, mais infiniment profond, tandis qu'elle recueille dans son cœur toute la joie fatale de cette seconde où s'est déterminé le destin.

## LA COMNÈNA, sauvage et ardente.

Ah! cela me rassasie! Tu te montres enfin ce que tu es : le maître. Les as-tu vus? As-tu vu comme ils se taisaient, quand tu les regardais? Leur force vaine les abandonnait comme la fumée abandonne les tisons qui s'éteignent. Devant toi, ils n'étaient que des esclaves. Ils ne pouvaient qu'obéir : ils ont obéi.

Ruggero Flamma est attentif à la nouvelle nécessité qui se dresse devant lui, à l'entreprise sanglante qui lui est imposée. La tension de son esprit est si grande qu'on voit trembler les muscles de son visage.

## RUGGERO FLAMMA.

Tu fais violence à ma fortune; tu es implacable, tu n'accordes pas de trêve. Tu vas au-devant de toutes les choses inconnues et terribles comme si elles t'étaient familières. En vérité, le risque est un dogue qui a mangé dans ta main. Tu l'as dit. Tu n'as pas peur d'être dévorée...

## LA COMNÈNA.

Oui, je me le rappelle. Et que toi aussi tu te le rappelles, cela me plaît. Quand je l'ai dit, l'ombre était autour de nous, et l'odeur de la fièvre, là-haut, dans ta maison, dans la grande salle nue; sur nos visages

passait le souffle de Rome; tu ne savais plus attendre, et ma volonté t'appartenait comme ton bras t'appartient, pour frapper, pour frapper... Tu n'hésitas pas.

RUGGERO FLAMMA; assombri.

Afin de me stimuler, tu t'armes d'un spectre!

LA COMNÈNA.

Je m'arme de mon amour. Je suis la flèche pour ton arc. Décoche-moi au but.

RUGGERO FLAMMA.

Même si je tendais mon arc jusqu'à le briser, je n'atteindrais pas le but auquel tu aspiras. Ton désir va toujours plus loin, par delà toutes les limites...

LA COMNÈNA.

Le tien a-t-il donc une limite? Renoncerais-tu à quelque chose? Dis-le-moi, pour que je sache si tu commences à t'éteindre.

RUGGERO FLAMMA.

Non, je ne m'éteins pas.

LA COMNÈNA.

Je le sais. Tu veux tout. Tu es prêt à toi-même et à moi. Tu ne succombes pas à ta victoire.

Tandis qu'elle trouble et attise ainsi l'orgueil viril, elle a le flamboyant visage d'un beau démon.

RUGGERO FLAMMA.

Prêt encore à détruire, voilà ce que tu me fais.

LA COMNÈNA.

Non; prêt à affirmer.

RUGGERO FLAMMA.

Mais le sang baigne de nouveau les ruines; et c'est un sang généreux, enrichi par le soleil, purifié par le vent...

LA COMNÈNA.

Les fils de la terre!



RUGGERO FLAMMA.

Les meilleurs, les meilleurs!

LA COMNÈNA.

Ton ennemi avait guidé la charrue.

RUGGERO FLAMMA.

Je ne l'ai jamais méprisé.

LA COMNÈNA.

Il te méprisait, lui. Il te savait d'une autre espèce.

RUGGERO FLAMMA, blessé au fond de l'âme.

Est-ce qu'on méprise un vainqueur?

LA COMNÈNA, impitoyable.

Tu ne l'avais pas encore vaincu.

RUGGERO FLAMMA.

J'étais sur le point de l'abattre.

LA COMNÈNA.

Ce qui l'a abattu, ce ne sont point tes forces, à toi.

RUGGERO FLAMMA.

Tu le déterres?

LA COMNÈNA.

Non; je te rappelle que ta victoire fut facile, et que tu en dois une plus grande à moi et à toi-même. En avant! En avant! Je ne sais pas attendre...

RUGGERO FLAMMA.

Crois-tu que je recule?

LA COMNÈNA.

Tu ne recules pas, tu t'arrêtes. Quand on s'arrête on est perdu.

RUGGERO FLAMMA.

Le champ est déblayé, et il m'appartient.

LA COMNÈNA.

Tu te trompes. Ton œil s'obscurcirait-il? Ne cher-

cherait-il plus, ne découvrirait-t-il plus l'ennemi? Chercher toujours l'ennemi, tel est ton devoir.

RUGGERO FLAMMA.

Je le vois, puisque aujourd'hui c'est toi-même qui me l'as créé.

LA COMNÈNA.

Je ne te l'ai pas créé. Il était là, avec sa vengeance occulte. Je le provoque, pour que tu l'affrontes. La plus sauvage des luttes est préférable à cette sorte de pause circonspecte et irrésolue où tu t'affaiblissais.

RUGGERO FLAMMA.

La pause pendant laquelle on examine, on médite, on se prépare à reconstruire...

LA COMNÈNA.

Sur la fange, sur la nuée, sur l'abîme?

RUGGERO FLAMMA.

Non; sur la terre profonde.

LA COMNÈNA.

Par un sortilège?

RUGGERO FLAMMA.

Par la foi.

LA COMNÈNA.

La foi en qui?

RUGGERO FLAMMA.

En la vérité et en la puissance de mon idée.

LA COMNÈNA.

« En moi-même! » devais-tu répondre. C'est en toi que tu dois avoir foi : en tes nerfs, en tes os, en tes artères, en ton courage, en ta passion, en ta dureté, en ton avidité, en toute ta substance, en toutes les armes que la nature t'a données pour combattre, pour surpasser les autres, pour n'avoir pas d'égaux, pour être le premier, le maître, le seul. Es-tu le maître?

RUGGERO FLAMMA.

Peut-être.

LA COMNÈNA.

Un mot que tu devrais ne connaître pas ! Es-tu le seul ? Comment veux-tu créer, si tu n'es pas seul ? Seul, avec tes deux mains et avec ton souffle, sur une cime où les singes ne viennent pas s'entremettre dans ton œuvre. Conquiers la cime, pour créer — ou pour être foudroyé.

RUGGERO FLAMMA.

Je veux la conquérir.

LA COMNÈNA.

Avec toute ton énergie, sans t'arrêter, sans te retourner en arrière. Derrière toi, il n'y a plus d'issue. Devant toi, tu as ton dernier sommet. Ou tu l'atteins, ou tu es perdu.

RUGGERO FLAMMA, éclatant.

Tu me presses l'épée dans les reins ; tu me donnes l'anxiété qui suffoque... J'ai le pied ferme pour gravir ; et tu fais inutilement couler le sang sous mes pas, celui-là même qui m'est le plus sacré, celui d'un homme que j'aimais.

LA COMNÈNA.

De qui ?

RUGGERO FLAMMA.

De Marco Agrate. N'a-t-il pas été tué dans l'émeute ?

LA COMNÈNA.

Un rival, non un frère.

RUGGERO FLAMMA.

Un rival ?

LA COMNÈNA.

Et puissant. La force des campagnes était dans son poing, comme le nerf d'une armée.

RUGGERO FLAMMA.

Pour servir mon entreprise.

LA COMNÈNA.

Et demain, la sienne.

RUGGERO FLAMMA.

Il était pur et fidèle. Je l'aimais.

LA COMNÈNA.

Tu ne dois aimer personne, excepté moi. Je suis la seule qui t'aime. Aucun autre ne t'aime, parmi ceux qui t'approchent. A leurs yeux, tu es coupable parce que tu dépasses trop leur mesure. Ils ne te le pardonnent pas, ne te le pardonneront jamais. Leur bassesse se soulève contre toi pour une secrète vengeance. Tu les as vus, alors qu'ils étaient contraints de t'obéir : ils avaient des faces d'esclaves et de bourreaux.

RUGGERO FLAMMA.

Demain, je les ressaisirai ; je les traînerai de nouveau derrière ma fortune.

LA COMNÈNA.

Oui, mais tu ne les tiendras point par l'amour ; tu les tiendras seulement par leurs passions brutales, par leurs instincts les plus âcres, par la cupidité, par la jalousie, par la peur ; il faudra tomber sur les plus redoutables et les prendre à la gorge ; griser les autres avec le vin falsifié qui les allume. Tu le sais, tu le sais. Ils sont crédules, vains, féroces, voraces, assoiffés. Celui qui exaspère leurs appétits et qui a l'art de les leurrer, peut les lancer tête basse là où il lui plaît. Tu le sais. Ce n'est pas ton idée qui est ton instrument. Il y a de grandes pensées qui n'opèrent pas plus que la fumée ou qu'une outre. Les forces avec lesquelles tu dois jouer et te battre sont les seules passions humaines, que tu as faites libres en détruisant l'appareil qui les

comprimait. Ne lésine point avec elles, jusqu'au jour plus où tu auras construit un autre appareil qui agisse rudement encore.

RUGGERO FLAMMA.

Ah! tu es jeune, Elena; mais ton âme est vieille comme le monde! Toute la vieillesse du monde pèse dans tes pensées. J'avais rêvé une gloire plus neuve.

LA COMNÈNA.

Et ma pensée la plus profonde, tu ne la connais pas. Elle a un poids que tu ne saurais porter : car, toi aussi, tu es de ceux qui chancellent sous les rêves...

RUGGERO FLAMMA.

Ne parle pas ainsi! Est-ce que j'ai chancelé, naguère, quand tu as fait peser à l'improviste sur moi tout ce sang et toute cette haine?

LA COMNÈNA.

Il y a un homme, peut-être...

Elle s'interrompt à dessein.

RUGGERO FLAMMA.

Il y a un homme?

LA COMNÈNA.

Parmi ceux que tu trouveras demain sur ta route, parmi les fauves qui voudront te disputer la proie, parmi les rivaux qui se préparent, il y a un homme, peut-être, qui ne sait pas ce que c'est que de chanceler...

RUGGERO FLAMMA.

Qui?

Il vibre comme une corde qui se tend; et son orgueil jaloux creuse et emplit d'ombre le sillon violent qu'il porte à la racine du nez.

LA COMNÈNA.

Claudio Messala.

RUGGERO FLAMMA, *dédaigneusement.*

Il ne me regarde jamais dans les yeux.

LA COMNÈNA.

Il te regardera dans les yeux le jour où il pourra venir à ta rencontre pour te dire : « Ou toi, ou moi. »

RUGGERO FLAMMA, cédant à sa première impulsion.

Avant ce jour-là, ses yeux seront aveugles.

LA COMNÈNA.

S'il a consenti au coup de main, c'était seulement parce qu'il connaissait les humeurs en train de s'insinuer parmi la canaille et savait que cette action lui gagnerait la faveur populaire. Il a été acclamé dans les rues. Il profite de tout. Il est foudroyant. Tout lendemain peut lui appartenir.

RUGGERO FLAMMA.

Il a commis une erreur. Il la payera.

LA COMNÈNA.

Quant à cela, je suis obligée de le défendre.

RUGGERO FLAMMA.

Tu veux le défendre?

LA COMNÈNA.

Lorsqu'il a osé, il savait que mon audace couvrirait la sienne. Il a ma parole.

RUGGERO FLAMMA.

Contre moi?

LA COMNÈNA.

Tu trouveras un autre prétexte pour le frapper, une autre heure.

RUGGERO FLAMMA, furieux d'orgueil jaloux.

Ma volonté a toujours choisi son heure et ne connaît pas d'ajournements. Toi-même, tu ne saurais lui barrer le chemin. Elle passe par-dessus tout...

LA COMNÈNA, rayonnante.

Ah! te voilà donc le maître, tel que tu dois être!

C'est cela qui me rassasie. « Elle passe par-dessus tout. » Tu es de ma race. Nous trouverons notre empire au delà de toutes les limites, nous deux, seuls. A nous appartiendra tout ce qui est défendu, tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus lointain. Reconnais-tu maintenant ta destinée? Il est midi : l'heure de la grande lumière. La reconnais-tu?

RUGGERO FLAMMA, éperdument.

Oui, je suis prêt. Tu auras ce que je t'ai promis, tu auras plus encore, afin que tu sois rassasiée. Pour toi, chaque jour, je tendrai ma vie vers les cibles que jamais ne visa aucune espérance. Pour toi, chacune de mes journées sera marquée d'une action puissante où tu reconnaîtras l'espèce de mon âme comme dans un sceau impérial. Tu seras rassasiée; ta joie jaillira de toi en cris et en rires. Je te verrai jouir toute, depuis la couronne jusqu'aux pieds, dans les palpitations de ma guerre. Ton grand amour sans compassion sera le soleil sur ma tête. Je n'aurai plus d'ombre. Je ne penserai pas à la mort...

Elle a posé sur les épaules de Flamma ses mains homicides, et elle s'incline vers lui avec langueur. Tout à coup, d'un geste passionné, elle lui enfonce les doigts dans les cheveux, sur les tempes, comme pour l'embrasser; et il se décolore, laisse aller sa tête en arrière.

LA COMNÈNA, comme enivrée, à voix basse, lentement.

Ah! ton courage qui chante! Ton sang est plein de mélodie... N'as-tu pas en toi, maintenant, toute la mélodie du monde? Nulle chose n'a autant de musique que le courage qui s'élève. Je l'entends, je l'entends... (Elle lui soutient la tête et l'effleure de son haleine. Une pause.) Tu trembles?

RUGGERO FLAMMA, d'une voix éteinte.

De toi...

Soudain, une voix forte arrive de la rue.

LA VOIX.

Flamma!

Ruggero Flamma tressaille; il se détache d'elle, frémissant.

RUGGERO FLAMMA.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Flamma!

LA COMNÈNA.

Une voix dans la rue.

RUGGERO FLAMMA, allant vers la fenêtre pour regarder.

On dirait la voix d'Ercole Fieschi.

Il ouvre, avance la tête. La Comnèna est derrière lui. Le soleil les inonde tous les deux; l'eau miroitante les sépare.

LA VOIX.

Flamma!

RUGGERO FLAMMA.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Le cadavre de Marco Agrate est devant ta porte.



## ACTE QUATRIÈME

Une chambre faite pour la méditation, où les murs sont occupés tout autour par de hautes bibliothèques en chêne que séparent l'une de l'autre des bandes de tapisseries emblématiques et que surmonte une frise de festons et de bucrânes. Dans le mur du fond, une baie carrée mène à un vestibule formé par de larges verrières semblables à celles d'un aquarium et ayant vue sur une terrasse ensoleillée. Un grand rosier s'étale à l'extérieur contre les vitres, chargé d'innombrables roses purpurines. La lumière du couchant passe à travers l'entrelacs des feuilles et des fleurs, dévoilant par transparence avec une telle intensité jusqu'aux plus petites épines et aux plus subtiles nervures, manifestant leur harmonie native avec une telle plénitude, que tout le rosier ardent — par opposition avec les formes intérieures de la chambre profonde — acquiert une beauté presque surnaturelle, un aspect de miracle et d'apparition.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

RUGGERO FLAMMA est debout, appuyé à une table encombrée de papiers. DANIELE STENO est assis un peu à l'écart. UN JEUNE HOMME, entré par le vestibule, se tient droit dans la baie lumineuse, ressortant sur le grand rosier qui flamboie. Il regarde fixement le Dictateur.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

Ainsi, tu viens de loin pour me révéler un secret...

LE JEUNE HOMME.

Oui, à toi seul.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

Un secret terrible?

LE JEUNE HOMME.

Tu verras.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

On trame là-bas contre le monstre? Parle donc, messenger du vent.

LE JEUNE HOMME.

Je parlerai à toi seul.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

Est-ce que tu me vois? Il semble que tu me regardes, mais que tu ne me vois pas. Tu as les yeux hallucinés.

LE JEUNE HOMME.

Je te vois.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

Dis-la donc, ta parole, annonceur imberbe!

LE JEUNE HOMME.

A toi seul.

RUGGERO FLAMMA, se retournant.

Steno, veux-tu me laisser seul avec cet enfant mystérieux? (Soudain le jeune homme, saisissant le moment où le dictateur se retourne, tire de dessous son vêtement un stylet et s'élance contre lui pour le frapper. Daniele Steno, qui veillait, tombe sur lui d'un bond, lui arrête le bras, le désarme, le repousse. Ruggero Flamma reste à sa place, calme.) Tu voulais me blesser?

LE JEUNE HOMME, haletant.

Te tuer.

RUGGERO FLAMMA.

Pourquoi?

LE JEUNE HOMME.

Parce qu'une voix m'a crié : « Va, et tue ! »

RUGGERO FLAMMA.

Une voix rauque et qui sentait le vin?

LE JEUNE HOMME.

Non, une voix pure.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

Venue de dessous terre, ou d'en haut?

LE JEUNE HOMME.

De partout.

RUGGERO FLAMMA, souriant.

Tu es donc l'instrument de Dieu? Veux-tu boire? Tu dois avoir soif. La fièvre te brûle.

LE JEUNE HOMME.

Je ne bois pas de ton eau.

Ruggero Flamma s'approche de lui et le considère pendant quelques secondes avec attention.

RUGGERO FLAMMA.

Regarde-le, Daniele. C'est un lionceau. Il a une bouche forte. Il doit être accoutumé à boire aux sources des fleuves. (Il fait le geste de poser une main sur l'épaule de l'inconnu; mais celui-ci, tressaillant, se recule pour ne pas être touché.) Je ne te toucherai point. Va. Personne ne ne retiendra; tu es libre. Va, tu ne sais où. Daniele, accompagne-le jusqu'à la porte, je te prie.

Le jeune homme disparaît rapidement, s'envole le long des vitres.

Daniele Steno le suit. Ruggero Flamma demeure quelques instants absorbé, les yeux tournés vers le vestibule où le rosier, dans les lueurs défaillantes du soir, commence à se décolorer. Puis il marche, s'arrête, voit reluire l'arme aiguë sur la table où l'a déposée son ami, la prend et l'examine. Daniele Steno rentre dans la chambre.

DANIELE STENO.

Il s'est éloigné à la course. Il était hors de lui. « Un autre viendra », m'a-t-il dit en partant. « J'ai mille frères. » C'est un forcené...

RUGGERO FLAMMA.

Il a le délire de la puberté, la démence que donne le miel sauvage. Sous quel aspect me voyaient ses yeux? Il paraissait halluciné. Et toutes ces roses de feu qui flamboyaient derrière sa tête... Les a-t-il vues? S'il m'avait frappé, j'aurais emporté avec moi dans

l'ombre une vision prophétique. Tu m'as enlevé à une belle mort, Daniele. Je crois que, si tu ne l'avais pas retenu, il aurait frappé juste. Te dois-je de la reconnaissance?

DANIELE STENO.

Il importe que tu vives encore.

RUGGERO FLAMMA.

Oui, mais non pas que je continue à vivre. Ce qui importe, c'est que je recommence à vivre, si j'en suis capable. Crois-tu que, dans cet horrible labeur, mon âme soit devenue opaque et obtuse? En ce puéril porteur de mort, il y avait pour moi je ne sais quelle fascination. J'avais rencontré plus d'une fois sur mon chemin ces yeux pleins d'une inconscience et d'une fatalité infinies. Il rôdait sans cesse aux environs, ces derniers jours. J'ai permis qu'il vînt jusqu'à moi... Me comprendras-tu, Daniele, si je te dis que je sentais en lui quelque chose comme une fraternité lointaine? Il y a un instant, pour ne pas céder à l'élan de mon cœur, j'étais obligé de sourire et presque de railler. Ah! il méritait la joie de me tuer, pour m'avoir révélé en une seconde que la plus profonde racine de ma vie est encore intacte et que je pourrais encore recommencer à vivre : — moi, tel que tu me vois; moi qui ai déjà donné mon fruit, qui désormais suis ouvert, qui semble épuisé, vidé entièrement et désespéré! (Il marche à travers la chambre, agité par une étrange ferveur.) Comprends-tu? La noblesse de la nature qui tout à coup se rallume, en présence d'un enfant inconnu... L'âme héroïque est seule capable de recommencer à vivre. Et, toi aussi, tu dois avoir pensé de moi : « N'étant pas grand, il a cherché la grandeur ». Toi aussi, tu m'as diminué.

DANIELE STENO.

Tes fidèles ont pensé de toi : « Grand, il a voulu

envelopper sa grandeur en de vieux lambeaux de pourpre et l'armer d'une vieille épée. »

RUGGERO FLAMMA, attentif à sa vision.

Où est-il, maintenant? Où va-t-il? Si je pouvais le suivre... Il va, il va le long des rues, à travers les places, vers une hauteur. Toutes les pierres de Rome sont imprégnées de lumière, à cette heure-ci. Toute la ville resplendit d'elle-même et illumine le ciel. La gloire passe sur les fronts des collines... Il va, il va, libre, seul, peut-être avec le son de ma voix dans les oreilles, si le bourdonnement de son sang lui permet d'entendre encore quelque son. Il va vers une hauteur, pour y respirer à pleine poitrine... Vers le Janicule? Vers l'Aventin? Te souviens-tu, Daniele, te souviens-tu? Nous montions en courant, essouffés, anxieux, comme si, à perdre cette minute de lumière suprême, nous allions perdre un royaume. Je t'entraînais. J'avais le cœur aux dents... Te souviens-tu? Comme nous l'aimâmes, comme elle nous sembla douce et terrible, la beauté de Rome!

Il presse une main sur ses paupières et reste absorbé, comme pour évoquer en lui-même la vision radieuse.

DANIELE STENO.

Rome! Nous nous agitons, nous changeons, nous passons; mais Rome est immuable, impassible, éternelle : née unique en un jour d'avril, sans sœurs et sans frères dans la suite des siècles. C'est une terrible amante. Elle se nourrit avec les moelles des hommes forts. Son embrassement est atroce comme la douleur. Et elle est jalouse. Elle se venge de celui qui, après lui avoir donné tout son amour, ose le lui reprendre.

RUGGERO FLAMMA.

C'est vrai, c'est vrai. Je croyais que je pourrais l'embrasser, l'étreindre, lutter avec elle, me mêler à elle,

que j'aurais la force de la féconder, que je serais un battement nouveau dans sa vie lente... Et voilà déjà que je suis une tombe entre ses mille tombes.

DANIELE STENO.

Elle se venge. C'est en elle seulement que tu devais croire. Le soir même où fut résolue l'entreprise, là-haut, dans ta maison déserte, tu étais avec moi sur le balcon et tu la regardais; et elle était devant nous, ardente sous les étoiles, avec sa grande voix marine; et tu répétais son nom, qui enivre le monde. Et je sentis dans ton accent que déjà tu lui étais infidèle, que déjà tu lui donnais une rivale... Te souviens-tu?

RUGGERO FLAMMA.

Ce soir-là... Oh! non, je ne pensais pas, je ne croyais pas, je ne savais pas... Une grande soif de gloire, une grande anxiété, un immense désir de vivre toute la vie... Et je ne pensais pas, je ne savais pas qu'elle viendrait à moi, la tentatrice mortelle, avec ses dons funèbres. Quand elle apparut sur le seuil, dépouillée de toute réalité, inexistante comme une figure de ma fièvre, véritablement inespérée et intangible, je sursautai comme un homme qui dort, je lui parlai comme un homme qui rêve, mais sans dire la parole que pourrait dire un homme dont l'âme s'abîme en une seconde.

DANIELE STENO

Ah! un instrument d'esclavage et de mort imposé à deux mains viriles qui étaient capables d'une œuvre bien différente!

RUGGERO FLAMMA

Elle a voulu rassasier son âme antique avec les crimes des âges disparus; et moi, j'ai servi son tyrannique désir comme si c'était le mien, éperdument; car sa volonté est scellée sur ma volonté, entends-tu? et

ma vie est enveloppée de sa vie comme le bûcher de sa propre flamme.

DANIELE STENO

Encore?

RUGGERO FLAMMA

Encore. Combien de créatures humaines n'ai-je pas attirées, pénétrées, dominées, maniées des mille manières qu'invente un esprit intuitif parmi les contrastes infinis des idées et des passions? J'ai vécu, non dans les forêts, mais au milieu des hommes. Eh bien, il n'y a rien qui soit si divers, si éloigné de toutes ces communions-là, que le sentiment que j'ai de cette vie jointe à la mienne... Je ne sais pas, je ne sais pas, non, jamais je ne saurai te dire... Quelque chose d'inhumain et de monstrueux; une réalité dure, précise, indubitable, puisqu'elle opère, tue, dévore, dévaste; et, en même temps, un je ne sais quoi de faux, d'artificiel, de factice, d'hallucinant; un air irrespirable, et pourtant nécessaire à l'existence; le sifflement continu d'un fléau invisible qui passerait toujours et qui ne passerait jamais; des gestes, des paroles où revivent de sauvages multitudes, comme tout le mouvement d'un océan est dans la petite onde qui te lèche; tantôt, l'horreur de se sentir pétrifié peu à peu par la face de la Gorgone; tantôt, la joie barbare de celui qui, par un acte charnel, viole une loi, un vœu sacré, le droit d'un peuple, le commandement d'un dieu, quelque prohibition épouvantable; tantôt, le supplice et les fureurs de celui qu'on enferma dans le taureau de bronze rougi, afin que, par son mugissement, le métal parût vivre... Jamais tu ne pourras comprendre; tu te dis que je délire; tu me crois malade...

Il a presque un transport de colère. Un mélange de frénésie et de lucidité se révèle dans sa manière d'être, dans son accent, comme si son esprit passait par une succession de chocs et d'éclairs.

DANIELE STENO.

Et ne l'es-tu pas ?

RUGGERO FLAMMA.

Écoute, écoute. Si, hors de ce tumulte, de cette lutte, de cette rage, de la pourriture humaine, des choses cruelles et stériles, de toute cette bourrasque suffocante, elle sortait et passait un jour à travers une prairie, le long d'une haie ou sur le rivage d'une mer calme... Serait-ce possible, cela?... Sous quel aspect m'apparaîtrait-elle ? La reconnaîtrais-je ? J'y songe continuellement. Si je la faisais coucher sur la prairie et si je comparais son visage, ses mains, le monde qui est sous ses paupières, avec les herbes, avec les petites fleurs, avec les insectes, avec les gouttes de rosée... Quelle chose extraordinaire ! Quelle incroyable chose ! Y songes-tu ? (Ses yeux se fixent. Sur son front passe le souffle de la folie, fugitif.) Au milieu de la tribu la plus reculée, elle ne serait pas aussi étrangère que sur cette prairie : étrangère comme nulle créature ne le fut jamais en aucun lieu. Et qu'arriverait-il alors ? Elle ne pourrait plus vivre. Les herbes la feraient mourir... Je songe à cela continuellement, comme un maniaque.

DANIELE STENO, à voix basse.

Donc, tu es fatigué de la voir vivante !

RUGGERO FLAMMA.

→ Vivante, effroyablement vivante : une essence humaine aussi forte que l'acide qui foudroie par une piqûre d'aiguille... (Il est debout, près de la table, dans l'ombre violacée qui envahit peu à peu la chambre à travers les vitres. Il regarde au dedans de lui-même les figures qu'engendre son esprit en travail.) Elle me pousse dans la gueule du monstre.

Un éclair de terreur le fait blanchir.

DANIELE STENO, à voix basse.

Et si elle n'était plus là, si ses yeux ne pouvaient plus regarder et commander...



RUGGERO FLAMMA, troublé.

Comment... comment cela serait-il possible?

DANIELE STENO, à voix basse.

Tu as versé tant de sang; et il te répugnerait...

(Ruggero Flamma est pris d'un tremblement invincible. Une pause.)

Réfléchis : libre, *pour recommencer à vivre!*

Ruggero Flamma, immobile, l'esprit tendu, sent frémir au plus profond de son être l'instinct de la conservation et la volonté homicide. Il se répète à lui-même, avec un accent indéfinissable, le cri de guerre entendu un jour des lèvres de la dévastatrice.

RUGGERO FLAMMA.

« Ou toi, ou moi! »

Un intervalle de silence. Au bruit d'une porte qui s'ouvre, Daniele Steno se lève brusquement.

DANIELE STENO.

Adieu.

Il disparaît par le vestibule, d'un pas rapide et léger.

## SCÈNE II

Entre LA COMNÈNA; elle s'arrête; elle promène autour de la chambre son regard vigilant et scrutateur.

LA COMNÈNA.

Qui était ici avec toi?

RUGGERO FLAMMA.

Daniele Steno.

LA COMNÈNA.

Pourquoi s'est-il enfui, lorsqu'il m'a entendue venir?

RUGGERO FLAMMA.

Il avait déjà pris congé; il ne pouvait rester davantage.

LA COMNÈNA.

En voilà un qui ne m'aime guère!

RUGGERO FLAMMA.

Il ne t'aime guère?

Il est incapable de dominer son trouble. Sa voix tremble encore.

LA COMNÈNA.

Qu'est-ce que tu as? Tu trembles? (Elle s'approche de lui, voit sur la table reluire l'arme aiguë, la prend.) Et ceci? Pourquoi ce stylet est-il sur cette table?

RUGGERO FLAMMA.

On le destinait à mon cœur.

LA COMNÈNA.

Que dis-tu?

RUGGERO FLAMMA.

Oui, tantôt, ici même, un inconnu — que j'avais admis en ma présence — s'est jeté contre moi pour me frapper à l'improviste.

LA COMNÈNA.

Que dis-tu? C'est vrai, cela?

RUGGERO FLAMMA.

Steno était présent; il a retenu le coup.

LA COMNÈNA.

C'est vrai? C'est de cela que tu trembles encore?

RUGGERO FLAMMA, reconquérant soudain la maîtrise de lui-même, avec une voix froide, égale et hostile.

Non, ce n'est pas cela. J'étais ici, appuyé. Là était Steno, assis. La scène s'est déroulée en une seconde. Je n'ai pas bougé, je n'ai pas cligné des paupières. J'ai souri. Ma voix est restée la même. J'ai renvoyé libre cet inconnu, qui était presque un enfant. Chez moi, le sang garde encore quelque vertu.

LA COMNÈNA, la regardant avec les cils mi-clos, féline, comme si elle flairait la lutte.

Mais il semble que l'acier a passé dans ta voix.

RUGGERO FLAMMA.

Tu l'as senti?

LA COMNÈNA.

Oui. Cela me plaît. Tu le sais. (Elle examine le stylet en l'approchant de son visage, parce que la lumière devient rare dans la chambre.) Il est acéré comme une aiguille. Tu me le donnes?

RUGGERO FLAMMA.

Il est dangereux.

LA COMNÈNA.

Donne-le-moi, pour la bonne chance! Je le porterai toujours. Il était destiné à ton cœur.

RUGGERO FLAMMA.

Il est dangereux.

LA COMNÈNA.

Je lui ferai une gaine. Ne me refuse pas ce don. Tant que je le porterai, tu seras invulnérable.

RUGGERO FLAMMA.

Prends-le.

LA COMNÈNA.

Merci!

Elle l'approche encore de son visage pour le voir mieux; et ensuite elle continue de le tenir entre ses mains.

RUGGERO FLAMMA.

Tu vois : nous sommes à l'extrémité. Un autre viendra demain, puis un autre; et puis ils viendront tous, en une masse furieuse... Et alors?

LA COMNÈNA, riant.

La troisième vague! Tu nages en vue de la troisième vague.

RUGGERO FLAMMA.

Il est difficile au nageur de la couper ou de la franchir.

LA COMNÈNA.

Les naufragés le disent. Mais c'est l'épreuve à laquelle on reconnaît le nageur vraiment fort. Tel s'est déjà rencontré qui sentit son cœur farouche se gonfler d'allégresse, en voyant écumer la crête menaçante de la troisième vague.

RUGGERO FLAMMA.

Celui-là était seul.

LA COMNÈNA, railleuse.

C'est donc pour moi que tu crains?

Ils se regardent l'un l'autre avec intensité; car ils se sont compris.

La chambre s'obscurcit de plus en plus.

RUGGERO FLAMMA, devenant soumis.

C'est pour toi que je crains.

LA COMNÈNA.

Je ne coule pas à fond, moi; je suis légère.

RUGGERO FLAMMA.

Ne joue pas ainsi avec cette arme. Tu te blesserais.  
Laisse-la.

Elle dépose le stylet sur la table. Puis, avec un élan inattendu de sa personne flexible et puissante, elle s'approche de l'homme, l'enveloppe, l'étreint, s'empare de lui.

LA COMNÈNA.

Tu t'abuses. Quelqu'un t'a parlé, tout à l'heure; et il t'a trompé. Je te l'ai dit, je te l'ai dit : tu ne dois aimer personne, excepté moi. Je suis la seule qui t'aime. Aucun autre ne t'aime. Et je suis en toi comme le battement est dans tes tempes, comme le souffle est dans ta gorge. Tu ne peux pas m'arracher de toi sans en mourir, sans devenir une chose vide, inerte, misérable. Tu ne peux pas, non, tu ne peux pas. Si mes mains te touchent, si mes bras te prennent, si ma bouche t'invite, le monde ne se dissout-il pas pour toi comme un nuage? Maintenant, maintenant que tu es

dans mes bras, est-ce qu'elles ne se sont pas enfuies soudain de ton âme, toutes les choses qui te faisaient souffrir et te rendaient cruel? N'es-tu pas devenu pâle comme un homme qui arrive aux limites de la vie et qui craint de ne pouvoir plus se retourner? Tu ne pourrais te retourner si je ne le voulais pas, si je ne te rappelais pas. Et c'est cela que tu crains, et c'est cela que tu espères... Je le sais. Dis-le-moi!

RUGGERO FLAMMA, presque suppliant.

Oui, oui, tu le sais. Ne me rappelle pas; fais que je n'entende plus de ta bouche ce cri implacable, fais que j'oublie, fais que je dorme un peu en toi et que je croie être mort. Il n'est pas une seule nuit, ah! souviens-toi! pas une seule nuit où tu n'aies placé à côté de ton lit un fer rouge pour me réveiller, pour me pousser en avant, toujours en avant, sans trêve, parmi l'enfer des hommes... (Elle le désenlace, se détache.) Écoute, écoute. Si tu es la seule qui m'aime, sois seule aussi avec moi, très loin!

LA COMNÈNA, étonnée.

Très loin?

RUGGERO FLAMMA.

Oui, n'importe où, mais très loin de ce labeur bestial auquel tu me condamnes. Jamais esclave n'eut pour sa galère autant de haine que j'en ai pour cette lutte aveugle, contraint comme je le suis de passer ma vie à faire violence aux hommes. Pourquoi? Dans quel but? Ce n'est pas cela que je m'étais promis à moi-même. Ce n'est pas de cette empreinte que je voulais marquer un peuple racheté.

LA COMNÈNA, railleuse.

Ah! ah! Et alors, tu préfères laisser ta dernière empreinte sur les plumes, sur les oreillers moelleux? Ah! ah! Je te ferai donc ce que fit la femme de Gaba-

donie à Alexis Comnène, lorsqu'il arriva tout couvert de sang : je te présenterai un miroir ! Mais tu es dans ton bon sens, n'est-ce pas ? Tu parles avec la plénitude de ton jugement. Qu'est-ce que tu te proposes ? Dis.

RUGGERO FLAMMA.

L'abdication.

LA COMNÈNA.

Et après ?

RUGGERO FLAMMA.

Le chemin de l'exil.

LA COMNÈNA.

Où ?

RUGGERO FLAMMA.

N'y a-t-il point quelque part dans une mer libre un île perdue ?

LA COMNÈNA.

L'île d'Elbe ? Ah, tu ne ressembles guère au Premier Consul ! Son désir battait et rongait les rochers, plus fort que la mer, dans l'attente de l'aube nouvelle. Toi, tu ne demandes qu'un lit. Mais tu n'obtiendras pas même cela. Écoute. Un jour, dans mon enfance, je me trouvais avec une compagne devant un dogue féroce. Je restai immobile, à le regarder. Il ne me toucha pas. L'autre fit un imperceptible mouvement de recul. Il sauta sur elle.

RUGGERO FLAMMA.

Il y a des voies secrètes pour celui qui ne cherche que le silence.

LA COMNÈNA, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! Prendre la fuite ? comme des tourtereaux ? (Avec un rire cruel elle s'abandonne sur un divan et y reste presque couchée, dans une attitude de provocation et de moquerie. Demeuré derrière elle, hors de son regard, Ruggero Flamma fait quelques pas dans l'ombre, s'avance vers la table, étend la main vers le stylet qui y brille encore. Mais un tremblement indomptable s'empare de lui. Il s'arrête se tourne vers la femme renversée qui continue à rire et à parler.)

Ah! tu t'es révolté, quand je me suis aperçue que tu tremblais; mais confesse que tu ne parviens pas à ôter de tes yeux la lueur de cette petite pointe... (Il hésite de nouveau, fait de nouveau un pas vers la table, étend de nouveau la main. Il ne réussit pas à dompter son tremblement.) Des paroles dans l'ombre! Allons, allons! Un peu de lumière! (Elle se dresse par un mouvement rapide et vigoureux de ses reins arqués, comme si ses vertèbres étaient d'acier et qu'elles se détendissent toutes ensemble). On ne se voit plus, ici. Fais apporter les lampes.

RUGGERO FLAMMA, d'une voix étranglée.

Non, non; pas encore... Reste encore là une minute... On est bien, ainsi... Je te parlerai... Reste!

LA COMNÈNA.

Mais qu'as-tu donc? Tu es malade? (Elle lui prend les mains, dans l'ombre.) Tu as les mains glacées.

RUGGERO FLAMMA.

Attends... Sieds-toi là, où tu étais...

LA COMNÈNA.

Mais pourquoi? Mais que veux-tu?

RUGGERO FLAMMA.

Écoute... Je disais cela par jêu, pour te faire rire... pour te faire rire. Tu ris de toutes tes dents... Pourquoi ne ris-tu pas encore? Je te baiserais sur les dents...

Il la saisit par les bras comme pour la repousser vers le divan.

LA COMNÈNA.

Les tiennes claquent... Tu es de glace... Non, non... (Elle lui échappe, court vers le vestibule.) Les lampes! (Elle s'approche encore une fois de la table, étend la main, trouve le stylet, l'empoigne. La lumière des lampes qu'on apporte se répand dans le vestibule, éclaire une zone de la chambre obscure, découvre tout à coup l'homme tremblant près de la table. La Comnèna le voit.) Que fais-tu? Elle est à moi, cette arme. Tu me l'as donnée. Ne la touche pas!

Elle la lui enlève facilement.

## ACTE CINQUIÈME

La grande salle où s'est passé le premier acte, dans l'appartement resté longtemps déshabité. Comme la table qui en occupait le milieu n'y est plus, l'espace semble plus large, la nudité semble plus triste et plus dure. Par le balcon ouvert, on aperçoit un ciel vespéral où les nuages fument comme une forêt incendiée qui s'éteindrait lentement. Sous ce feu trouble, la Ville apparaît énorme, dans un dur contraste de lumières et d'ombres qui, transfigurant les rues et les édifices, la rend pareille à un amas de roches où serait creusé un labyrinthe d'abîmes.

---

### SCÈNE UNIQUE

**RUGGERO FLAMMA** est assis sur la marche qui rehausse le balcon au-dessus du plancher. Toute sa personne est contractée dans cette posture qui l'humilie; ses yeux sont effarés et errants; son oreille est aux écoutes; ses mains sont agitées par un tremblement invincible. **LA COMNÈNA**, debout contre l'un des chambranles, regarde la Cité tumultueuse, épie les rues avoisinantes, guette les fluctuations incertaines de l'émeute, droite encore dans son invisible armure de diamant, prête encore au jeu de la vie et de la mort. De temps à autre, **LA FOULE** envoie de loin, sur le vent, sa clameur océanique.

LA COMNÈNA.

Écoute, écoute! Ton nom... Ton nom et la mort... La foule se précipite de ce côté, furieuse... Elle monte de toutes les rues, de toutes les rues, noire, compacte, immense... Une foule immense, une masse infinie : celle que tu as dominée par ta voix, subjuguée par ta volonté, la même, la même... Viens, lève-toi, regarde! Tout entière en une seule masse, elle accourt contre toi : des milliers et des milliers d'hommes



contre un homme seul. Lève-toi, regarde! Contre toi seul, Rome entière! Regarde, et ton cœur se gonflera de courage et d'espérance. Tu désespères? Tu te crois perdu? Mais tu es encore vivant, tu as encore ton âme dans ta poitrine, ta voix dans ta gorge. Le dernier mot n'a pas encore été dit. Ton destin n'est pas révolu encore. Lève-toi! Ose, affronte, parle, fais entendre le cri de ta force, défends ta vie puissante contre la bête aveugle... En une minute, cette fureur peut changer... Tu le sais, tu le sais. Ne te suffisait-il pas d'un mot, d'un geste, pour lancer la foule contre n'importe quel obstacle ou pour l'arrêter dans son élan? Et cette foule, c'est la même... Ta voix fut pour elle comme un vin. Elle pourrait en boire encore, s'enivrer encore.. Le destin n'est pas révolu. Tant que les poignets battent, tant que le cœur est ferme, l'homme peut invoquer la victoire. Lève-toi! Lève-toi! Écoute! Ton nom et la mort... En comparaison de l'heure présente, qu'est cette première heure où je vins à toi? La foule t'avait porté en triomphe sur ses épaules; tu étais éperdu... Ici, dans le même lieu, dans la maison nue où tu as trempé ta volonté. où tu as attendu ton jour, tu te retrouves seul; et, contre toi seul, tu as des milliers et des milliers d'hommes... Ah! le destin ne prépare de telles vicissitudes que pour exalter une vie, pour pousser le courage par delà toutes les limites humaines. Tout est grand autour de toi. Lève-toi! Lève-toi! Ton nom et la mort... (Une clameur plus forte et plus voisine éclate dans l'air sillonné de feux et de fumées. Ruggero Flamma sursaute sur la marche, et l'éclair blanc de la terreur passe sur son visage livide. La Comnèna le saisit par le bras et fait le geste de le relever.) Lève-toi! Ils te veulent vivant entre leurs mains; ils te traîneront sur les cailloux, t'arracheront les yeux, te couvriront de crachats, te fouleront aux pieds, te déchireront... (Elle le relève de force. Il se tient devant elle, tremblant, raidi par l'épouvante, impuissant à dompter

l'instinct de sa chair misérable.) Tu as peur? (La voix de la Comnène est méconnaissable. Pendant quelques secondes, elle observe cet homme glacé par la panique.) Tu as peur? (L'homme ne répond pas, impuissant à desserrer les mâchoires. Terrible apparaît dans ses yeux l'effort désespéré de la volonté pour reprendre l'empire sur l'instinct animal.) Ah! lâche, lâche, lâche! C'était donc vrai, c'était donc vrai, ce que disait le vieux? Je les entends encore, ses paroles de moribond : « La peur, la peur! » C'était donc vrai qu'il la voyait au fond de tes prunelles, ce vieux, ce vieux encore capable — il le disait, il le criait, — de t'écraser, de te vider comme une vessie, de te laisser pourrir au ruisseau... Et c'est pour toi que je l'ai abattu, pour te débarrasser le chemin! Un homme vraiment fort, un titan qui ne tremblait que de colère, au front de roc, au cœur de lion, mort debout, écroulé comme une tour... J'entends encore le fracas de sa chute. Et, avant de mourir, ses mains ont essayé de m'étrangler... Pour toi, pour une âme oblique, pour un fantôme sans vertèbres, pour un faux héros qui n'avait au fond de son âme que la peur, la peur! Voilà où j'en suis, à quoi j'en suis : te voir trembler, blémir, claquer des dents!... Ah! lâche, lâche!

Sans pitié, elle lui jette à la face l'outrage mortel. Il se redresse; il réussit à vaincre son effroi instinctif, à dominer la rébellion de ses nerfs; il prend un aspect de tranquillité résolue et grave. La clameur approche et grandit.

## RUGGERO FLAMMA.

Rien n'est si lâche que ta férocité suprême, que ton acharnement contre l'homme qui sort de tes mains détruit... Ce n'est pas la peur de la mort qui m'ébranle. Plus d'une fois, j'ai regardé la mort sans battre des paupières. Tu le sais. Mais ce qui m'a vaincu, c'est l'horreur de mon corps, la répulsion de ma chair et de tout mon sang, devant la menace de la violence ignoble, du supplice infâme, de l'insulte plébéienne, du horion, de la balafre, de la souillure, de la fin ignominieuse...

Je connais le souffle du fauve, sa puanteur, l'atrocité de son contact, l'énormité de ses vengeances... Tue-moi! (Il fait un pas vers la femme, résolu, la regardant au fond des yeux.) N'as-tu pas sur toi cette arme que je t'ai donnée?

LA COMNÈNA.

La voici.

RUGGERO FLAMMA.

Tue-moi! Sois à la dernière minute ma libératrice, après m'avoir tenu asservi à ta chaîne; et je trépasserai sans te haïr.

LA COMNÈNA.

Je t'en fais la promesse. Mais, si tu as vaincu la répugnance de ta chair, si tu as cessé de trembler, pourquoi n'oses-tu pas? Le dernier mot n'est pas encore dit. Ton destin n'est pas révolu encore. Va, ose, affronte, montre-toi, parle!

RUGGERO FLAMMA.

Toujours la même, toujours la même! Voilà que tu me harcèles encore, que tu me pousses encore en avant...

LA COMNÈNA.

Ose! Ose! Tente le dernier coup, fais de ta vie le dernier enjeu. Tu pourrais encore vaincre. Je tiendrai la mort derrière toi. Sois-en sûr. Je t'en fais la promesse. J'aurai la main ferme. Jette ton cri par-dessus leurs cris! Leur instinct peut reconnaître en toi le maître d'hier... Ose! Ose! Le destin t'accorde encore un coup de dés. Tente-le!

RUGGERO FLAMMA.

Si j'osais, c'est toi d'abord que je devrais jeter en pâture au monstre, du haut de cette balustrade, en criant : « Voilà mon mal! »

LA COMNÈNA.

As-tu dans les bras la force de soulever un poids comme le mien?

RUGGERO FLAMMA.

Si j'avais à cette heure dans les bras la force de soulever le monde, je ne remuerais pas un doigt. En moi, désormais, tout est immobile. Mon sort s'accomplit. Je suis par delà. Ma bouche se scelle. Silence! Silence! (Il fait un pas vers la femme.) Tue-moi. Il est fatal que je meure par ce fer, de ta main. Ne tarde pas. Fais que je reçoive de toi ce bien, après tant de mal.

La Comnèna regarde fixement la haute victime; et une ombre de douleur paraît obscurcir ce visage diamantin.

LA COMNÈNA.

Il n'est donc personne qui triomphera durant sa vie entière?

RUGGERO FLAMMA.

Personne.

LA COMNÈNA.

Tu pouvais être celui-là...

RUGGERO FLAMMA.

Sans toi, peut-être.

LA COMNÈNA.

Je t'ai aimé.

RUGGERO FLAMMA.

Tu as foulé ma vie sous tes pieds de bronze.

LA COMNÈNA.

J'ai aimé ta force, ton orgueil, ta fureur de combattant. J'aurais voulu un fils de toi...

RUGGERO FLAMMA.

Tu es stérile.

LA COMNÈNA.

Un fils qui serait né de mon sang...

RUGGERO FLAMMA.

Tu es stérile.

LA COMNÈNA.

Ce fils aurait pu avoir un grand destin.

RUGGERO FLAMMA.

Tu es stérile. Toute la vieillesse du monde est dans ton sein. Tu ne peux enfanter que la mort. Et pourtant, je t'ai désirée à toutes les minutes, d'un désir implacable. J'ai vécu dans un tourbillon de feu. Ma soit égalait ton aridité. Je t'ai aimée, je t'ai aimée! Pour dormir sur ton cœur, je t'ai rassasiée de crimes.

LA COMNÈNA.

Tu m'as rendu ce que d'abord tu avais pris de moi.

RUGGERO FLAMMA.

Tentatrice homicide!

LA COMNÈNA.

Tu n'as pas refusé mon premier don.

RUGGERO FLAMMA.

Ce que tu m'apportais, c'était le vertige.

LA COMNÈNA.

Là, sur ce seuil. Te souviens-tu?

RUGGERO FLAMMA.

Je me souviens.

LA COMNÈNA.

Tu m'attendais.

RUGGERO FLAMMA.

J'attendais la Gloire.

LA COMNÈNA.

La Gloire me ressemble.

RUGGERO FLAMMA.

Tout ce qui est terrible et inconnu ressemble à ton masque. Mais qui es-tu, toi? Qui es-tu? Je ne t'ai jamais connue. Je mourrai de toi sans te connaître. Es-tu vivante? Es-tu hors de mon âme? As-tu ton

souffle, à toi? Ou plutôt, n'est-ce pas moi-même qui t'ai créée, et n'existes-tu qu'en moi? Comme ce soir où tu m'apparus, maintenant il me semble que tu n'es pas faite d'une matière humaine. Qui es-tu? Avant de me tuer, dis-moi ton secret.

Une clameur menaçante éclate en bas, dans la rue, monte le long des murailles, résonne sous la voûte nue.

LA FOULE,

Mort à Flamma! Mort à Flamma!

LA COMNÈNA.

Écoute! Écoute! Tu ne veux donc pas oser? Va, montre-toi, parle! Tente le dernier coup! Ose pour la dernière fois!

RUGGERO FLAMMA.

Tue-moi! Tout est fini.

LA FOULE.

Mort à Flamma! Renversons les portes! Renversons les portes! Pousse! Pousse!

Au milieu de cris, on entend des coups de bélier.

LA COMNÈNA.

Va, montre-toi! Dis ta dernière parole!

RUGGERO FLAMMA.

Elle est indicible, la parole qui est en moi maintenant. Tue-moi. Ne tarde pas!

LA FOULE.

Mort à Flamma! Le feu aux portes! Brûle! Brûle! Enfonce!

Les lueurs des torches jaillissent dans l'ombre. Au loin, les plus hautes faites de la Ville rougeoient encore parmi les nuées fumeuses.

LA COMNÈNA.

Jusqu'au dernier souffle, le jeu de la vie contre la mort. Tu n'es pas de mon espèce.

RUGGERO FLAMMA.

Qui es-tu? Qui es-tu?

## LA COMNÈNA.

Regarde!

Elle monte la marche et se penche un peu sur la balustrade; elle considère la multitude hurlante, la cité qui s'obscurcit, la bataille des nuées, l'horizon sauvage. Ses mains cherchent dans sa poitrine l'arme cachée.

## LA FOULE.

L'Impératrice! L'Impératrice!

Un immense tonnerre de cris éclate aux pieds de la femme intrépide. Elle se retourne, s'approche de Ruggero Flamma qui est debout, rigide, immobile. Elle l'entoure étroitement avec son bras gauche, adhère de tout son corps contre ce corps, lui presse la bouche avec sa bouche, lui effleure les cils avec ses cils, recouvre presque ce visage livide avec son visage resplendissant. Et, le tenant ainsi enlacé, elle lui perce le cœur d'un coup furtif. Il exhale un faible cri et s'abandonne. Elle laisse l'arme dans la blessure; de ses deux bras elle soutient l'homme tué, l'accompagne jusqu'à terre, l'étend sur le dos.

## LA FOULE.

Le feu aux portes! Mort à Flamma! Saisissons-le! Pendons-le! Traînons-le au Tibre! Noyons-le dans l'égout! Brûlons! Brûlons!

La Comnèna se courbe sur le cadavre; elle retire l'arme de la blessure; elle s'élance au balcon éperdument. Les lucurs l'investissent; le vent de la tempête fouette son casque brun.

## LA COMNÈNA, criant.

Écoutez! Écoutez!

## LA FOULE.

L'Impératrice! L'Impératrice! La chienne! La catin! Au Tibre! A l'égout! Aux latrines! Pendons-la! Cassons les reins à l'Impératrice!

## LA COMNÈNA.

Écoutez! Ruggero Flamma est mort. (Il se fait un moment de silence dans les houles les plus voisines. Au loin continue le grondement indistinct.) Ruggero Flamma est mort. Je l'ai tué. C'est moi-même qui l'ai tué.

Un nouveau tonnerre jaillit des mille poitrines.

## LA FOULE.

Sa tête! Sa tête! Jette-nous sa tête! (Éperdue, la Comnèna se retourne, serrant encore dans son poing l'arme acérée: Les yeux dilatés et fixes, elle regardé le cadavre de Ruggero Flamma, qui est étendu à ses pieds. La vie vertigineuse de son âme se révèle par une sorte de frémissement électrique qui lui secoue toutes les fibres. Derrière sa tête fume le crépuscule sombre; la Ville sacrée s'abime dans les ténèbres; l'immense flot humain mugit et bouillonne.) Sa tête! Sa tête! Jette-nous sa tête!

FIN





## TABLE

LA GIOCONDA.....	1
LA VILLE MORTE.....	99
LA GLOIRE.....	221



---

314-06. -- Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P3-06.



# DERNIÈRES PUBLICATIONS

21  
20

Format in-18, à 3 fr. 50 le volume.

	vol.		vol.
<b>G. D'ANNUNZIO</b>		<b>GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD</b>	
Les Victoires mutilées....	1	L'Amant et le Médecin...	1
<b>AUTEUR DE «AMITIÉ AMOUREUSE»</b>		<b>JULES LEMAITRE</b>	
Les Serments ont des ailes	1	La Massière.....	1
<b>PH. AUDERRAND</b>		<b>PIERRE LOTI</b>	
Derniers jours de la Bohême	1	La Troisième Jeunesse de Madame Prime.....	1
<b>RENÉ BAZIN</b>		<b>COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES</b>	
L'Isolée.....	1	La Domination.....	1
<b>RENÉ BOYLESVE</b>		<b>W. MEYER-FORSTER</b>	
Le Bel Avenir.....	1	Jeunesse de Prince.....	1
<b>FERDINAND BRUNETIÈRE</b>		<b>DMITRY DE MÈREJKOWSKY</b>	
Variétés littéraires.....	1	L'Antéchrist.....	1
<b>GUY CHANTEPLEURE</b>		Pierre le Grand.....	1
L'Aventure d'Huguette...	1	<b>PIERRE MILLE</b>	
<b>PIERRE DE COULEVAIN</b>		Sur la Vaste Terre.....	1
Sur la Branche.....	1	<b>LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ</b>	
<b>GRAZIA DELEDDA</b>		Par Vocation.....	1
Cendres.....	1	<b>HENRY RABUSSON</b>	
<b>ÉDOUARD DUCOTÉ</b>		Les Colonnes d'Hercule...	1
Le Servage.....	1	<b>PAUL REBOUX</b>	
<b>FÉLIX DUQUESNEL</b>		La Maison de Danses.....	1
Le Mystère de Gaude.....	1	<b>SAMUEL ROCHEBLAVE</b>	
<b>ANATOLE FRANCE</b>		George Sand et sa Fille..	1
Sur la Pierre Blanche....	1	<b>MARCELLE TINAYRE</b>	
<b>LÉON FRAPIÉ</b>		Avant l'Amour.....	1
L'Écolière.....	1	<b>LÉON DE TINSEAU</b>	
<b>ÉMILE GUILLAUMIN</b>		Les Étourderies de la Cha- noinesse.....	1
Près du Sol.....	1	<b>JACQUE VONTADE</b>	
<b>MYRIAM HARRY</b>		La Lueur sur la Cime.....	1
La Conquête de Jérusalem	1	<b>COLETTE YVER</b>	
<b>HUGUES LAPAIRE</b>		Comment s'en vont les Reines.....	1
Le Fardeau.....	1		